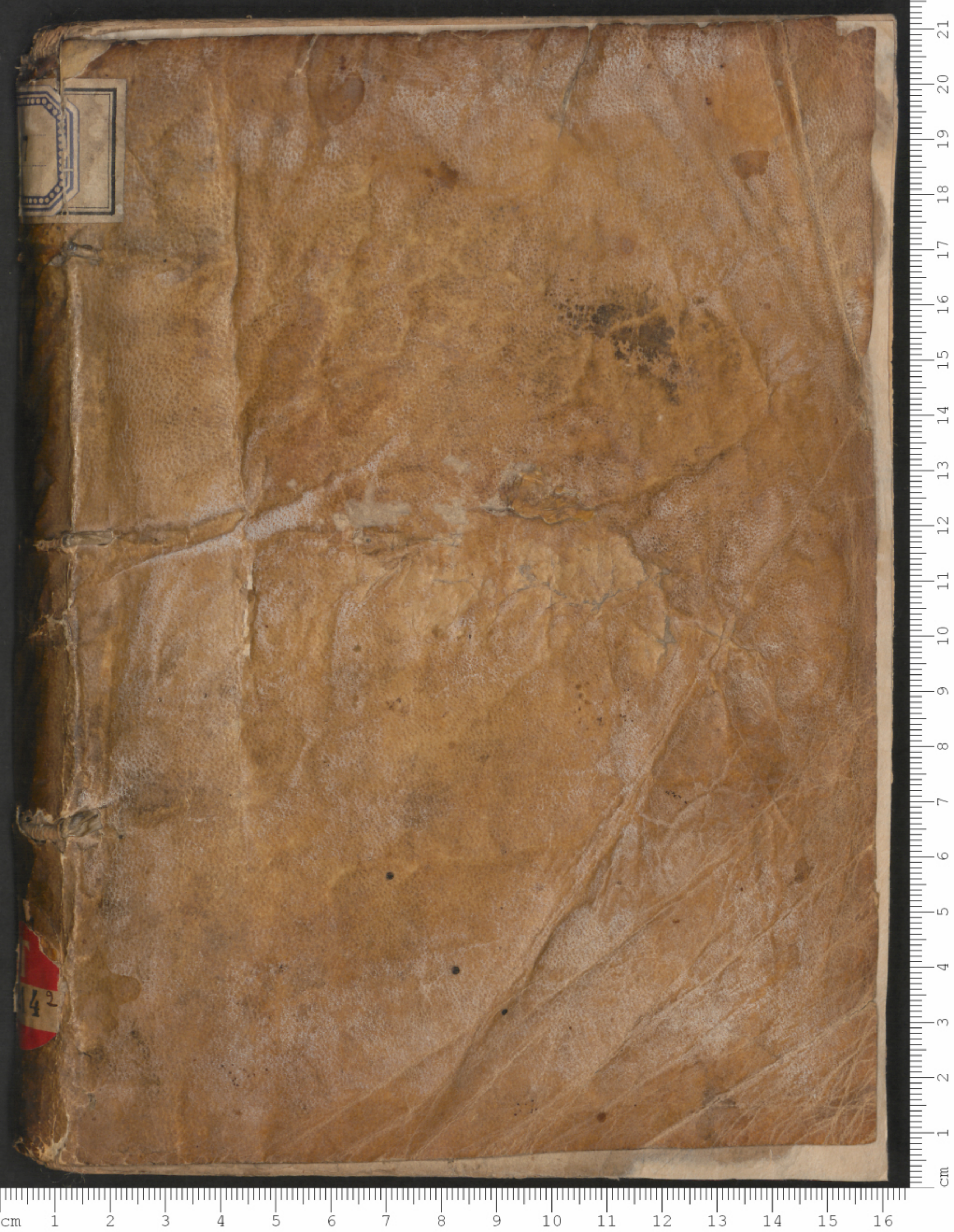


497



214²

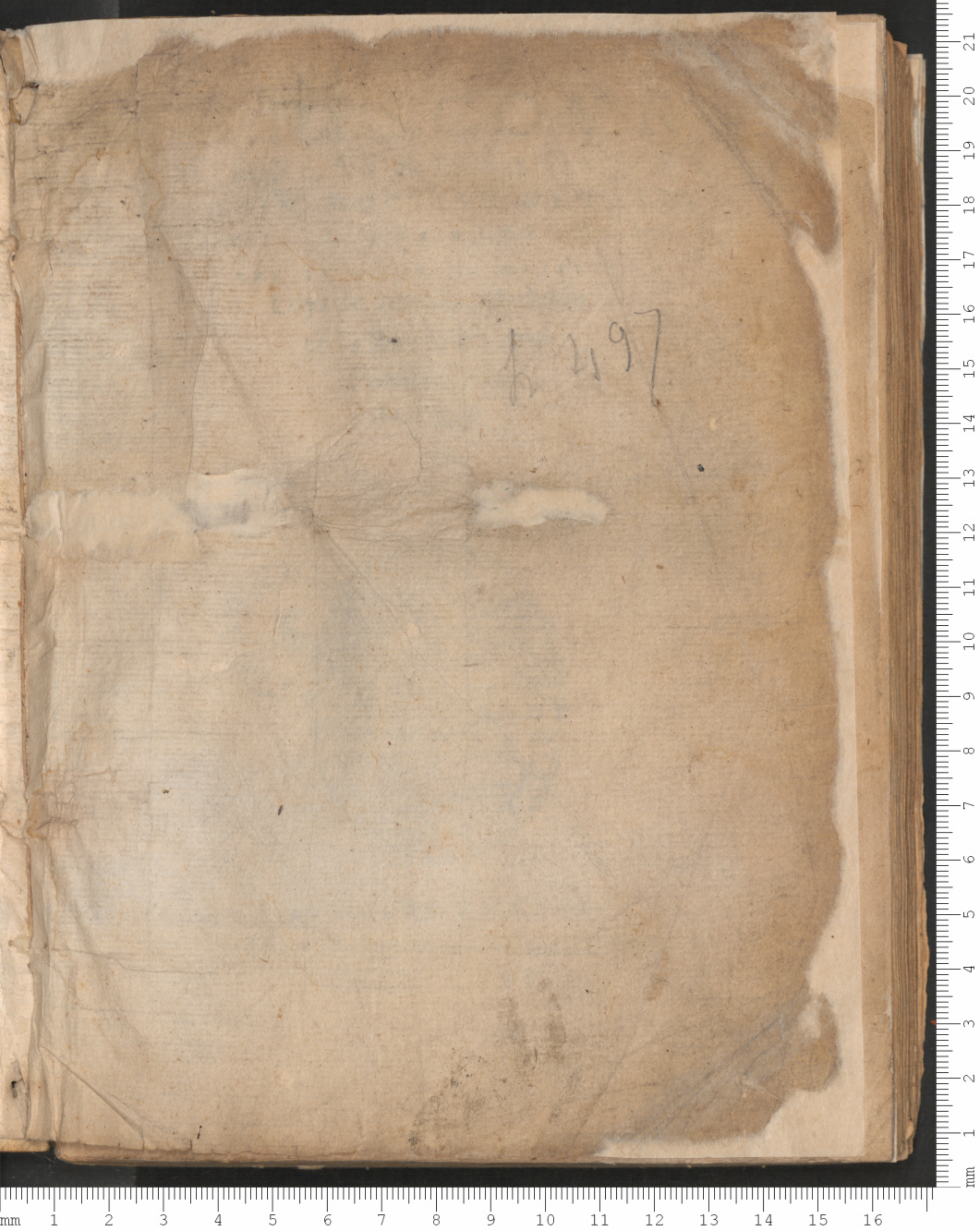




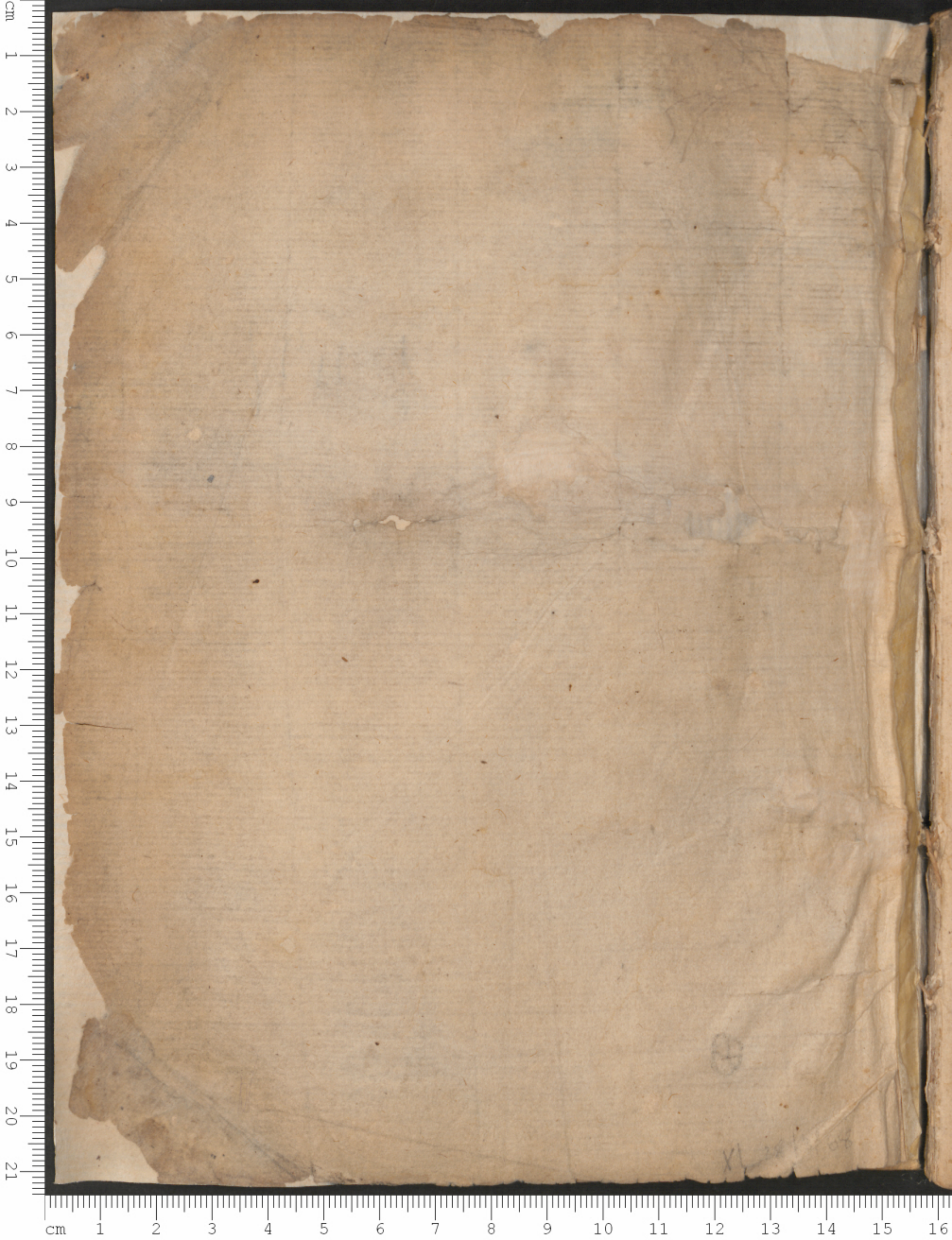
Small rectangular label with a decorative border, possibly containing text or a title, though the text is illegible.

42





h 2197



T 214²

RESPONSE

AV DISCOVERS

DE MAISTRE IACQUES

GREVIN, DOCTEUR DE PARIS,

QV'IL A ESCRIPT CON-

TRE LE LIVRE DE MAISTRE

Loys de l'Aunay, Medecin

en la Rochelle, tou-

chant la faculté

de l'Anti-

moine.

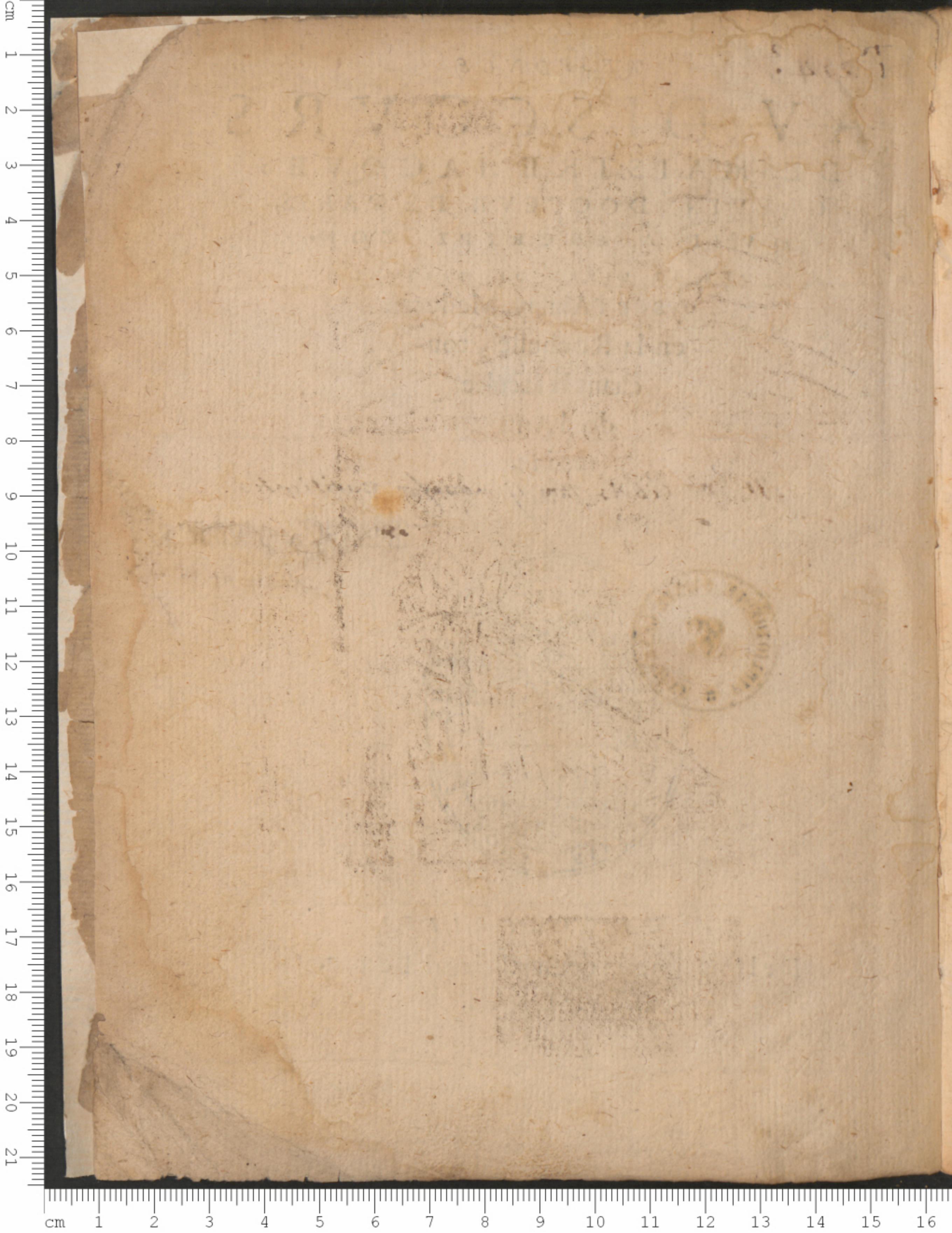
41. In libris Ste. Genevieve parisiensis.



A LA ROCHELLE,

De l'Imprimerie de Barthelemi Berton.

D. V. LXVI.



A MESSIEURS LES, MAIRE,
ESCHEVINS, CONSEILLERS, ET
PERS, DE LA ROCHELLE,
Loys de l'Aunay leur Medecin
ordinaire, Presente
Salut.

* *



*I iusques a ceste heure, n'ay assez satisfait par mon
labeur, & estude, à recognoistre voz biensfaits. Je
vous supplie: ne l'imputer à neglicence, où mauvais
vouloir: comme en estant ingrat, & mal recognois-
sant: mais plus-tost à leur grandeur, & abondance. A laquelle,
tant s'en faut que ie y puisse satisfaire: qu'au contraire, plus ie
ypense, & plus me trouue eslongné d'y pouuoir paruenir: Plus ie
les considere, & plus me sens impotent de les nombrer. Car qui
seroit celuy, tant fust eloquent, & parfait en l'art d'oratoire,
tant plein de diuin esprit, qui peust seulement les comprendre
en son entendement? Vous estes ceulx, qui m'avez receu des le
vêtre de ma mere (s'il faut ainsi parler) c'est a dire, des l'issue de
mes estudes: & qui m'avez entretenu en vostre ville, & honoré
de vos gaiges. Qui m'avez commis, ce qui vous estoit le plus cher:
c'est le salut de vostre republicque, & la santé de vous, & de vos
familles. Et iacoit, que lors que fu introduit, aucuns de vostre
Senat, fussent en doubte de m'accepter, ayans esgard à mon Igno-
rante ieunesse, & incogneue experience en l'art de Medecine:
toutesfois le tout fut ratifié, & les opinions confirmees par la sen-
tence d'un bon Vieillard, Seigneur de la bataille: (duquel les en-*

* ij

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

sans sont encores florissans en vostre republique) qui comme vn
N'estor entre les Princes Grecz, leur remonstra, que ma ieunesse
ne leur pouuoit tourner qu'à profit, d'autant (dit-il) qu'il nous
sera plus long temps secourable : Et en fin cognoistra mieulx le
climat de ce pays, pour mieux vser de son art. d' Auantage bien
souuent les plus vieux ne sont pas les plus scauans. Ceulx qui nous
l'ont presenté, ne nous vouldroient pas abuser. A ceste senter, ce
vn chascun acquiesça, & par commun accord, fu receu à vos gai-
ges. Et despuis auez tousiours augmenté, ce qu'auez liberalé-
ment commencé, continuant de mieulx en mieulx, en voz benefi-
ces enuers moy. Mais d'autant que ce m'eust esté trop lourde
faute, de ne les recognoistre, en nulle sorte, & m'eust tourné à
grand ingratitude, si pour la grandeur d'iceulx ie n'eusse peu
satisfaire à mon deuoir, pour en recompenser quelque petite par-
tie, que pour le moins, ie vous eusse monstré, combien ie me sentoie
obligé à vous, vous offrant quelque petit present, qui vous eust esté
arre & tesmoing immortel, du bon vouloir, que ie porte à vostre
republique, puis que par autre moyen n'y pouuoie satisfaire. Mais
d'autant que vostre liberalité, à tousiours espandu largement se-
mence en moy, attendant que quelque fruit luy en peut reuenir
à l'aduenir. Ce vous seroit chose desplaisante, si du tout elle en e-
stoit frustrée, ou pour le moins n'en faisoie quelque recognoissan-
ce: qui est la moindre chose, que ie pourroie faire. Parquoy, me suis
deliberé, vous en presenter vn petit, ressemblant les pauures du
temps passé, lesquels quãd ils n'auoyent point d'encens, pour offrir
à leurs Dieux: Prenoyent vne maniere de poudre, faicte de four-
ment rosty, avec du sel, lequel ils iettoient sur leurs hosties, qu'ils
immoloyent, en lieu de choses plus precieuses, & plus aromati-

ques. Aussi sentent combien est ma faculté petite, & mon esprit d'estitué de scauoir, n'ay toutesfois crainct, vous presenter de re-
chef ce petit traicté. Auquel, ie confirme, ce que i'auois deduiet
au premier, de la faculté de l'Antimoine, que i'auois dedié à vos
Seigneuries: Ou ie pensois auoir si bien deduiet mes raisons, qu'à
mon iugement pouuoiet suffire à contenter vn chascun. Mais c'est
chose bien difficile, & a esté de tous temps, principalement entre
les Medecins, qu'un liure puisse estre mis en lumiere: qu'il ny ait
quelque cerueau chatouilleux, qui ny trouue à mordre & re-
prendre. Ce qui m'est aduenu, comme à plusieurs aultres, & es
plus scauans de toute l'antiquité. Car il s'est leué vn Docteur de
Paris qui (sans estre offencé de moy en nulle maniere) à charre-
tes d'iniures, & aussi peu de raisons, m'est venu assaillir, pensant
par sa detraction, acquerir bruit & honneur. Et pour mieux
m'estonner, des le commencement (qui est le vray stratageme, &
prudence militaire) s'est rangé à monsieur Charnauallet, Cheual-
lier de l'Ordre, tres-vaillant, & expert en l'art militaire, duquel
il s'est fortifié, me presentant le combat: & l'a prins pour son per-
rin. Ce n'est de merueilles, voyant la partie si forte, si du premier
coup, n'ay esté estonné: ayant deux choses contre moy, qui ont puis-
sance, de donner victoire à leurs fauoriz. La reputation, & fa-
ueur de monsieur Charnauallet, ioincte avec sa prudence, & dex-
terité aux armes. La renommee, & tiltre, de mon aduersaire, qui
estant docteur de Paris, viuant ordinairement avec les plus sca-
uans de l'Europe, me donne craincte, seulement par son nom.
Car que pourrois ie faire, qui n'ay l'vsage de la guerre, qui n'ouy
iamais tabourin, ne trompette, sonner alarmes: qui ne desguynay
iamais espee: contre vn Cheuallier si bien expert aux armes, & si

cheualleureux? d'Avantage qui n'ay versé es lettres, qui
n'ay aucun scavoir: estant tousiours esloigné du lieu, où florif-
sent les sciences, & bonnes lettres: Ne studiant que a la desrobce,
& avec maistres muets. Et maintenant me presenter deuant vn,
qui est assidu aux lettres: qui a vn esprit diuin, qui a absoult toute
encyclopedie: Ne me seroit ce point plustost temerité: que hardies-
se? si ie voulois accepter le combat? Et me presenter nud, contre vn
armé de toutes pieces? destitué de force, & vigueur, cōtre vn ieune
hercules, courageux & robuste? Ce sont les causes qui m'ont tenu
long temps suspens: & qui m'ont faict differer: si ie deuois accep-
ter cest offre de combat, ou le refuser. Et estant mon esprit en ce
doubte: agité d'un costé & d'autre: comme vne nauire, au millieu
des vagues de la mer, durant vne tourmente: Ne scauois que re-
souldre, & a quoy me tenir. Combien que la noblesse, & de bon-
naireté de monsieur Charnauallet, me donnast plus de courage,
que sa hardiesse de craincte. Toutesfois le grand scavoir de mon
aduersaire, avec sa reputation: me stonnoit beaucoup: & m'ostoit
tout le courage. Mais apres auoir repris mes esprits, & m'estre
enquis de l'un, & de l'autre: ay trouué a la parfin, que ce que ie
craignois le plus: seroit ce, qui m'ayderoit le myeux en mon affai-
re. D'une part, la vertu, la noblesse, & magnanimité, de mon-
sieur Charnauallet, qui me pouuoient du tout espouuanter: ont
esté celles, qui mont osté toute craincte: & mont suscité à prendre
cœur. Car iacoit qu'entre les cheualliers de france, Il merite d'e-
stre nombré aux premiers rangs, de ceux, qui ont parfaicte expe-
rience des armes: Si est-ce, qu'il a conioint avec elles, l'estude des
bonnes lettres, & est favorable a ceux, qui les suyuent, où qui y
veullent paruenir. Qui est la cause, que i'ay tant esperé de sa bon-

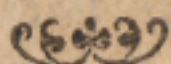
ré: que ores, que serois tombé au combat: ne permettroit, que fus-
se du tout accablé: mais me voudroit couvrir de son bouclier: pour
sauver mon honneur. Tāt est de cœur genereux, & benin enuers
ceux, qui ont ce bon vouloir, de secourir a la republique. D'autre
part, la doctrine excellente, & l'autorité de mon aduersaire,
me tient la main, & me donne courage. D'autant, que si ie suis
surmonté: de luy: me tournera plus a honneur, d'auoir combattu
contre vn tel personnage, si bien qualifié en l'vniuersité de Paris:
que ne me sera deshonneur, d'auoir esté surmonté. Et comme dict
le Poëte, Ce n'est pas grande gloire, & le trophée n'est gueres ma-
gnifique: si vn pauvre vieillard, abest, & destourueu d'entende-
ment, est surmonté d'vn tel docteur, comme luy. Mais il y a bien
vne autre chose, qui me recree, & qui plus me rend prompt, à
prendre bon courage: c'est vostre faueur: laquelle m'a donné tel-
le vigueur, & hardiesse: que quand ils seroyent d'auantage: ie
ne les craindrois point. Parquoy fulcy, & réforcé d'icelle: accepte-
ray le combat. Et iacoit que par la vieillesse, mes membres soyēt
titubans & assoupis, si est-ce, que ne me cacheray, Mais descen-
dray en l'harene, avec mon ennemy. Esperant tant de vos graces:
que me seres tousiours fauorables & me tēdres la main, en quel-
que peril, ou ie pourrois tomber. Et de ma part, vous promets, de-
dier ma vie, mon estude, & tout mon labeur, a vous, & a vostre
republique: pour la seruir, selon l'estat, auquel il a plu a Dieu,
m'appeller.

Erratorum emendatio.

Pagina 4 linea 25 n'estoit
Eadē pagina, li. 28 & superfluum est
Pagina 5 linea 37 soit
Pagina 6 linea 7 l'hospital
Pagina 8 linea 21 charlatem
Pagina 15 linea 23 ayans
Pagina 19 linea 13 alteré
Pagina 20 linea 17 troisieme
Pagina 24 linea 36 difference
Pagina 26 linea 7 autempré
Pagina 27 linea 4 semper vivum
Pagina 29 linea 2 viser
Pagina 30 linea 26 encontre
Pagina 33 linea 7 bien
Pagina 46 linea 17 mis, & linea 12
phrenetique, & linea 35 deuxiesme
Pagina 50 linea 3 consument
Pagina 51 linea 11 trois
Pagina 54 linea 1 s'estend
Pagina 55 linea 8 soude
Pagina 59 linea 17 marchasite
Pagina 56 linea 14 Docteurs
Pagina 60 linea 28 propositions
Pagina 62 linea 1 qui l'achettent
Pagina 64 linea 35 pas
Pagina 64 linea 18 me concedés

Pagina 65 linea 35 trallian
Pagina 68 linea 16 passent
Pagina 69 linea 11 eccoprotica
Eadem pagina linea 36 choses
Pagina 83 linea 13 au
Pagina 85 linea 22 4^e
Pagina 88 linea 21 fausse
Pagina 89 linea 17 concaue
Pagina 90 linea 5 voisines
Pagina 94 linea 4 hastent
Pagina 96 linea 17 entendu
Pagina 97 linea 23 oppugnee
Pagina 98 linea 1 actiuité
Pagina 100 linea 20 sang
Pagina 106 linea 16 reluire, & linea
21 que celles
Pagina 112 linea 39 Aeneide
Pag 113 linea 30 adde post agent, con-
tre son contraire
Pagina 116 linea 15 saunes
Pag 121 linea 11 voyons
Pagina 126 linea 2 ont
Pagina 126 linea 15 scauiés
Pagina 130 linea 24 innixus, & linea
25 aZurés
Pagina 134 linea 9 malobathrum

A MON TRESHONORE SEI-
GNEVR, MONSIEVR DV MESNIL,
Aduocat pour la Maieſté en ſa Court
de Parlement de Paris.



Ly a i'a long temps, que i'ay experimenté estre fort veritable
le dire du bon vieillard Hyppocrates: Que beaucoup de scien-
ces engendrent de grands travaux, & dangers, à ceux qui les
acquierent. Mais grands profits, & plaisirs à ceux, qui en
ont la iuissance. Entre lesquelles ie mets l'art & science de
Medecine: laquelle est si difficile à acquerir, que la vie de
l'homme n'y suffist pas, quelque labeur qu'on puisse prendre. Car combien faut-il
de temps, à cognoistre exactement toutes les parties du corps humain: la positi-
on, l'action, l'utilité, le nombre, la grandeur, la complication, la conformation, la
conionction qu'elles ont ensemble. Cela s'apprend il en peu de temps? Combien
coulent de siecles, auant qu'on puisse atteindre à l'intelligence, & iugement de
toutes maladies, des causes d'icelles, & des diuers remedes: lesquels dependent
de la cognoissance parfaite, de tous les simples, tant herbes, racines, arbusles,
arbres, semences, fleurs, fruits, que de toutes terres, tant metalliques, que non
metalliques, & de tous metaulx. Ie laisse la difficulté de la cognoissance des
pouls, la consideration des excrements, qui sortent du corps. La cognoissance
des astres, & de toutes choses qui peuvent alterer l'air: par la mutation duquel
nos corps sont changez de santé en maladie, ou de maladie en santé. Combien
faut il de labeur, combien faut il veiller, pour acquerir telle science? Je dy à ceux
qui neullent estre vrais Medecins, de fait, & non de nom. Ie ne parle de ceux, à
qui il suffist de ſçauoir faire de beaux recipez, n'ayant autre but, que d'am-
asser argent. Mais de ceux, qui veulent profiter à la Republique: & par leur
travail augmenter tousiours, & enrichir c'este tant excellente science de Mede-
cine, sans laquelle nostre vie n'est pas vie. Et est necessaire (comme dict le Poëte)
d'endurer faim, soif, froid & chaud, auant que paruenir à telle cognoissance. Or
s'il est ainsi, que telle difficulté ensuit c'este science, & que pour en cognoistre une
partie, beaucoup se sont exposez au peril de leur vie, pour voyager, & visiter les
Regiōs loinctaines: à fin d'auoir plus ample, & certaine cōgnoissance des simples.
Et pour mieux subuenir aux maladies des hommes, qui en prennent le plaisir
& le profit, sans se hazarder à nul danger. Ce n'est pas de merueilles, si le bon
vieillard a dict que telle science apporte à celuy qui la veut acquerir, beaucoup
de labeurs, & grands dangers: Et qui pis est le plus souuent au lieu de recompen-
se.

se & de grace, apporte enuie, & calomnie à celuy, qui l'a acquise. Comme il m'est aduenü. Car de tout, ce, que i'ay labouré, depuis plusieurs ans, m'exercant en la Medecine, en la Pharmacie, & en la Chirurgie, m'est tourné à enuie. Et ceux qui ont prins le proffit, & le miel de mes labours: ont esté les premiers, qui m'ont esté ennemys mortels: & qui au lieu de me recognoistre, ont detraicté de moy. Mais d'autant que la condition des hommes est telle: que des biens faictz: la memoire se perd facilement, & bien tost: & que cela est aduenü, à plus grands personnages, que ne seray iamais. Comme disoit Alexandre: C'est vne chose qui aduient aux Rois, que d'estre blasmé, pour bien faire: Ie me reconforte, & ne succöbe pas si tost au mal: cöme si i'estois seul: à qui on eust redü calönie, pour grace. Les histoires, en sont toutes pleines, tāt Grecques, que Latines. Car ceux qui se sont dediez, & qui ont exposé leurs vies, pour le salut du public: pour toute recompense, les vns ont esté chassez hors leurs villes, les autres fausement accusez, & calöniez, les autres y ont perdu la vie. Bref nous ne trouuös gueres de personnages, qui ayēt voulu s'exposer pour le public, ou procurer son biē: qu'ils n'ayēt rapporté le plus souuēt, pour leur recöpenſe, par leurs enuieux, ou quelque desplaisir, ou la mort. Et telle maniere de faire, à esté obseruee de tous tēps: & dure iusques à ceste heure. Et s'il faut faire cöparaison, des choses petites, aux grandes: ie puis tesmoigner de moy: que telle chose m'est aduenue. Car pour l'amour que i'ay tousiours porté à la Republique: à laquelle me suis dedié, & me suis exposé en mille perils de ma vie, allant visiter les pestiferez: Les vns par faulx rapport, que l'on me faisoit la maladie, & y estans, estois abreüé de leur poison, & le plus souuen: sans y ouoir remedié. Les autres, qui m'estoyent amys, de mon bon vouloir, & en deliberation de les secourir, & ne les abandonner iusques à l'extremité. Et quand ie ne venois au dessus de mon desir, & que la maladie reiettoit tout mon secours, Dieu ſçait qu'elle fascherie i'auois en mon cœur, & qu'elle tristesse. Et m'estonne, que tels ennuyſ seuls, ne m'ont causé la mort, d'autant que ne pouuois donner remede qui peüst dompter c'este effrenee maladie. Toutesfoiſ, i'auois tousiours en mon cœur, que Dieu m'ayderoit en c'est endroit: & me donneroit moyen de trouuer quelque fois vn remede, pour me contenter, & secourir tāt de pāoures miserables affligés. Ce que m'est aduenü par sa grace, apres auoir leu les Commentaires de Mathec!us, sur Dioscoride: esquels il a enseigné liberalement des remedes fort exquis. Entre lesquels, il a escript la preparation de l'Antimoine, avec l'experience faicte par gens doctes (ainsi que i'ay desduict au liure que i'en ay faict). Et toutesfoiſ ne voulans prendre pour argent content: ce que i'en auois trouué par escript: l'ay voulu essayer. Et ayant trouué la chose veritable: n'ay point voulu estre ingrat, & enseuëllir (cöme beaucoup font) ce qui estoit preffit able, à tout vn royaume. Mais si tost que ie l'ay escript & publié, Dieu ſçait, cöbiē i'ay eu d'ennemys, & calöniateurs. Et principallemēt ceux qui à peine ont de bien loing salué la Medecine, & qui ne s'en sont approchez de dix

lieues, ont esté les principaux, qui en ont à pleine bouche desgorgé entre moy une
iliade d'iniures. Esquelles toutesfois par temps, mes oreilles s'estoyent endurcies,
& n'en tenoyent plus de compte. Mais à la fin s'est esleué un Docteur de Paris,
lequel peut estre induit par autres, qui n'osans commencer la guerre, la sentant
indigne de leur autorité pour la villeté de la chose l'ont enuoyé essayer le gué,
m'assillant à cor & à cry, comme si i'estois un thriacleur, ou quelque Medec-
cin fait à la haste. Et avec iniures, s'est formalizé contre moy, & contre l'An-
timoine: suscitant tant les Marchans de Paris, que ceux de Venise. Et comme
on m'a rapporté: la cause s'est tellement eschauffee, qu'elle en est venue deuant la
Cour souveraine de Paris: & ont soustenu aucuns Medecins, que l'antimoine e-
stoit vraye poison. Et d'autant que i'ay entendu par quelqu'un de mes amys que
ayant mon liure en la main: auez soustenu, de vostre grace: la chose deuoir estre
examinee plus à plein: sans la blasmer, & reietter si soudainement, deuant qu'elle
fust mieux discutée: Ay pris c'este hardiesse, apres auoir resfodu aux argu-
mens du Docteur Greuin: de vous supplier, Monsieur, desrober quelques heu-
res, des moins occupees à voz plus serieux affaires: pour passer voz clers yeulx,
sur ce mien petit labeur: qui vous cōfirmera (a mon aduis) en vostre premier in-
gement, sans plus ample d'isquisition. Et d'autāt, que la chose est d'importance,
& que l'un & l'autre s'est garni de raisons, Je vous supplie, me faire c'este grace,
de examiner les miennes: Et si elles ne sont vallables, ie suis prest à recognoistre
ma faute. Mais si elles sont bones: ie vous supplie, que le bō droict me soit gardé.
Et qu'on ne perde point un don: qui peut beaucoup proffiter: pour cōplaire à une
salonie trop euidente, de beaucoup: qui pour blasmer autrui, cherchent leur gain,
& au detrimēt du public. Et pour le premier: ie leur cōcede, que l'Antimoine
soit poison, cōme sōt leurs medicamēts laxatifs: d'esquels ils vsent ordinairement,
& encores, non si pernicious, comme i'ay desduict en mon liure: & qui seroit en-
nuyeux, à reiterer. Mais qu'il soit venin, si dangereux & mortel, comme ils
crient, ie leur nye: Autrement tous ceux qui en auroient pris seroyent morts. Et
à ce qu'ils disent, qu'il est mineral, caché sous la terre: comme une chose que na-
ture a voulu cacher: de peur qu'on en vst. S'ils ont allegué c'este raison, elle est si
froide: qu'elle refroidiroit les estuues de Neron, (comme dict l'Adage.) Y a il
chose plus cachee, que les perles: que l'on va chercher, insques au fond de la Mer,
à cinquante, ou soixante brasses de profond. Et toutesfois ils en vsent ordinaire-
ment. Le Coral, ou se prend il, sinon au profond de la Mer? l'Or, & l'Argent ou
se prennent ils, sinon dedans les profondes entrailles de la terre? Et comme dict
Pline, au lieu des enfers? Et toutesfois ils entrent en nos medicamens. Combien
y a-il de mineraux, desquels nous nous aydons en Medecine. La pierre de l'A-
zur, est elle pas pierre minerale, cachee en terre, avec les mineraux? La pierre
Armenique, de laquelle Alexandre Trallian fait tant d'estime, n'est elle pas
minerale? Pourquoi donc desprisent ils l'Antimoine? Est il plus caché que

ceux que ie viés de nommer? Si tels ont vertu excellente, comme on a trouuë par
experience: pourquoy n'en aura l'Antimoine? Comme si la vertu du ciel, n'a-
uoit penetré iusques à luy, pour luy donner force & vertu celeste, comme aux
autres pierres minerales & metalliques. C'est bien mal considéré ce que les
Philosophes ont dict de la terre, quelle est comme un centre, au milieu du monde,
receuant en elle par les rayons des astres toute la force & vigueur celeste, par la-
quelle, tous noz medicamens recoiuent des vertus admirables. Que trouuent ils en luy.
Le leur demanderois volontiers, par quel moyen ils ostent les humeurs corrompus &
pernicieuses du corps, pour le rendre en sa premiere santé? Et si telles humeurs
ne sont pas venins à la personne? Il faut qu'ils me respondent, de deux choses l'une,
ont toutes deux ensemble. L'une est de les alterer, quand elles ne sont trop corrom-
pues, & quelles n'ont qu'une nature à demy mauuaise. & les transmuier en suc
naturel. L'autre est de les chasser hors du corps: quand elles sont venues à telle
malice, qu'elles ne peuvent estre reduites en meilleure nature. Ou bien qu'ils fa-
cent l'un, & l'autre, c'est d'alterer ce qui se peut muer en bon suc: & chasser de-
hors, ce qui est du tout corrompu. Par quel moyen telle chose est elle accomplie?
N'est ce pas par medicamens, que Galien appelle Pharmaca, c'est à dire, venins.
Et tout ainsi qu'entre les alimens, il en y a qui ont plus grande familiarité à no-
stre substance: & qui plus tost y sont transmuez, & à moins de labour, que d'au-
tres, qui en sont plus eslongnez: Aussi entre les Pharmacs, ou medicamens, il
en y a de plus estranges à nostre nature, que les autres. Car il en y a de si eslon-
gnez, qu'à bon droit, nous les pouuons appeller venins: non pas mortels. Et dele-
teres, si on ne les prenoit à trop grande quantité, ou estans mal preparez. Et tels
sont alexiteria, qui participent de venenosité, comme dict Galien au quatrieme
liure des simples, lesquels alterent, ou euacuent de tout le corps, les humeurs cor-
rompues, & nuisibles. Mais par quel moyen les tirent ils? Icy nous auons à
considerer, la nature des medicamens, & la faculté, par laquelle ils font leurs
operations. Nous sçauons, que tous corps naturels, sont composez de matiere, &
de forme. Et que c'este forme, est cause de leur actiō, & effect, laquelle tant plus el-
le est enclose en matiere dure, crasse, & estesse: & moins elle fait son operation,
& plus tard, tant plus elle en est separee, & quelle soit avec une matiere subtile,
& legiere: & plus promptement elle fait son operation, & plus parfaitement.
Comme nous voyons es medicamens, que nous voulons appliquer sur nostre corps,
ou au dedans: s'ils sont d'une substance essaiße, & dure, nous les mettons en poul-
dre, la plus subtile, que nous pouuons faire. Ce que Galien nous enseigne au troi-
sieme liure de la composition des medicamens en general: ou parlant des metal-
liques, qui veut appliquer en une picqueure de nerfs, qui sont d'une substance
terrestre, & dure: ne se contente de les broyer au Soleil, le plus chaut qu'il peut
trouuer, avec du vinaigre fort aspre, par plusieurs fois; mais encores, quand il
les veut mettre en besongne, il les broye de rschef, le plus subtilement, qu'il peut:

à fin que ceste forme, ayant sa matiere ainsi subtiliee: ne soit empeschee de penetrer, iusques au profond de la playe. Tout ainsi nous faut il penser de ceux, qui entrent dedans le corps: lesquels comme dit Galien au liure des simples: doiuent estre fort subtiliez: à fin que plus tost, ils soyent distribuez par les lieux, ou nous pretendons les enuoyer, pour estre attirez par les arteres, & pour excercer leur action. Je demanderois volontiers à celuy, qui a escrit contre moy, qu'elle est ceste vertu, par laquelle nous voyons les humeurs mauuaises, & corrompues, estre tirees hors du corps? si c'est ceste matiere visible, du medicament, ou si c'est ceste vertu spirituelle, autrement appellee forme, en close dedans icelle. Nous auons ia dict, avec tous les Philosophes: que c'est ceste forme specifique, enclose dedans ceste matiere: qui est cause de l'operatiō, laquelle ils appellēt, Vertu. C'este forme, ou vertu, est elle visible, ou inuisible? Si c'est vne, qualite ou propriete ou esprit. Nous ne la pouuons veoir de soy, sinon par le moyen de son subiect. Quand il dict en son liure, que les Medecins, ont accoustumē de mettre en infusion, c'est à dire faire tremper, leurs medecines laxatiues, en certaines eaux, pour en tirer la seule vertu: laquelle demeure en ceste eau: en laquelle elles ont treinpē. Ceste vertu est elle visible, ou inuisible? Nous voyons bien la couleur de l'eau muee: si c'est Reubarbe, en taulne si c'est pierre d'Azur, en bleu, si c'est Agaric, l'eau n'en sera pas si claire: car telles qualitez de soy ne peuuent subsister sans subiect. Mais la vertu, est elle visible? Je croy qu'il dira que nō, nō plus que l'esprit du vin, n'apparist ne au goust, ne au nez, ne à la veue, auāt que par bō artifice on l'ait separē du vin. Si dōc telle vertu, ou forme specifique est cachee: & qu'elle n'apparoisse au sens externe: Pourquoi appellera il Chymere, telle vertu cachee? Ie luy demā de d'auātage: Si par telle infusion, toute la vertu du medicamēt peut-estre tiree? S'il est ainsi, que ceste vertu du medicamēt soit vne forme specifique, ou essence spirituelle: elle ne peut estre tiree, sinō par son semblable, c'est à dire, par vne autre essence spirituelle. Vos eaux distillees (Mē sieur le Docteur) & vos decoctiōs, sont elles spirituelles? C'est à dire ne tenās gueres de la matiere crasse, & elemētaire? Si derez premieremēt vos eaux distillees, esquelles vous mettez vos medicamēs, pour en tirer ceste vertu: si elles tiennēt quelque portion d'esprit. Et premieremēt ie vous proposeray l'eau d'Absinthe: laquelle tāt s'en faut, quelle tiene riē de son esprit, qu'elle ne retiēt pas la moitié de la nature de l'herbe: tesmoing son goust. Car elle ne sent riē d'amertume, qui est toutesfois le vray goust, & saueur de sa substāce. L'eau de Cichoree, & tant d'autres retiēnt elles toutes leurs proprietēz? Vous me pourrez repliquer de l'eau Rose, laquelle retiēt de son odeur: & quelque qualite de sa fleur. Mais nous respondons: qu'il est plus facile de tirer l'esprit d'une fleur, qui est la partie la plus spirituelle de l'herbe: que de l'herbe totale. Toutesfois, encores ne retiēt la moitié de ses qualitez: si elle n'est tiree, cōme il appartient. Tesmoing la lie, & les parties terrestres, qui sont au fonds: quād elle aura esté gardee l'guemēt. Ie ne suis celuy, qui ay men ce doute,

il y a ia long temps, que Ioannes Manardus en son quinsieme liure, a declaré ceste faute: auoir esté es Anciens, & estre encores pour le present. Et ceux qui pensent par telle maniere de distillation, tirer la vertu de l'herbe, veu que telle eau ne refere ne le goust, ne la saveur, ne l'odeur de l'herbe, d'ou elle a esté tiree, s'abusent fort. Et Ioannes montanus, l'a confirmé en ses liures: tellement qu'il assure: auoir fait beaucoup de liures, pour enseigner la vraye maniere de distiller les eaux. Et si ceste eau distillee n'est que le phlegme de l'herbe, n'ayant que peu d'esprit, que fera la decoction de voz herbes, dedans leau, venant du puis, ou de la fontaine? & souuent esfois faicte avec herbes pendantes aux toits, & a demy seiches. Parquoy ie conclus, que n'en tirez beaucoup de vertu: & que la purgation qui s'en faict, n'est gueres excellente. Et pour vous confirmer mon dire, que l'on prenne de bonne eau de vie, faicte de bon vin, & comme il appartient bien rectifiée, en laquelle on face vne infusion d'une dragme de Reubarbe: Si on n'y apperçoit plus grande vertu: & que l'operation n'en soit plus grande, & meilleure que de l'infusion de deux dragmes: come on a accoustumé de faire, ie veux estre appelé menteur. Car vn esprit, ne demande qu'a se ioincre a vn autre esprit: comme toutes choses, qui sont semblables, demandent à estre cōiointes, & attirées, à leur semblable, & par leur semblable. Car nature s'esioiust en son semblable, & s'y conserue. Ainsi pour bien attirer vne vertu spirituelle d'un medicament: il la faudroit tirer, par vn autre esprit. Voila pour quoy les Arabes ont inuenté les distillations, & circulations de leurs eaux, pour peruenir à ce but, de les rendre spirituelles. A fin qu'elles seruissent, pour tirer d'autres facultés spirituelles des drogues, desquelles, on se veut seruir. Car lors vne once de telles eaux: faict plus grande action, & monstre plus grandes vertus: que dix, de celles, qui sont distillées, comme on les distille communement. Et toutes fois i'entens, que beaucoup s'en moquent: & ne trouuent ceste maniere bonne: non plus que la preparation de l'antimoine: qu'ils trouuent si mauuais: d'autant qu'il est mineral: comme si la preparation, & calcination qu'on luy baille, ne luy seruoit de rien, sinon de le rendre plus pernicious, & plus contraire à nostre nature. Mais tout ainsi, que nous distillons par plusieurs fois, les eaux, & les circulons, & purgeons de la plus part des superfluités elementaires: pour les rendre plus subtiles: aussi au lieu de telles distillations, & circulations, nous calcinons, & broyons en pouldre fort subtile, nos mineraux. Et non contents, de les ainsi broyer, par plusieurs fois, ou au Soleil, le plus chaut que nous pouuons choisir: ou deuant vn grand feu nous les abreuuons de quelque liqueur, qui ait sa substance fort subtile. Ce que Galien nous a enseigné, en son troisieme liure de la composition des medicaments en general, ou il broye ses mineraux, & les imbibe par plusieurs fois, du plus fort vinaigre, qu'il peut trouuer: pour les rendre tousiours plus subtils, & mieux penetrans. Et s'il est ainsi, qu'il ait eu si grand soin: seulement pour les picqueures des nerfs, qui sont en la partie externe du corps: qu'elle diligence de nous nous

auoir à broyer, & preparer ceux, qui doiuent entrer au dedans: & penetrer iufques es vefseaux, ou font contenus les humeurs corrompues, pour les euacuer. Voila pourquoy, ceux qui ont parlé de l'Antimoine: ont esté soigneux, & diligens de le bien calciner: puis quand il est reduict en corps, de le pulueriser le plus subtilement, qu'il à esté possible: à fin de le preparer mieux à penetrer, iufques au lieu d'ou nous pretendons, arracher les superfluités. Ce qu'il ne feroit, s'il demouroit en substance espaisse, & dure. Et vous diray d'auantage, ce qui n'a encores esté essayé: & ne dy pas, que ne l'essaye: que si en le broyât, il estoit embeu par plusieurs fois, de quelque bone eau de vie, bien rectifiée, qu'un grain feroit plus d'operatiō, que six. Car par ceste eau, il acqueroit encores vne plus grande viuacité, & subtilité, à penetrer, & attirer les excremens du corps. Et telle preparation, luy est au lieu de distillation, & circulacion, que nous baillons à nos liqueurs. Regardez à ceste heure messieurs les Medecins, & Apothicaires, si les pouldres de leurs compositiōs, sont bien puluerisees, & si bien meslees qu'on ne les puisse separer du medicament. Quand est de moy ie puis assurez, estant à Paris, auoir veu apres la potion prise: au fond du gobelet, quantité de poudres, grosses, comme testes d'espingles. Ce qui m'aduient souuent pardeça. Qui est le plus souuent la cause, que la vertu de nos medicamēts purgatifs, ne peneire pas iufques au lieu, ou est l'humeur peccante, & ne le euacue, mais demeure seulement en l'estomach, & puis descend aux boyaulx, sans faire grande attraction. Voila les fautes, que nous passons à pié sec: cōme nous nous amusons à petites: & en laissons de bien lourdes: lesquelles meritent bien estre corrigees, s'il estoit possible. Parquoy Monsieur, voyant le debat estre suruenu entre les Medecins, touchant c'est Antimoine, n'ay trouué meilleur moyen, pour appaiser le tout: que de vous presenter mon liure avec mes raisons desquelles pouues iustement iuger: d'Autant, que ne vous laissez transporter par affectiōs, a cause de l'estat, & degré que vous tenez, par vos merites: esleu par la souveraine maiesté de nostre Roy: pour estre l'oeil, & quasi l'oracle de toute la cour, non seulement pour rendre le droit à un chascun: mais aussi, pour faire conseruer la science: de peur, que quelques imposteurs, ne mettent en auant choses, qui puissent preiudicier, au salut, & bien public. Et me suistant assuré de vostre doctrine que i'ay bien osé, vous presenter, ce petit liure, fait pour le bien, & salut commun. Et ne le pouuois mieux adresser qu'à vous, vray deffenseur, & vray publicole. Qui seruira (si ie ne suis bien deceu) pour clorre la bouche à ceux: qui iufques à ceste heure, ont crié contre moy, & contre l'Antimoine. Comme si c'estoit vne poison publique, pour faire mourir un chascun. Que si mes raisons ne leur peuvent satisfaire: il y a un autre moyen, pour en scauoir la verité au vray, & pour oster tout debat. C'est qu'il est facile, à le faire experimenter, (cōme ie l'ay fait) es pauvres de l'hospital, frappez de peste: esquels peut estre exhibé, par le Chirurgien, en temps, & heure. Et si par trois ou quatre experiences, vous voyez la chose bien succeder, quel danger sera ce, d'en laisser vser en telles, & si dangereuses

maladies: a ceux qui en aurent affaire. Mais ordonné par doctes Medecins,
& non par ignorans. Galien se contente de la cognoissance d'un medecament, &
sen assure: quand il en a eu trois ou quatre experiences. Et vous en pouuez a-
voir plus de cent, s'il vous plaist. Parquoy vous suppliray de rechief, pardonner
à ma temerité, & impudence: qui vous ay osé presenter & dire par escript,
ce que n'eusse eu la hardiesse vous le dire de bouche, tant eusse eu de honte. Mais
le liure, comme dict Cicero, n'a point de honte. Aussi auoir egard à mes raisons
Lesquels, si ne les trouuez bonnes, & vallables: ie suis prest à subir vostre iuge-
ment, & correction. Dieu par sa grace, vous maintienne en bonne, & longue vie.

De la Rochelle ce premier iour de Decembre, 1566.

A Esopi Callus curuo gemmam vngue repertam
 Dum versat paléas pro nihili reicit,
 Sic vulgus stolidum, quorum non percipit vsus,
 Despicit, aut etiam censet agenda procul,
 Quod certè stibio nostro male contigit æuo,
 De quo Naturæ est magna querela bonæ,
 Rem pretij tanti, magnosque parabilem in vsus
 Damnari, extremo supplicioque dari:
 Launæus faciens Naturæ dona benignæ
 Pro merito, & docta singula mente notans,
 Errorem atque boni contemptum euellere tanti
 Instituit, magno dignus honore labor,
 Attamen, vt res sunt hominum, contraria scriptis
 Greuinus toto sparsit in orbe suis.
 Sed nihil ille animi fractus multo acrior instat,
 Atque hostem tantum gestit habere virum:
 Arma eius ratio, & docta experientia mater
 Artis, & antiquum scripta diserta virum:
 Arma, quibus doctis vis nulla potentior, & quæ
 Vel cogant nostros astra subire pedes,
 Qui veri studio traheris, causasque latentes
 Nosse cupis, doctum perlege lector opus.

A

CHANT DV S. DE LA GVIL-
LOTIERE, GENTILHOMME BAS-
Poicteuin, sur les discours de l'Anti-
moine de M. L. de l'Aunay tres-
renommé & experimenté
Medecin ordinaire à
la Rochelle,

*Et de M. Jacques Greuin docteur en Medecine passé
en la ville de Paris.*

QUAND le bon Triptoleme acoustuma la Grece
A goustier les doux biens de la blonde Deesse,
Le peuple qui viuoit de figues & de gland
Quelque temps rebuta ce thresaur excellent:
Peuple lourd, & suiuant du pourceau la nature
Qui cropit en l'ordure.

Quand Lycurge Spartain fait luire le Soleil
De ses tres-iustes lois, il y perdit vn oeil:
Et tousiours l'ignorance a heurtee ennemie
De quelque inuention, qui soulage la vie
De nous poures humains, tient le pas arresté,
A l'ancieneté.

Les deux freres Romains n'eurent longue duree,
Et n'auancerent rien par leur langue dorée,
Ni par leurs fortes mains: car leurs nouvelles lois
Le senat repoulsa d'une commune vois:
Et lors le populaire, & esgale iustice,
Feict place a l'auarice.

Les sages inuenteurs ne sont iamais en pris,
Et sont du sot commun combatus & repris,
Et peu auctorisez, au moins durant leur vie,
Ains subiects à la fiere, & faulce ialousie
De ces vieux ignorans: & iusques à la mort
Les bons souffrent ce tort.

O terre de Paris creue, & nous ren les vies
Des Houlliers, des Fernels, & des meilleurs Syluies.
Pour condamner l'erreur d'un tas de ieunes veaux
Qui veulent rabrouer tous les moyens nouueaux
De nostre guerison, & font un tort insigne
A vostre Medecine.

Les vieux ont enseigné, que le mieus de c'et art
Gist en l'experience, & la meilleure part
Des simples en depend: On void la scammonée,
Inciser du cerueau l'humour enracinée,
Et l'Aristolochie asséurer de la dent
Du craignable serpent.

L'espreuue la monstré. De maint simple l'on vse
A present, qui le temps du grand Galen accuse,
Et qui voudroit s'ayder, du maigre & fad potage
Qu'il offre aux degoustez: ne seroit iugé sage.
Luy alors l'inuenta, son scauoir curieux
Ne dependit des vieux.

Or Greuin à loué aux drogueurs mercenaires
Sa langue, & aux crochets, d'un tas d'Apoticares,
Aux viels recepissez. Et veut pour estre sain,
Que tout soit rachapté de leur auare main

A ij

De tout nostre vaillant. Des drogues l'abondance
Une disette auance.

Plustost que la santé, Et puis conclud Greuin
Qu'on le doibt escouter comme oracle diuin
Et docteur de paris: tu seras glorieuse
Excellente cité, autant que populeuse
Si pour peu descauoir chés toy mis en auant,
Lon croid Greuin sauant.

Et L AUNAY né chés toy, or viuent au riuage
De la barbare mer en expert & vieil aage
Soit hors toy peu prise, son ny veut recevoir
Le secret qu'a L AUNAY mieux que Greuin sceu voir
Dans l'Antimoine, & si, par Greuin l'on accuse
De poison qui en vse.

Bien qu'il soit preparé l'ignorant ne void pas
Que de quelques venins l'on fait souuent grand cas
Aux compositions, & de chair de viperes,
Et de noirs scorpions, & des plantes ameres
d'Ellebore & Turbit, & force mineraus
Guerisseurs de nos maus.

Bien pis, ce grand docteur va blâmant Matthiole
De qui le haut renom par tout le monde vole
Et pense seul sauoir, & prise moins que rien
Nostre docte L AUNAY qui maugré l'effort sien
Maugré sa pale enuie, & laide medisance
Florira par la France.

Et point ne luy nuira tout escrit blasonneur
Ni la dent de Greuin, ains croistra son honneur,

D'autant que la vertu sort en plus d'evidence
Quand elle a soustenu l'ennemie puissance
De blâmeurs vitieux? souvent l'obscurité
Prend de la sa clarté.

Comme la plante heureuse encores qu'on la presse
Et foule obstniément plus elle se redresse.
Ainsi fera L A U N A Y bien qu'iniure de temps
En sa vie l'outrage, encor aprez mille ans
Sa vertu s'aquerra vne victoire belle,
Et gloire non mortelle.

Comme tant d'hommes grans dont leurs fauls citoyens
Furent cruels meurtriers: puis regretans les biens
Qu'ilz en auoyent receus, leur dressoyent des autelz
Les honorans ainsi que les haults immortels
Et deifians ceus ausquels leur fole enuie
Auoit osté la vie.

Or Greuin son fouet se rongera les doigts
De regret, & despit tous les iours mille fois
Voyant les grans effects de la drogue nouvelle
Qui parlans pour L A U N A Y porteront sa querelle
Et donneront le nom de zoïle à Greuin,
Et peust estre la fin.

A ij

Sonnet de Maistre Pierre Bou-
chet Rochellois.

CE que le cours des ans, le mespris, l'ignorance,
Ont longuement couuert, & aux sens, & aux yeux,
Par temps, soing, & scauoir se decouure, & voit mieux
Qu'onques en sa premiere & clere connoissance.
Puis la necessité mere des ars, auance
Les esprits, & les mains, & nous rend soucieux
D'acquérir par estreue vn scauoir gratieux,
Dont l'honneur & proffit sont ample recompence.
Ainsi iadis estoit entre les metalliques
L'Antimoine connu, ses vertus, son vsage,
Dont nostre de Launay ramene les pratiques
Par raisons, par esprouue, & docte resmoignaige,
Qui sont griez à Greuin, ce flateur de boutiques,
Mais verité vaincra le temps, & son outrage.

RESPONSE A V DISCOVRS

*de Maistre Jacques Greuin, Docteur de Paris, qu'il a escrit
contre le liure de Maistre Loys de Launay, Medecin en la
Rohelle, touchant la faculté de l'Antimoine.*



En ne fu i jamais si estonné, qu'a l'heure, que le messager
de ceste ville me presenta vostre liure: avec quelques au-
tres lettres, qui m'estoyent enuoyees, de pardela, sans me
dire, qui luy auoit baillé. Je le pren: & conuoiteux de le
lire: entray en mon estude, & le list tout du long, auât dis-
ner, laçoit que l'heure s'approchast, de mettre cousteaux
sur table, lors que ie le receu: Neantmoins voyât estre venu d'un docteur
de Paris: ne spargnay ma peine, a le voir: pour appréndre tousiours quelque
chose, d'un tel personnage. Car bien souuent, nous pensons sçauoir, & e-
stre bien assurez de nostre fait, que nous en sommes bien loing, & vo-
yons aller tout au cōtraire. Comme il m'est aduenü. Car a mon iugemēt,
i'auoys basti vn si bon bouleuert: si bien garny de viures, & artilleries:
qu'il m'estoit aduis, qu'il estoit imprenable: Et que nul canon, ne le peut
demolir. Et y pensois demeurer en assurance, comme estant inuincible,
sans aucun effroy. Toutesfois me voyant assailly d'un si vaillant Cheua-
lier: ne doutez, qu'incontinent ay changé de courage: & le cœur m'est
fally, prest d'abandonner mon fort, & les armes. Car que feroit vn pig-
mee, contre vn hercules, vn nouveau soldad, contre vn vieux routier de
guerre. Vn escolier contre vn docteur: vne pulse, contre vn elephant.
Vous pouuez dire, ce que dict Cesar, en son triomphe d'armenie, veni,
vidi, vici. C'est a vous la victoire. Je baille les mains. Il n'est question que
de receuoir les loix du victorieux. Lequel ne sera si cruel, que de me trai-
cter rudement. Et tout ainsi que la victoire aura esté sans sang, & sans pou-
dre, (comme dit l'adage), aussi les cōditions, en seront plus douces, & a-
miabes. Iouxte le dire des romains, parcere subiectis &c. Je croy que
vous auez le cœur si noble: que ne me feres pis, que feist quelquefois vn
lyon, a vne poure esclauue, errante, par les desers de lybie, laquelle l'ayant
rencontré, & se iettant a genoux deuant luy: luy dist, que la proye n'e-
stoit digne d'une si noble beste: qui presidoit sur toutes les autres. Ce n'e-
stoit pas, ou il deuoit monstrier sa magnanimité: mais en bestes de pareil
courage. Et a ses paroles, acquiesça le lyon: & la laissa sans luy faire mal. Je
vous en puis autant dire: que ce n'est pas a moy, a qui deuez presenter la



²
bataille, ne me prouoquer. Le combat seroit inegal. Je ne suis digne de li-
re de cesar. Cherchez vostre pareil. Vous estes docteur, ie ne suis que disci-
ple. Vous estes avecques les plus doctes de leurope: ie ne suis qu'avec des
marchans. Vous lisez aux escoles. Je ne scay pas lire, Quel honneur vous
peut il venir, de la victoire? Gardes vostre prouesse contre gens de vo-
stre qualite, & contre ceux, qui vous peuuent respondre. Prenez exem-
ple au chien qu'auoya le Roy d'Albanie a Alexandre le grand, luy di-
sant qu'il esprouuast sa force contre les bestes dignes de son courage. Le
Roy Alexandre voyant vn si beau chien, & si grand: y print grand plai-
sir. Puis pour en auoir le passetemps, luy presenta des cerfs, des sangliers,
des ours, mais le chien fut si fier: qu'il ne se daigna bouger de sa place,
pour les aller combattre, Les estimans indignes de sa cholere. Parquoy le
Roy indigné, & pensant qu'il feist par vne couardise, le feist incontinent
tuer. Ce qu'entendant le Roy d'Albanie, luy en enuoya vn autre: Luy mā-
dant: qu'il n'en auoit eu que deux. Desquels l'vn auoit esté tué par luy: &
ne luy en restoit plus qu'vn: qu'il luy enuoyoit. Le pria qu'il le gardast &
esperimentast sa force, contre des bestes dignes de sa prouesse. A quoy
Alexandre obteperant, luy obiecta vn lyon, Lequel fut incōtinent disci-
pé. Puis le mist deuant vn Elephant, lequel pareillement tua, a force de
tournaies, qu'il luy feist endurer. Aussi vous qui estes docte, & de doctrine
singuliere, monstrez vostre sçauoir contre Mathiols, duquel ie ne suis
que disciple, comme vous dictes. Enquoy ie vous remercie, de l'honneur
que me faictes, de m'appeller disciple d'vn tel personnage. C'est luy qui
a mis en auant l'antimoine, qui en a escrit les choses admirables. Qui a-
pres d'autres, ma suscitē de l'experimenter. S'il y a faute, il vous peut re-
spondre. Ne pensez que l'aye fait par ambition, ou auarice, qui sont vos
deux premiers canōs, tirez de la forge de timō. Desquels auez cōmencé
a abbatre mon paoure fort. Mais dieu en est tesmoing, plus que les hom-
mes, Car premierement ambition ne me la fait faire. Et quand ieusse sou-
haitté, ou baillé apres les hōneurs de ce mōde, ou pour estre en grace de
Roys, ou de grands seigneurs, ie n'eusse attēdu si tard, & me fusse pourueu
de meilleure heure, pour mieulx supporter la peine. Et pour le vous dire
au vray. J'ay refusé de bonnes cōditions. Mais j'ay tant aymé la liberte de
mon esprit, que j'ay mieux aimé me tenir en ma petite coquille, (comme
la tortue), & a peu de gain, que de suyure les grāds seigneurs, & me preci-
piter en seruitude. Car ie sçay, comme, on si gouuerne, tesmoing le dire
de Pompee, pris de Euripide, quand il s'en vouloit aller veoir le Roy
Ptolomee, apres la guerre pharsalique. Il faut, dict-il, qu'vn homme se re-
de serf, quelque liberte qu'il ait: qui veut aller, chez les grands seigneurs.
L'auarice ne me la point fait faire: car qui me cognoistra, ne me iugera a.

3
uaricieux. Veule peu de biens de ce monde que i'ay. Et croyez qu'un pauvre homme, n'est iamais auaricieux. Auarice ne tombe, sur telles gens que moy. Mais toutesfois ie me contente. Je vous pourrois alleguer les principaux medecins de la court, qui de leur grace ont vscé de ma petite maison familieremēt: & ont cogneu mon petit ordinaire: Qui vous pourront porter tesmoignage, & de mon auarice, & de mon ambition. Je croy qu'ils n'en ont cogneu vne seule scintille en moy. Mais ie vous prie, confidez, s'il y a lieu au monde, ou telles pestes ayent plus grād regne, qu'a Paris. Je sçay, qu'estant la, quels trafics, & qu'elles menées faisoient certains medecins, pour estre introduis, au maisōs des riches, & pour pouser hors leurs compaignons, par mesdire, par flateries, par dons, par comperes, par commeres, voire iusques a donner gaiges a certaines femmes, qui gardoyent les commeres, pour leur faire le bec, d'appeller monsieur cestuy la, quand il estoit question, d'auoir vn medecin, pour quelqu'un de la maison. Puis y estans vne fois entrés, par flateries, par bonneteries, par railleries, & mots de gueule, (cōme l'on diēt), estudioyent a entretenir les maisons. Brief, ie ne scaurois mieux comparer ce temps ici, qu'a celuy de Galien, quand il vint a Rome. Car comme il dit, celuy qui n'estudioit qu'a l'auancement de la medecine, au profit du public, estoit incontinent enuironné de calomniateurs, & d'enuieux. Et si d'auanture, il proposoit, ou predisoit des euenemēs des maladies, plus certainemēt que les autres: ores qu'il vint, comme il auoit predict: incontinent estoit diffamé, comme enchanteur, ou forcier. Et s'il eust voulu soustenir son dire, comme veritable, le demonstrent par bonnes raisons: Incontinent, estoit accablé d'iniures, & aucunes fois de coups. Ou bien luy suscitoient quelque calomnie par laquelle. Il estoit contraint, de vider le pays. Ceux qui scauoient bien saluer les grands seigneurs: qui leur donnoient le bon iour: qui scauoient bien gazouiller a table, bien flatter, bien bonneter, & faire force banquets, ceux la seuls, estoient les bons medecins, estoient les mieux estimés, & les plus appeles des riches. N'est il pas ainsi pour le present? telles pestes ne regnent elles pour le present, autāt, ou plus que de ce temps la: J'ay voulu pour le profit de la republique, diuulguer en frāçois, ce que Mathiolus a escrit premierement en Italien, puis en latin. Incontinent ay esté assailly, tant de ceux de ma ville, non seulement medecins, mais d'apothycaires, & barbiers, iusques a me chanter iniures, non point tant en ma presence, qu'au derriere de moy, m'appellās empoisonneur. Et n'eust esté, qu'il y a eu tousiours de gens doctes, & d'autorité, qui ont soustenu mon honneur, & fauory en cela: ie ne sçay, si on ne m'eust point fait: comme on feist a Rome a Quintus: que l'on chassa, comme vn meurtrier voila le salaire, que l'on rapporte le plus souuent de la peine, que l'on

B

4
prend pour profiter a la republique. Et pour vous mōstrer ne que l'auarice, ne l'ambition ne ma esmeu a escrire le liure, ie vous diray l'occasion sans vous en rien dissimuler ne mentir. Il y a enuiron onze ans, que la peste fut grande par deça, a laquelle ne pouuions trouuer remede, car la malice estoit si grande, qu'elle desprisoit toutes aides. Le plus souuēt cōmençoit par vne fièvre tierce, & estoient les malades, apres les premiers accez, faisans bonne chere, se leuans, allans aucuns par la ville, au troisieme accez des le commencement, on voyoit quelques pustules, comme morsures de pulses, rouges, lesquelles en moins de quatre heures deuenoyent liuides, & mouroit le malade, quasi en parlant. Je sçay que deux, ou trois moururent, parlans a moy, & me tenans les mains. N'estoyent leurs pouls formians, que demye heure auant leur mort. On ne cognoissoit en eux signes de venenosité, que peu de temps. Aucun, a qui nature estoit plus forte: & qui auoit ietté quelque venenosité, par les emunctoires des parties nobles, viuoient six, ou sept iours, mais a la fin succomboient et lors quasi qu'on auoit quelque espoir de leur santé. Briefc'estoit vne peste si traistre, & si pernicieuse, qu'on ny pouuoit donner ordre. Et moy estant marry de veoir ainsi mourir mes amis, sans que l'aide, que nous leurs offrions, leurs seruiſt de rien, desirois de sçauoir quelque chose, qui peut domter ceste beste, si cruelle: & n'estoit iour, qu'en mon cœur, ne priasse Dieu, me faire tant de bien, que de m'en donner l'opportunité, & la iouissance. Long temps apres, ie recouray par le moyē d'aucuns de mes amis, les commentaires de Matheolus sur Dioscoride, qui auoyent esté imprimés, premierement en langue Italienne il y auoit longtemps, puis les auoit mis en langue latine, esquels n'estoyent encores escrit la preparation de l'antimoine. Mais quelque temps apres en recouray des derniers, dont fus fort ioyeux. Toutesfois voyant ceste preparation allés difficile & longue a faire, n'eus pas grand vouloir d'y employer mon temps: & a cause des affaires vrgentes des malades, qui tous les iours suruenoyent, & esquels me faloit vacquer par necessité. Toutesfois, me souuint, que i'en auois quelque chose par escrit, en mes liures de recherche, il y auoit plus de vingt cinq ans, & aussi quelque preparatiō de l'huile de l'antimoine, & autremēt qu'elle n'est en de Rupeſcissa. Qui me feist penser, la chose pouuoir estre de quelque valeur, mais n'y mis pas grandement mon affection: iusques a ce, qu'un marchand de la Rochelle, m'asseura en auoir veu vser en Angleterre en grandes maladies: & avec bon euenement. Et me descrit la couleur de la drogue, & la maniere, comme ils en vsoient. Peu de temps apres, voici vn petit liure, fait par vn chirurgien de Poictiers: lequel mettoit de mot a mot, en langue française, la preparation de l'antimoine, comme la descrit Mathiolus: asseurant par son li-

ure, en auoir sauué beaucoup, durāt vne peste, qui fut grande a Poitiers,
apres sa prise. Qui me chatouilla d'auantage mon esprit, & me feist pen-
ser plus profondement. Car ie n'auoye rien en ce monde plus desirable,
que de paruenir au moyen, de resister a telle beste furieuse, a laquelle,
n'auions sceu trouuer bride, ne mors, qui la peut döpter. L'auoye fait pre-
parer l'electuaire diaton hematon des sirops de limons, des citrons, des
electuaires, & opiates de toutes choses, resistantes a la venenosité. Eaux
de scordium, de pimpinelle, de betoine, de chardō benist, de marrubium
& d'autres telles compositions mais le tout ne profitoit en rien. Ce pen-
dant ie demourois entre crainte, & esperance, voyant que n'auoye cer-
taine esperance du fait, sinon par ouir dire, & par escrit. L'escrit de Ma-
theolus, m'asseuroit beaucoup: & les exemples, qu'il ameine. Mais l'expe-
rience, laquelle n'auois cogneue, que par l'ouir dire: me retardoit vn peu.
Sur ce pensemēt, s'adressa a moy vn passant, qui m'assura, en auoir vscé en
peste, & en auoir tousiours veu bien aduenir. Me voyant a demy incre-
dule & scouant les oreilles comme a demy croyant, A fin, dit-il, que ne
pensiez, que ce soit fable, faisons le tous deux, car i'en scay la maniere. Et
quand il sera fait, en pourres faire l'experience, ainsi que verres a faire. Ce
qui me fut agreable: & commençames tous deux a le preparer, comme
il est escrit: *conferans tousiours la preparation de Mathiolus, avec celle*
que i'auoy par escrit, il y auoit long temps. Et Dieu benist si bien nostre
labeur, qu'eusmes nostre souhait accompli. Et ne me peus tenir de plo-
rer de ioye, voyant saillir d'vne pierre si opaque & terrestre, vne tant clai-
re, & tant pellucide. Ne vous estonnez, Monsieur, si i'en fu estonné; qui
n'ay accoustumé de veoir choses singulieres, comme vous. Car, ou se trou-
uent elles qu'a Paris? Le ressemble les paoures qui n'ont accoustumé de
manger que du pain & des noix, ou quelque paoure viande. S'il aduient
qu'ils ayent vn morceau de mouton: ils le trouuent doux, comme sucre
& font grād chere: Mais ceux qui ont accoustumé de māger leur saoul de
viandes delicates, n'en daigneroyent manger, & n'en tiēnent conte, ils en
demandent de plus delicates. Aussi il faut peu de chose a me faire eston-
ner, d'autant que n'y suis accoustumé. Mais qui estes a Paris docteur, vo-
yant toutes choses singulieres: frequentant toutes personnes de bon es-
prit: n'estes si facile a esmouuoir: & ne vous daigneriez amuser a choses
si basses: non plus que l'aigle apres les mouches: mais tout le monde n'a
pas c'est heur. Il n'est permis a chascun d'aller a Corinthe, comme dit l'a-
dage. Il faut qu'vn chascun se contente de son fort. Et s'il est ainsi, comme
dit Aristote au premier des parties des animaux, qu'il n'y ait chose si vile,
& si abiecte en ce mōde, qui ne baille admiratiō, a ceux qui sont curieux
de chercher les secrets de nature. Trouuez vous estrange, si i'ay admiré vne

telle transformation, d'un tel corps, & en si peu de temps, vous ne le de-
 uez pas faire. Or ce ne fut asses de la veoir en mes mains, & d'estre parue-
 nu a la perfection: si ie n'en auois l'experience, en plusieurs personages,
 principalement en pestiferes: Car la estoit tout mon but. Desia quelque
 commencement de peste commençoit a la Rochelle, mais fort secretem-
 ent, & enuers paoures gens principalement: lesquels on a accoustumé
 enuoyer a l'ospital, quand ils sont frappez de telle maladie. Et cognois-
 sant qu'enuers eux pouuois esprouuer ma drogue: m'adiessay au barbier,
 qui les pensoit. Demanday s'il auoit quelques malades en sa charge, frap-
 pés de telle maladie, lequel me respōdit, qu'il en auoit cinq, depuis deux
 iours: tous bien malades. Le m'enquis de l'aage, de l'habitude du corps, &
 de leur contenance. Lequel m'en bailla sa resolution, au moins mal qu'il
 peut. Le luy baillay cinq prises, & a chascune desquelles, y auoit quatre
 grains d'antimoine, & demye once de conserue de rose. Le priant les fai-
 re prendre, loing toutesfois, de leur repas: & de m'en dire l'euenement, le
 plustost, qu'il luy seroit possible. Il les prend avecques luy, & se depard
 de moy, ne sachant que c'estoit: sinon que c'estoit vne chose conuenable,
 a telles maladies. Deux ou trois iours apres, le rēcōtray par les rues: & luy
 demanday, commēt se portoyent ses patiens. Il y en a trois, se me dist-il,
 qui s'en sont alles, ie m'en voy prendre congé des deux autres. A ceste
 voix, fu estōné, pensant que les trois estoient desia morts, & que les deux
 autres, s'en alloient apres eux. Et pour couvrir mon ieu, demanday com-
 bien de temps ils auoyent arresté a mourir, apres auoir pris ceste prise.
 Mourir, quoy? me respond il: i'en vien d'en laisser vn en la tauerne: qui
 paye sa bien releuee a ses compaignons. Les autres sont a leurs affaires. Et
 les deux autres s'en iront en leur maison bien tost. Voila la premiere ex-
 perience que i'en fey, apres l'auoir composé: pour m'asseurer de sa vertu.
 Mais ce n'est pas le point, ou ie veux venir. Ce n'est pas de ceste heure
 qu'il y a controuersē entre les medecins: elle estoit des le temps de Galie,
 autant ou plus, qu'elle est a present. Car comme luy mesme dit au hui-
 etiesme liure des sentences de Platon & d'hypocrates. Si vn medecin
 propose vne chose bonne & salutaire, pour le corps humain: incontinent
 s'en trouuera, qui diront, qu'elle est fort nuisible, & veneneuse: & le tout
 comme auez dit, ou par ambition, ou par auarice. Ce que ie vous veux
 deduire le plus brief qu'il me sera possible: Scachant bien, & cognoissant
 par vostre liure, que ne prenez plaisir a tant d'exemples. Mais ceste-cy
 feuille vous donnera a entendre, la cause principale de la calomnie, que l'o-
 ma dresse contre raison: Et la cause aussi, qui m'a esmeu de composer mō
 liure. Estant la peste ia fort allumee: aduint qu'une dame de la ville, eu
 fust frappee: laquelle appella pour le commencement de son pensēmēt,

7
vn barbier, que l'on iugeoit vn des plus suffisans de la ville : lequel la pen-
se deux, ou trois iours, d'une eminence, qu'elle auoit en lemunctoire du
foye. Puis ayant entendu, que i'estoys arriué a la ville, m'euoye ledit bar-
bier avec son mary, & autres de ses amis : me prier biē fort, de l'aller veoir
A quoy fei grand difficulté. Toutesfois a la fin, surmonté par les prieres
de ses amis : m'accorday d'y aller sur les huit heures du soir. Et estant arri-
ué en sa chambre, & me voyant : commença me prier a ioinctes mains, de
luy aider, & de luy bailler, de ce que iauoys baillé au parauant, a la dame,
qui est recitee en mon liure, qui auoit vne fièvre pestilencielle. Car elle la
pensoit en ceste maladie : & ne l'abandonna, pour l'amitié qu'elle luy por-
toit. Et auoit bien veu, ce que luy auois baillé. Je craignois : voyant qu'il y
auoit ia trois iours, qu'elle estoit malade. Toutesfois, suiuant le conseil de
Galien, qu'il vaut mieux faire quelque chose avec peril, principalement
en telles maladies : que d'abandonner du tout son malade, sans aucune aide :
luy promis luy en enuoyer, par son barbier. Ce qui fust fait : & le prit sur
les dix heures du soir. Le matin son barbier la va veoir, qui luy trouua sa
tumeur, & fièvre fort diminuees. Apres disner il y retourne, qui la trouua
sans tumeur, sans douleur, & sans fièvre : preste a se leuer, pour soupper. Il
s'estonna, de si briefue guerison. La laisse en c'est estat, sans luy rien faire.
Car elle mesme auoit osté son emplastre. Et retournant en sa maison, me
trouue en son chemin, & s'adressa a moy, me raconte la guerison de la da-
me : & comme le tout estoit allé. Mais me dist en iurant, si voulez plus v-
ser de vostre antimoine. Il ne faut plus ne medecin, ne barbier, n'y apo-
thicaire. Voici nos mesties, & la faisons pour nous enrichir : Nous la vou-
lez vous oster ? Je vous en empescheray bien. De la s'en va a ses compai-
gnons, & a tous ceux qu'il pensoit auoir part au gasteau, aussi bien que
luy : & qui ne tendoyent le bec, qu'au gain. Et tous ensemble commence-
rent a me calomnier : asseurant par tout, que l'antimoine estoit poison.
Et i'ajoit, disoyent-ils, qu'on voye pour quelque temps faire quelque aide :
si est-ce, qu'a peu de temps, il monstrera sa venenosité : Et n'y aura celuy,
qui en aura pris, qui ne meure dans trois mois, pour le moins. S'enquero-
yent des malades, que ie pensoys, & si quel qu'un estoit mort par violen-
ce de la maladie. Alloyent par les rues, recitans a vn chascun, qu'un tel es-
toit mort, entre mes mains, pour auoir pris de l'antimoine. Et furent au-
cuns deux si meschans, qu'ils asseurerent a vn marchand, duquel la femme
estoit morte de peste, en son absence : qu'elle n'estoit morte, que pour a-
uoir pris de l'antimoine. A laquelle ie n'ordonnay iamais qu'un clistere,
avec quelques poudres cordiales, & quelques electuaires, voyant sa foi-
blesse. Je ne dy pas tout ce qu'ils m'ont fait, Dieu le scayt. Qui leur retri-
buera selon leurs iniquitez. Car ils furēt cause de la mort de notables per-
B iij

8
sonnages, qui peut estre, ne fussent pas mors, s'ils en eussent vſe, mais ils
m'auoyent tant calomnié, que n'en oſois vſer, au grand preiudice de la
republique, & a mon grand regret. Or voyans mes amis, & cognoiſſans
la malignité, de laquelle ils vſoyent enuers moy, ne purent porter plus
long temps leur impudence, & me confeillerent d'en faire vn traicté,
pour monſtrer a ceux de la ville, qu'a tort ils me calomnioyent. Car
deſia quelques vns, de ceux qui gouvernent la ville, en eſtoyent ab-
breueez, & quaſi perſuadez, que i'auoye introduit vne autre peſte en
la ville. Et iaçoit que ie refuſaſſe longuement telle charge, ſi eſt-ce,
qu'a la fin, mis la main a la plume, & eguillonay. De cholere, n'ar-
reſtay plus de huit ou dix iours a le composer, tellement que quel-
qu'un de mes amis, l'appella, en ſe iouant, le liure de cholere, non
en intention qu'il fuſt ainſi diuulgue: mais ſeulement, pour le pre-
ſenter a meſſieurs de la ville, & pour monſtrer mon innocence, &
eſteindre l'enuie des meſdiſans. Mais il m'eſt aduenu tout au re-
bours de mon intention, car pour mon liure, on n'a laiſſé par-
deça, a me calomnier, & d'abondant, eſtes venu, qui auez redou-
blé mon malheur: Il ne ſuffiſoit pas d'auoir ceux de par deça mes en-
uieux, ſi vous n'en euſſiez ſuſcité par dela plus beaucoup, qu'icy.
Car pour entree de foyre, m'auiez appellé, non pas apertement, mais
il ne s'en faut gueres, triacleur, charlutam, ſot, lourdaut, igno-
rant, admirateur des choſes de peu de pris, & qui ne meritent au-
cune admiration, & autres que ie laiſſe. D'auantage que l'honne-
ſteté de l'art de medecine, ne permet vſer de telles iniures. Or
ie vous demande, monsieur le docteur, ſi i'ay composé mon li-
ure par ambition, ou par auarice, voyant l'occaſion que i'en ay eu.
Faut-il qu'un homme en ſon art ſouffre eſtre calomnié par meſdi-
ſans a tort, & en ceſtuy-cy principalement, pour vne cauſe de tel-
le importance. Galien a eſté triacleur, ſot, lourdaut, quand il a
redigé par eſcript, les diſputes, qu'il auoit eu encontre les mede-
cins de ſon temps, qui le calomnioyent, & les raiſons qu'il auoit al-
leguees contre eux. Voyez vous point au liure de pulſibus, com-
me il vous en cotte, de ceux, qui le venoyent aſſaillir, les mon-
ſtrant, quaſi comme au doit avec leurs barbes longues, iuſques a la
ceinture: Et na craint de mettre par eſcrit leur maniere de dire & de fai-
re. Au liure de la prediſtion, ne nomme il pas les medecins de Rome
qui l'iniurioyent pour ſon ſçauoir, & pour ſes prediſtions, qu'il don-
noit des maladies, leſquelles a leur grande conſuſion venoyent com-

me il auoit predict. A-il espargné vn Alexandre disciple, & familier
de Fauorin philosophe de grand renom, pour son oultreuidance,
& temerité, desquelles il auoit vsé enuers luy, voulant monstrer les
organes de la voix, en la presence des plus doctes de Romme. Ce
n'est pas ambition, ne auarice, encores moins sottise, de vouloir
deffendre son opinion, s'il la pense veritable: Aussi ne doibt estre
marry si quelqu'un l'impugne. Que l'homme ne faille bien souuent, &
ne s'abuse en son opinion, cela est tout clair. Galien concede bien,
qu'il est homme, & qu'il peut faillir, mais ce n'est pas la vraye ma-
niere de reprendre, d'y proceder par iniures. Vn homme de no-
ble cœur n'ira iamais par telle maniere: cela appartient aux effron-
tez, petulans, & qui n'ont nul sentiment d'humanité, comme dict
Galien au huitiesme liure des sentences de Platon & hippocratez.
Il n'y a si chetif & si belistre, que s'il veut s'appliquer a iniurier,
qu'il n'iniurie le plus homme de bien de la terre: il n'en faut estre
plus docte, ne s'en leuer plus matin, pour trouuer vne iliade d'in-
iures. J'ay pris autres-fois plaisir, & passe-temps a ouyr iniurier les
harangieres du petit pont, où j'apprenois plus d'iniures en demye
heure, que ie n'eusse appris de bonnes sentences en vn an. Que doi-
uent donc faire ceux, qui veulent reprendre ceux qui ont proposé
vne opinion faulse. Je les renuoye a Platon, Galien & autres an-
tiens. Escoutons que dict Platon allegué par Galien au troysies-
me des sentences de Platon & hippocratez. Il faut, dict-il, met-
tre en auant les raisons, de ceux qui afferment quelque opinion, &
les entendre bien: & les refuter par bons argumens, puis propo-
ser la sienne, & la prouuer par argumens non probables, comme
font les sophistes, mais pris de demonstrations scientifiques. Nous lais-
serons pour cy apres vos raisons: les conferans avec les miennes: &
en laisserons le iugement, & des vnes & des autres a ceux que vous
auez dict, auoir le sens net. Je veux premierement discourir sur
vos iniures, & a qui vous vous attachez. Si c'est a moy, comme
il est credible, vous m'accusez ou d'estre sot, lourdaut, pource que
j'ay creu trop de leger: mais a qui? A vn docte homme & de bon
sçauoir, & duquel la renommee est celebree par toute l'Europe: si i'eusse
creu a quelque badin, ou farceur, ou faiseur de ballades, vous eussiez eu
occasion. Puis dictes que ie suis meschant, fardé, rusé, & qui veux couvrir
ma malice, alleguât quelques raisons probables pour m'opposer a la verité

B iii

congne, & la cacher. Toutes ces iniures, que vous me dites, me tournēt à plaisir, & vous en remercie. Car si elles sont vrayes, elles me rendrōt plus discret: & feront examiner de plus pres a l'aduenir, ce que ie voudray dire, me rendans plus temperé: affin que ne soys si leger a parler. Mais si elles sont fausses, comme la verité s'en descouurira: le deshonneur tombera sur vous: qui me voulant taxer de tels crimes, monstres plus appertement vostre petulence, & descouures vostre honte. D'auantage de combattre avec vous par telles iniures: ie ne le veux entreprendre, craignās de tomber en mesme faute que vous. Car vous ne scauriez manier vn sac de charbonnier, sans vous souiller: aussi ne scauriez combattre avec vn iniurieux, sans vous monstrier pareil a luy. D'autre part le combat seroit maigre, d'autant qu'estez versé a telles maledicences, & scurrilitez: où y prenez plaisir: & moy, ie ne l'ay accoustumé: & m'est vn grand desplaisir, d'y vouloir seulement penser. Car telles iniures atroces, ne meritent d'estre proferees, par homme qui veut auoir reputation de sçauoir: mais par scurres farceurs, & hommes ridicules, qui ont mis la plume de leur honneur au vent: qui par leurs badinages, & farces, voulans monstrier la maladie de ceux, qu'ils taxent, se monstrent plus malades, & plus ladres qu'eux. Desquels ont peut dire, ce que Iesus Christ dist, des Pharisiens. Leetez premierement la poultre de vos yeux, puis verrez la paille qui est en celuy, de vostre prochain. Je laisse que la parole de Iesus Christ, defend mesmes les petites iniures: regardes qu'elle fait aux atroces. Galien trouue fort mauuais de se moquer d'vn autre, voire qui aura asseuré vne opinion faulse. Et au viij des sententes de Platon & Hip. dit ainsi, Apres auoir monstté en mes liures, que Erasistratus auoit failli, en beaucoup d'endroits, mesme parlant de l'origine d'inflammation de la cognoissance des fieures: De la maniere de curer par phlebotomie, & autres manieres de proceder en la cure des maladies. Vn sien sectateur, composa vn liure contre moy, pour monstrier que i'auoie failli: non pas Erasistratus. Toutesfois ne fut moqué de moy, ne moy de luy. Regardez si telle modestie a esté gardee entre paoures payens idolatres, n'ayans nulle scintille de la parole de Dieu. Que doiuent faire ceux, qui se disent chrestiens? Et vous, qui avec ce que vous estes: estes docteur d'vne faculté la plus honneste, & qui requiert plus grande modestie, tant en la vie, qu'en paroles, que nulle autre. Quant es autres iniures, desquelles m'affaillez. Que ie suis maling fardé, ruzé, Qui veux couvrir la verité, par quelques raisons friuolles. Je vous respon pour tout, que cela n'est tombé en mō cerueau. Je ne l'ay iamais songé, ne proposé. Et si les raisons que i'ay amenees en mon liure, ne vous plaisent: i'en ameneray d'autres meilleures, si ie puis, cy apres. Si elles ne vous sont bonnes, & valables, i'en seray bien.

marry: Sans toutesfois me persuader, de pouoir cotenter vostre esprit, qui est delicat, i'auroye trop d'affaire. Craignans aussi qu'il soit encores blessé d'une des fleches de cupido: de laquelle, il ne soit du tout gueri. Qui empescheroit bien, qu'il ne peust discerner le vray, d'avec le faux. Voila pour la responce de vos iniures. Car ie suis las d'en parler plus: & ne veux contendre avec vous en ceste maniere. Je vous donne gaigné. Je ne suis exerce si bien en ceste palestre, que vous: & n'ay eu si bon maistre pour estre si prompt a iniures. Et n'ay ne la nature, ne l'art, ne les meurs induis a telle petulance de langue. Je ne iouay iamais farce: & ne fus iamais badin, pour faire rire le monde. J'ay tousiours mené vne vie solitaire, sans me diuulguer beaucoup. Mais vous me direz. Ce n'est pas contre vous, que ie parle: ne contre vostre vie, ne contre vostre sçauoir. Car en passant, vous me donnez ce petit coup de strille. C'est contre ceux, qui en abusent, & qui l'ont ainsi diuulgué. Je vous ay dit la cause, de la publication de mon liure: & l'intention qu'en ay eu. Si vous n'estes content, i'en feray telle reparation, qu'il vous plaira m'ordonner: Toutesfois, que ne suis pas le premier, comme j'ay desia dit. Beaucoup d'autres, l'ont mis en auant, deuant moy: & si n'en ay donné la preparation en mon liure. Seulement ay déclaré, ce que j'en auois appris par liure: & confirmé par experience. Si on en abuse: ce n'est pas ma faute. Il n'y a chose de quoy on n'abuse en ce monde. Est-il chose plus saincte, & plus veritable, que la parole de Dieu? Et toutesfois, vous voyez, comme on en a abusé, en plusieurs manieres. Les Arriens, les Manicheens, Nouatiens, Pelagiens, Donatistes, & tant d'autres, en ont abusé, pour soustenir leurs erreurs. Et a present, combien y a-il de personnages, qui en abusent? Vistes-vous iamais plus de dissensions, entre les legistes, qu'entre les Theologiens de ceste heure? Y a-il sciēce, de laquelle on abuse tāt, cōme de la medecine? Si quelque moyne est sailli de son monastere: & qu'il ait estudié trois iours: moyenant qu'il sçache bien faire vn grād recipé: le voila medecin. J'en ay veu par deça, qui disoyent, auoir estudié à Mōtpellier: qui n'en auoyēt iamais veu les murailles, qui estoient incōtinent medecins. Et quād il falloit ordonner vn clystere, ou quelque autre chose: se retiroyēt a leur liure: & le mettoient par escrit: puis l'enuoyoyent à l'Apotiquaire. Combien en a cree feu Monsieur Siluius? Combien d'Asnes se sont couuers sous la peau de ce docte personnage? Tel s'est dit auoir estudié sous luy: qui ne le vit iamais. Et si tels compagnons ont abusé de tel precepteur: en est-il à blasmer? le faut-il iniurier? Je croy que vous ne le voudriez faire. Il n'y a gueres barbier par deça: qui n'ait en sa boutique des liures de Goëurot, ou de Vigo, ou quelque autre des practitiens, de nostre estat: duquel il faide, pour contrefaire le medecin: prenant de mot a mot, ce qu'ils trou-

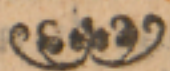
uent ordonné en leur liure. Est-ce a dire, que ceux qui ont composé tels liures, soyent fots, & lourdaux? Ceux qui forgent les espees, & les vendent, sont-ils a chasser hors de la ville, si on en abuse? Non. Car en tel cas, on regarde l'intention de celuy, qui les fait: & non l'abus, qui s'en fait. Tous ceux qui composent liures, s'ils sont hommes raisonnables, ont deux intentions, l'une, & la plus principale, est pour l'utilité de ceux, qui les lisent: l'autre est pour leur donner plaisir. Y a-il si barbare, & si méchant, qui pense faire quelque chose, contre l'utilité publique: sinon ceux qui ont fait paction avec la mort, & l'enfer, comme dit le Prophete? Mais l'homme est si corrompu en sa nature, qu'il tourne le plus souvent, ce qui est bon, en mauvais usage. Est-il chose au monde plus utile à l'homme, que le vin? Et vous voyez ordinairement, comment les iuognes en abusent. Faut-il pour c'est abus blâmer son usage: faut-il arracher les vignes, & suivre la loy de mahomet: qui le defend. J'en puis autant dire des medecines, ie dy des meilleures: combien on en abuse tous les iours: tant ici, comme la. Combien de fois prend on de la casse, de la reubarbe, du chatolicon, & autres compositions, sans l'ordonnance du medecin, & sans considerer la quantité, & qualité de l'humeur, que l'on veut purger. Il suffit qu'il lasche le ventre: & que l'on face bonnes selles. Je puis ailleurs que par deça, j'ay veu des barbiers ot donner des medecines, qui n'eussent sceu lire la composition, qui est en Mesué. De mon temps, a Paris les gardiennes des commeres, ordonnoyent des clysteres a leurs commeres, de la casse seule, ou avec vn peu de reubarbe. Les autres ordonnoyent du sirop de roses lazatif. Et tant d'autres abus, qui se cōmettent, sous le pretexte de medecine. Pour tels abus, faut-il mespriser vne si noble science, & si necessaire. En laquelle quand vn homme y aura vacque cent ans, encores est-il au cōmencement. Aussi s'il y en a qui abusent de l'atimoine, en faut-il blâmer ceux qui l'ont reuelé? Le sublimé qui est vne drogue pernicieuse, a esté cōposée par certains personnages: De laquelle toutefois les gens de bien, & de doctrine, s'en sont seruis, & s'en seruent tous les iours, a l'utilité de l'homme: & les meschans en abusent. Est-ce a dire qu'on le doive du tout reiecter, & bānir des boutiques pour tel abus? Ce n'est pas la raison: Mais plustost punir ceux, qui en abusent. Chassez les abuseurs, l'abus sera osté. Que chascun excerce l'art, auquel il sera bien versé, par bonne doctrine, & experience. L'aissons nos opinions fausses: & suivons les vraies, & tout ira bien. Les simples & lourdaux ne croiront a tous esprits: mais les esplucheront de prez. Les malicieux & calomniateurs ne s'opposeront plus a la verité cachee: & par ainsi vostre souhait aura lieu. Voila, Monsieur le docteur, ce que j'ay peu comprendre par vostre epistre.

13

PROPOSITION DE TOUTE
LA DISPOSITION DV LIVRE

et des poincts principaux qui y

sont traittez.



E vien a ceste heure à vostre liure, l'aisant couler, les cottes, qu'avez fait de mon liure. Vostre definition de l'antimoine. Laquelle i'ay exposé en mon liure, avec l'origine des metaux: au moins mal que i'ay peu: pour la briefueté du temps, auquel i'ay vacqué a le composer. Desroband l'opportunité de ce faire, a heures induës. Je laisse le pource goust, que y avez trouué, & la repentance qu'en faictes, d'auoir perdu le temps en chose si vaine, & de petite valeur. Je suis biē marri, qu'il ne vous à autāt agréé, que la beaute de vostre olympe: & que n'y avez pris autant de plaisir, que a vos baisiers. Vous ne vous repentiriez d'auoir pris tant de peine a le chercher. Car voyāt qu'on vous le tenoit si cher, vo⁹ esperestrouuer qu'elque rubis, ou diamāt. Mais quand vous lauez leu: ce n'a este qu'un thresor de charbons, (comme dit ladage). Et ne mesbahy pas: car il est bien difficile de cōplaire a vn chascun: veu que Horace, qui n'auoit que trois conuiues à banqueter avec luy, ne peut satisfaire a leur goust. Toutesfois tel desgoust vient aucunes fois pour vne mauuaise affection, qu'on a, enuers le cuy sinier: où pour qu'elque subçon, que l'on a de luy: où pource que l'on est troyt saoul. Car on dit en commun prouerbe, qu'a coulons saous, cerises leurs sont ameres. Je ne sçay si ne l'avez point voulu veoir, comme les medecins qui estoient du temps de Galien: lesquels vouloyent bien veoir ses liures: non point pour y apprendre, mais pour trouuer quelque chose a blâmer. Non pas que ie veuille comparer ce paoure liure, aux magnifiques liures de Galien. Non plus que du plomb, au fin or. Cela seroit vne outrecuidance, qui ne meriteroit, que coups de bastons. Où qu'il soit tel, auquel puissiez apprendre quelque chose. Car cōme pourroit vn porceau enseigner minerue: La Dieu ne plaise, que ie tombe en telle folie. Mais d'autant que ie voy, vos paroles si aigres, & avec si grande cholere. Je ne sçay que penser. Toutesfois ie vous prie, prendre en bonne part, ce que ie diray: Et le plus briefuement qu'il me sera possible: me submettant a vostre censure. Que si ie d'y mal, comme ie suis homme, qui peux faillir: nō exercitē en lart de medecine, cōme vous. Je suis tout prest de le corriger, & recognoistre ma faute. Prenans ce qui sera bien dit, & selon

C ij

la verité, en toute modestie. Ce qui tombera en doute: ie le chercheray a loisir: où vous suppliray me l'enleigner. Et pour le faire brief: ie ne prendray que six petis poincts: que ie desduiray par sections. Le premier, que l'antimoine n'est pas poison. Comme vous en baillez la definition: & que ne le faictes moins pernicious, que le sublimé. Le second, que la chryfocolle des anciens, n'est pas nostre borax. Le troisieme que tous medicamens, qui font vomir: ne sont du nombre des violens. Au quatrieme, ie monstrey, comme l'antimoine est médicament purgatif, & quels humeurs il purge: Le cinquiesme, que Galien, & tous autres medecins, & philosophes anciens, ont recogneu vne forme specifique, en tous simples, outre l'action des quatre premieres qualitez, & leurs despendts. La sixiesme qu'en desirant la perfectio de nos simples: ie ne blasme point leur vsage. Mais ie desire, qu'ils soyent tels, comme les anciens les ont laillé par escrit. Qui est la vraye reigle, que nous deuons suiure, en exerceant fidelement nostre estat.

Premiere section.

OR pour scauoir si l'antimoine est poison: il nous faut premieremēt definir, que c'est que poison: & qu'elles especes il y a, en faisant la diuision. Puis monstrey leur action: Et ce faisant, ie croy que serons d'accord. I'ay dit en mon liure, que Galien confondoit ce mot pharmacum, en le prenant tant pour medecines laxatiues: que pource que nous appellons poison proprement. Car a parler proprement, nous appellons en nostre langue française, poison, vne chose si contraire a nostre nature, & de si grande force: qu'incontinent qu'elle est entrée en nostre corps, ne cesse de le corrompre, & destruire: ou par vne qualité excessiue, soit de chaleur, ou de froideur: car ce sont les premieres qualitez agentez: & desquelles les actions sont plus manifestes. Où par vne contrariété de toute leur substance seule, ou aidée par l'une des qualitez. Et tout ainsi, que la nourriture que nous prenons, pour la restauration de nostre substance, obéit, & souffre transmutation par nostre chaleur naturelle, pour estre faicte semblable a la substance, qu'elle doit reparer, pour la familiarité qu'elle a elle. Au contraire, ces poisons reiectent toute action de nostre chaleur: & y résistent, demourans tousiours en leur propre substance & nature: taschant de corrompre la nostre, pour la transmuier en leur nature vitieuse: commenceant aux esprits: lesquels ils infestent. Puis aux humeurs: & a la fin aux membres solides de tout le corps. Ce qui nous est notoire, en ceux qui en sont morts. Desquels le corps apparoit liuide, ou noir, ou verd, ou maculé de diuerses couleurs, avecques grande puanteur.

aucuns les conduits naturels, rendent humeurs corrompues, & virulentes, avec puanteur insupportable. Les autres avant mourir, vomissent sang puant, & corrompu, avec conuulsion de tout le corps, & extremes douleurs, tant de l'estomach, que des boyaux. A d'autres, le corps est tout repley de vessies, semblables a celles, que fait la brulure. Et ne faut doubter, que telles poisons, qui sont d'une faculté veneneuse, ne transmutent en brief tout le corps, en semblable malice: comme ils font, quand ils seront entrés dedans luy. Non pas que ie vueille dire que tels signes apparoisent necessairement, a tous empoisonné. Car ceux qui ont pris vne poison, de celles, qui sont de substance plus legere, & plus spirituelle: meurent le plus souuent, avant que tels signes apparoisent exterieurement: pour la briefueré du temps. Mais si est-ce: que tout le corps nen l'aisse d'estre du tout faisi de telle corruption. Car c'est esprit vital, est si subtil, qu'incontinent penetre par tout le corps, sans aucun empeschement. (Comme dict Galien au liure de tremore conuulsion.) Et s'il aduient qu'il soit corrompu, par telle venenosité: inc ontinent deltruit la faculté du cœur: dont la mort s'en ensuit incontinent. Et tout ainsi qu'entre les nourrissemes, nous en auons de plus familiares, & qui plustost le conuertissent en nostre substance: les autres plus esloignes. Aussi auons nous des poisons plus esloignes, & plus contraires a nostre nature: & qui la corrompēt plustost: que d'autres. Desquelles en trouuons trois manieres. La premie est de ceux qui sont spirituels. L'autre de ceux qui sont humides. Et la troisieme de solides. Les spirituels sont d'une substance subtile, & vaporeuse: ayas qualité veneneuse: qui se cōmunique a l'air: procedante du ciel: a cause de certains aspects de planettes maleuoles, (comme disent les astrologues), ou par exhalation: de quelques cloacques: ou de certains serpens, qui ont ceste puissance d'alterer l'air, par leur halaine veneneuse: ou biē pour la vapeur putredinale, qui sort des corps morts: ou bien de quelques arbres, comme on dit l'ombre du taxus, estre veneneuse. Pline dit celle du noyer sentir son venin. Et estant l'air alteré par telle qualité, laquelle il reçoit facilement: la communique aussi facilement a nostre esprit: pour la grande familiarité, qu'ils ont ensemble. D'autant que c'est celuy, qui le nourrit en partie: & duque il est rafreschi. Estant donc attiré en nostre corps, avec telle qualité veneneuse: ne se fait esbahi: si nostre esprit en ressent, & la communique au cœur: lequel estat abreuué de telle venenosité, perd son action: dont la mort s'en ensuit. Car toutesfois & quantes: que cest esprit est corrompu par telle venenosité, ou alteré d'une qualité excessiue: ou bien qu'il ait perdu grand quantité de sa substance, toute la force du corps tombe, & perit. La seconde est humide, comme sont les ius de certaines herbes: comme celuy de cicue, qu'on bailloit a boire aux malfaiçteurs a

Athenes. Le ius de pauot, de mandragore, & laitues, & certaines eaues, qui sont veneneuses, comme celle de laquelle Alexandre fut empoisonné par les enfans d'antipater: Et celle qui procede de trois fontaines, qui sont proches des montaignes des taureaux. (Cōme dit pline), qui tuent sans douleur, & aussi sans remede. La sanie des viperes, de laquelle vfoient les schites avec du sang humain, & en frottoient le fer de leurs fleches. Et tous ius d'herbes veneneuses, peuent estre compris sous ceste espee. Le vin mesmes, si quelque serpēt, comme vne vipere, ou salmandre, sont suffoqués dedans: ou quelque herbe veneneuse ait trempé dedans: pourra estre dit poison: Non pas de soy, mais a cause de ce qu'il a acquis par la permixtiō de ceste qualite corrompue. La troisieme est, des solides, & terrestres, prise tāt des mineraux, que des arbres, herbes & autres pierres desquelles nous parlerons tantost: car ce sont ceux, desquels nous auons proposé de parler: pour examiner, si l'antimoine est poison, lequel ne peut estre des deux premiers. Reste qu'il soit de la tierce espee, selon ce qu'on peut iuger par le sens externe. Or tous venins de quelque espee qu'ils soyent, font leur actiō, ou de plus pres, ou de plus loing, ou plustost ou plus tard, selon la grosseur, ou subtilite de leur essence. Car il en y a qui la font de loing, & soudainement. Comme est le basilic, & catoblepas: lesquels, par le seul regard, tuent l'homme, sans le toucher. D'autāt que leur haleine corrompt, & putrifie l'air, lequel estant ainsi corrompu, se communique a l'homme, tant par la respiratiō, qui se fait par le nez & la bouche: que par celle, qui se fait, par tout le corps. L'air aussi infecté par quelque vapeur corrompue, qui sortira de la terre, ou seront quelques serps, ou quelques corps morts de peste, ou quelque matiere veneneuse, pourra de loing tuer l'homme. L'haleine d'un Ptific, ou d'un ladre eschaufé, ou d'un pestiferé, pourra de loing communiquer son mal. Encores nous faut noter, que telle action se fait, plustost, ou plus tard, pour la qualite de l'air. Or tout ainsi qu'une matiere dure, ne reçoit si tost l'impression, qu'on luy veut donner: comme vne autre, qui sera molle. Aussi quand elle l'aura receue, elle la gardera plus long temps. Ainsi l'air gros, & espes, ne reçoit si tost l'impression veneneuse, ne la communique si tost, comme fait l'air subtil. Mais aussi quand il la receue, il la garde plus longuement, que le subtil. Les autres font leur action, en touchant seulement. Comme l'esme d'un chien enragé. Laquelle engendre a l'homme, qu'elle aura touché pareille malice, que le chien. La salie d'une vipere, ou d'un aspic, peut tuer la personne. L'herbe dicte aconitum, frottee, sur les parties genitales d'une femme, ou beste femelle: la fait incontinent mourir. Il est aussi d'une action si subtile, que s'il est pilé, & qu'on le iette au lieu, ou il y a des fouris: incontinent il les tuera par son odeur. Et pour ceste cause les grecs

Na. Na.

17

Pontappelé Myoetnon. Lattouchement du serpent drynus, est si pernicious: que si quelqu'homme le touche du pied: la sole luy tombera, & les iambes luy enfleront, avec vessies semblables, a celles, qui prouienent de feu. Les terrestres: ne sont si prompts a faire leur operation, mais demandent certain temps, & certaine preparation de nostre chaleur naturelle, pour se communiquer a nostre corps: & pour le muer en leur nature. D'autant que toute substance crasse, & espesse, n'est si mobile, ne si tost attirée par les arteres: comme celles, qui sont d'une nature plus subtile. Car un corps espés, ne reçoit manifeste alteration, que par long temps. Comme le poiure, iagoit qu'il soit de sa nature chaut: toutesfois, ne peut si tost montrer son action, appliqué sur nostre corps, estant tout entier, comme s'il estoit mis en poudre subtile. Et tant plus sera puluerisé subtilement, & plustost eschauffera la partie, sur laquelle il est appliqué. Car les arteres qui sont la, l'attireront plustost, avec l'air: & la chaleur naturelle l'eschauffera plustost: tant pour la subtilité de ses parties, que pour sa naturelle inclination, de facilement recevoir chaleur. Aussi quand les arteres se dilatent, elles attirent non seulement l'air, qui nous environne: mais tout ce qui est facile d'estre attiré. Comme sont corps de subtiles parties: & tout ce qui peut entrer dedans, avec l'air. Parquoy ne se faut esbahir, si aucunes poisons tuent incontinent, les autres plus tard, les autres par longue espace de temps. Les spirituels quand ils sont d'une qualité fort vehemente, tuent incontinent. Comme auons dit de l'aspic, du basilic, & du catoblepas. Et comme ie confirmeray par vne exemple, de laquelle ie suis tesmoing oculaire. Est aduenu en la rochelle, que quelques locateurs voulussent faire curer un puis, qui estoit en vne petite court, près les estables: marcherent a deux paoures hommes, accoustumés a tels affaires, pour le nettoyer. Le premier qui descendit, pour considerer, combien il y auoit d'ordures, & recevoir ses outils pour le purger: incontinent qu'il fut au fond, tomba tout mort. Son compaignon qui estoit sur la gueule du puis regardant, commença a rire: pensant qu'il fut yuré: & commença a l'appeler. Et voyant, qu'il ne luy respondoit, descendit après luy, pour le recueillir, mais incontinent tomba mort, comme l'autre. Les locateurs voyans que l'un, ne l'autre ne bougeoit: regarderent au puis: & cognoissans qu'ils estoient morts: enuoyerent querir le preuost de la ville, lequel me mena avec luy, pour regarder s'ils estoient morts. Lors fut loué un portefaix, pour descendre, & iceux lier a certaines cordes, pour les tirer. Et deuant qu'entrer dedans, luy feis prendre de la thiriacque, telle que nous auons avec du vin. Mais neantmoins tout cela, quand il fut descendu: le veismes palir, & changer de couleur, & prest a sincopiser. Mais luy jettasmes un mouchoir, trempé en vinaigre. Lequel il tint en sa bouche: & soudain-

C iij

ment attaché a' ces deux morts, aux cordes que luy auions enuoyé: & le retirasmes bien tost: car il estoit prest a mourir. Estant de retour: luy demanday s'il auoit veu quelque beste: lequel nous respondit que non, mais luy auoit esté aduis, qu'une flamme de feu, luy auoit sailly dedans les yeux. Puis luy auoit prins vn tremblement de tout le corps, avec grand douleur de cœur. Et n'eust esté dit-il, le vinaigre, que m'avez ietté. Je croy que ie fusse mort. La fut disputé, que ce pouuoit estre. Les locateurs de la maison, disoyent, qu'ils auoyent ouy par plusieurs fois dedans ce puis, comme vn cry d'un serpent. Les autres disoyent autre chose. Quant est de moy, ie croy, que ce pouuoit estre quelque serpent veneneux, qui repairoit la: ou bien, quelque exhalation d'une cloaque: qui rēdoit ceste venenosité si grande, qu'en vn instant deux hommes moururent tout a coup. Je sçay bien que la disposition du corps, qui reçoit le venin, aide bien, que la poison fait son action plustost, ou plus tard. Car vn corps sain: resistera plus long temps: que vn qui sera de mauuaise habitude. Comme monstre apertement Galien au premier liure de differentiis febrium. Or tous tels venins soyent spirituels, humides, ou de substance plus solide, nous blessent: ou pour leur grande intemperature, ou de toute leur substance & propriété de nature, comme dit dioscoride. Ceux qui blessent par leur intemperature, ont telle actiō: ou par leur trop excessiue chaleur, ou par leur excessiue froidure. Car autrement ne pourroyent tuer l'homme. D'autant qu'ils ne meurent iamais, si le cœur ne perd son action, par trop grande intemperature: ou bien que l'esprit vital, qui reside en luy, ne soit corrompu par vne qualité veneneuse, comme nous dirons. Car mediocre intemperature, la debilité bien, & la peruertit: mais ne l'oste pas du tout. Autrement en toutes maladies chaudes, comme fieures ardentes, grandes inflammations des parties interieures, ou en toutes maladies froides, comme en paralysie, la mort s'en ensuiuroit necessairement. D'autant que le cœur est tiré en mesme intemperature: que la cause, qui a engendré la maladie. Ceux qui nous sont contraires de toute leur substance, sont ceux, qui repugnent a nostre nature: & desquels elle ne peut prendre aucune nourriture, pour les transmuer en la forme de sa substance: mais au contraire, la meinent en leur nature: & la conuertissent en venin. Et tout ainsi que nous disons, les bons nourrissemens, nous estre familiers. D'autant qu'ils concordent a nostre temperature: & peuuent par nostre chaleur naturelle, estre facilement transmuez en nostre substance: pour reparer la perte d'icelle: laquelle familiarité nous est cogneue par le iugement de la langue, & aucunes fois par l'odeur. Car tout ce qui est doux a la lāgue, nous est pour bon nourrissement, ne xcedant nostre chaleur naturelle. Au contraire, ceux qui l'excedēt, & la surpassent, ne nous sont si familiers

ne

ne si faciles a estre transmués en nostre substance, mais ont vne qualité, & faueur, a nous quelque peu contraire, comme sont celles, qui avec la douceur, ont quelque faueur ou amere, ou acerbe, ou acre. Mais d'autant que les natures particulieres d'un chascun different grandement, selon leur temperature, aussi les gouts, ou faueurs, ne sont a tous agreables en mesme maniere. Car les vns, sont plus chauds, les autres plus froids, les autres plus humides, les autres plus secs, & selon telles temperatures diuerfes, il y a aussi, diuersité de goust, qui desplaist, ou plait. Car les vns appetent vne viande, les autres en appetent vne autre, selon la disposition de leur nature. Mais quoy que ce soit, nostre langue, demande tousiours choses douces, ou plus, ou moins, pour la nourriture de la personne. D'autant que toute viande qui est pour nostre nourriture, doit estre douce, ou plus ou moins. Et s'il aduient que nostre corps soit attiré, outre sa temperature naturelle: ou par la disposition de l'air, qui est trop chaud, ou trop froid, ou pour nostre maniere de viure. Lors nous ne cerchons pas seulement les viandes, pour remplir, ce qui est euacué de nostre substance. Mais aussi celles, qui luy peuvent corriger ceste alteration. Qui sont les deux intentions, que doiuent auoir les viandes, qui nous sont familiares: & lesquelles nostre nature appetite. Comme en l'esté, que l'air est fort chaud, & qui rend nostre chaleur naturelle, seiche, & quasi ignee. Nous ne nous contentons de manger de la chair de mouton, ou de chapon: mais outre, cherchons des herbes, & des fruiets: qui corrigent ceste alteration: & la refroidissent. Comme sont laitues, pourpié, pepons, melons, coucourdes, cerises, prunes, & autres fruiets. Ainsi est-il de l'hyuer, ou nous meslons avec nos viandes, quelques herbes chaudes, ou quelques espices douces, pour corriger ceste frigidité grãde de l'air, qui nous enuieonne, & que nous attirons en nostre estomach, avec la viande. Et ainsi telle viande nous est agreable doublement, pource qu'elle remplist ce qui est euacué de nostre substance, & corrige, ce qui est alteré, & failly hors les limites de nostre temperature. Ainsi nous sert, & de nourriture, & de medecine. Mais les venins nous sont tousiours fascheux, tant par le iugement de la langue par leque, l'elle sent, où vne excessiue chaleur, où vne excessiue frigidité, que par vne faueur, qui est du tout contraire a son goust naturel, qui est d'appeter, & se delecter de choses douces. Ainsi nous abhorrons les choses du tout amaires, & toutes autres, qui sont fort esloignées de telle douceur. D'autant qu'elles ne s'accordent a nostre substance, & a nostre temperature. Aucunes fois nous les iugeons par le nez, & a les fleurir. Car il en y a, qui iettent vne odeur si fascheuse a nostre nature, que par icelle, nous les iugeons estre nos ennemis, & contraires, sans les goustier, ne sauorer. Or entre toutes les poisons, il y en a de plus mortelles, les vnes, que les autres.

D

Comme sont celles lesquelles n'ont aucune conuenance avecques nostre substance: & excèdent beaucoup sa temperature naturelle. Comme sont celles, qui sont chaudes, ou froides au quatriesme degré. Oubiē, celles qui de toute leur substāce, nous sont ennemies. Considerōs donc a ceste heure, si lantimoine est poison, selon qu'auons diffini ci dessus: comme ayant telle faculté: que entré en nostre corps, ne cesse de le corrōpre, & destruire. Il n'est pas des spirituels, ny au iugemēt de la veue, des humides. Reste qu'il soit des solides, selon mon opiniō. Or examinons, s'il est poison par excessiue qualité: ou de toute sa substāce: ou de qualité, & de sa substāce ensemble. Qui sera le moyen, pour en cognoistre la verité. Et d'autant qu'en mon liure ie le descriis en deux manieres. L'une quand il est crud, & sans preparation. L'autre: quand il est calciné. Il est besoing de parler de la temperature de l'un, & de l'autre. Puis de ses actions. Et comme il les faut experimenter, pour en bien iuger. Vous auez iugé le crud estre froid au quatriesme degré, & sec au troisieme. Dont en tirez, pour le premier coup despec: vn tel argument. Si la mandragore est venin mortel: pource qu'elle est froide seulement, au quatriesme degré. Par plus forte raison, lantimoine le sera, qui est froid au quatriesme degré, & sec au troisieme: qui sont deux qualitez contraires, a nostre chaleur, & humidité naturelle. Puis s'entēt que vous estes vn peu bien auancé: & que vostre illation ne valoit rien: & ne faisoit rien contre moy: vous retirez vostre coup, & dites: que tels medicamēs, ne font leur action: s'ils ne sont pris en bōne quantité. Toutesfois ne peut faillir, d'estre nombré entre ceux cy. Voila vostre argument, fort bien fondé, & en bonne raison. Et quand ie vous aurois accordé vostre antecedent, & vostre consequent: vous n'auriez rien contre moy. Ce que ie ne fay: d'autant qu'il est du tout faux, comme ie monstrey. Mais supposons qu'il soit bō, & veritable: & que lantimoine soit froid au quatriesme degré. Il ne sera pas toutesfois deletere, & mortel, pour en bailler trois, ou quatre grains. Car tels, comme dit Galiē, baillez en petite quantité: tant s'en faut, qu'ils soyent mortels: que le plus souuēt, seruent de nourriture comme l'opium, ou la laitue: & d'autre: qui baillez en petite quantité, ne font aucune nuisance au corps. Ainsi ne deuez tant crier cōtre moy: veu la petite quantité, que ie baille. Et pouuez cognoistre cōbien est lourd vostre premier argumēt: outre aussi, qu'appertemēt il est faux. Et y cōmettez vn grād erreur. Car vo⁹ cōfōdez le crud, avec le préparé. Ie ne fay mētiō en mō liure, d'auoir iamais vsé au dedās de lantimoine crud, mais du pparé: Lequel faitez caustique, & chaud au quatriesme degré. Le crud est tousiours appliqué, es parties externe: cōme vous dites vous mesmes, en vostre liure. Qu'il a pareille vertu, q le plōb brulé. Ce qui est cōfirme par Dioscorides. Ie n'ay iamais leu, q le plōb fust baillé par le dedans, nō

21

plus que l'atimoine crud. Ainsi vostre argument n'est valable: qui confond le crud, avec le préparé. Et quand vous argumentez. Si la maderagore est venin, qui n'est froide qu'au troisieme degré. L'atimoine le sera bien plus, qui est froide au quatrieme. Iuxte la reigle. Si quod minus videtur inesse, inest: ergo id quod magis. Où apertement faillez, ou par vne supine ignorance, ou par vne calōnie trop euidente. Ignorance, qui mettez l'atimoine froide au quatrieme degré. Ce qui est faux: cōme ie monstreray, tant par autorité, que par raison, & experience. Par calōnie: qui maccusez de le bailler ainsi, par le dedās, sans estre préparé. Ce que ne se feis iamais. Si vous dites, q̄ dehors, & dedās il est poison. Le vous laisse a penser, si la chose peut estre appelée poisō, appliquee par le dehors, pour faire mourir celuy, a qui on l'aura appliqué, ie dy des terrestres, & minéraux. Le sçay bien, q̄ le sublimé est poison de foy: q̄lque part qu'il soit mis, soit par le dehors, soit par le dedās: & fera son actiō de brusler, mais nō pas de tuer: cōme voyōs ordinairement: quāt il est appliqué par le dehors: qui ne tue pas: mais il brusle bien la partie, ou il est appliqué. D'autant qu'il est, d'une substance terrestre. Laquelle fait son operation, nō pas subitemēt, mais par temps. Si est-ce, qu'il ne fait telle operation par le dehors: & ne tue pas, cōme s'il estoit mis par le dedās. Ainsi est-ce, de l'atimoine. Ores qu'il seroit froid au quatrieme degré: encores appliqué par le dehors: ne sçauroit exercer sa venenosité, cōme par le dedās. Encores tels venins froids, au quatrieme: prins par le dedās, s'ils n'ōt aide, ou de nostre chaleur naturelle: ou de quelq̄ liqueur, qui les pousse, ou cōduit droit au cœur subitemēt: pour luy engēdrer vne intēperature excessiue: ne feroient aucune nuisance: s'ils ne sōt pris en grāde quantité. Car s'ils arrestent quelque tēps, a l'extremité des vaisseaux: il leur aduiēt, cōme au bois verd: qui par successiō de tēps, est tourné en nature de feu. Aussi au lieu de refrigerer, serōt tournés, en chaleur: & seruiroient de nourriture. Ce qui nous est notoire, par la cicue: laquelle estoit baillée a Athenes, pour faire mourir, avec quelque petit vin foible. Car si on l'eust baillé avec quelque vin chaud: cōme estoit lesbium ou surentinum, ou autres fors vins, elle eust perdu sa puissance, & n'eust fait aucune nuisance au corps. Ou bien, si le corps eust esté trop eschauffé: elle perdoit sa puissance. Il me souuiēt d'auoir leu, que le bourreau, qui bailloit la cicue a Socrate: le tenoit, de parler tant: de peur, que son corps fust trop eschauffé: & que la cicue, perdist son action. D'auantage, ie trouue deux grandes contrarietez en vostre liure. L'une est, que vous faites le crud, premierement froid au quatrieme, & sec au troisieme degré. Et apres froid & humide, ou comme vous appelez, aqueux, pres du quatrieme degré: comme le plomb. Je ne sçay, a qui me tenir de vostre opinion. S'il a la vertu de plomb bruslé: il n'est pas froid, n'y humide au quatrieme degré;

non pas au troisieme. Car ores que le plomb crud fust tel, comme le faites. C'est assavoir froid, & humide, au quatriesme. Si est-ce: que par la brulure: il auroit perdu ceste grande aquosité, & auroit acquis quelque secheresse, & quelque chaleur aussi. Car toutes choses qui sont brulées, retiennent en elles, quelques qualitez du feu, cōme en auez le texte expréz de Galien, au commencement de son neufiesme des simples: qui dit, que toute chose brulée, ne doit estre appelée froide proprement. D'autāt, qu'il luy demeure tousiours, quelque chaleur du feu, ou empyreume: Mais qui vous a dit, que l'antimoine est de mesme qualité, que le plomb. Si nous voulons croire le dire des antiens auteurs: Nous ne trouuerons pas telles qualitez en l'antimoine. Auicene le met froid au premier degré, & sec au second. Oribase le nombre entre ceux, qui desechent simplement sans aucune addition de degré: & refrigerer aussi, de pareille maniere. Nul auteur ne la nommé humide: comme vous: ou aqueux. Et croy que nul qui a iugement seulement de discerner entre vne pomme & vn oignon ne le dira. Vne pierre metalique friable, & dure, estre aqueuse. Je sçay biē qu'il y a des choses: qui a la veue sont humides: qui sont seiches en puissance, & d'autres qui sont seiches a la veue, qui en puissance ont vne humidité cachée comme les metaux: & beaucoup de metaliques. Mais vn corps dur & pesant, qui a esté congelé par vne froidure en la terre, d'une exhalation seiche, peut il estre humide au quatriesme degré. Regardez Aristote au quatriesme des metheores, qui dit que les corps, qui sont desechés, ou endurcis par le froid, ont en eux de leau, & de la terre. Mais beaucoup plus de terre que deau. S'il y a donc plus de terre que deau & que selon le predominant element nous faisons sa denomination. Il sera plus sec beaucoup que humide. Je mesbahy dont, comme vous osez cōtre toute verité: & contre le sens cōmun: affermer l'antimoine estre froid, & humide, pres du quatriesme degré. Je dirois autre chose: si c'estoit qu'un vn de vos escholiers: esquels me renuoyez, par vostre liure: pour apprendre. Je ne les enuoyerois aux docteurs, & scauans, mais aux petis enfans pour leurs oster la chassie des yeux, ou pour les moucher, pour veoir: & fleurir: ce qui est notoire aux aueugles & punais. Et s'il est humide au quatriesme degré: & au parauant lauez fait sec au troisieme, vous le deuiez nommer des le commencement froid: & humide. D'autant que l'humidité passe la secheresse. Car selon la qualité predomināte au corps composé, nous le iugeons tel. Je pense bien que prenez occasion de le comparer au plomb. D'autant qu'estant fondu, se transmue en substance de plomb: que vous confondez avec celui, qui est vulgaire, que nous auons appelé en nostre liure, plomb noir. Lequel comme dict Galien, est de substance humide, assemblée, & congelée par le froid, & de

substance aeree: mais peu de substance terrestre. Dont tirez cest argument. Tout ce qui se peut conuertir en plomb, est de la nature de plomb. L'antimoine se conuertit en plomb. Il est donc de la nature du plomb. Or est-il, que le plomb, est froid & aqueux, pres du quatriesme degre. L'antimoine qui a sa nature, fera tel. Le plomb est veneneux parquoy sensuit, que l'antimoine est veneneux: & plus encor: comme vous dictes. Car sa substance, n'est si bien assemblee, ne pestree, comme celle du plomb. Voila vos raisons, sus lesquelles auez fonde vne grande partie de vostre liure. C'est le carquan, duquel tirez vos fleches contre moy: & me poursuivez par terre, & par mer, assemblant la iustice & implorant son aide contre moy. Ce sont les foudres, que requerez estre iettees contre moy. Mais Dieu scait qu'elles raisons. Si ie n'eusse veu le titre de docteur: i'eusse pense, que fust l'argument de quelque personne: qui auroit l'esprit a double rebras, ou qui fust transporté d'amours. Car ie vous prie: est-il necessaire, que tout ce qui vient d'un corps naturel, soit semblable au corps, dont il est venu. Du bois verd, on en fait de la cendre, la cendre a elle pareille qualite, que le bois. D'un caillou, on en fait de la chaux: est-il necessaire, que la chaux, ait pareille faculte, & pareilles qualitez, que le caillou. Il n'y a si incensé, qui le voulust confesser. Parquoy la maior de vostre argument est plus que faulx: la mineur n'est gueres meilleure. Car quand vous dictes, & moy aussi: que l'antimoine se conuertit en plomb: il faut scauoir, & distinguer, quel plomb c'est: & de quelle espee. Car i'açoit que toutes les quatre espees de plomb, ne different en genre. Si est-ce qu'elles different en espee. Car autre est le plomb noir: & autre est celui, que i'ay nomme blanc: que nous appelons vulgairement estain: & autre celui qui est appelle estain de glace, autrement dit plomb cendré. Et autre celui, qui procede de l'antimoine. Parquoy vostre mineur ne vaut rien: qui sans distinction, dit, que l'antimoine se fait plomb: ouy-bien: mais different de celui, que mettez froid aqueux, pres du quatriesme degre. Car celui qui procede de l'antimoine, si l'avez bien considere: est plus solide: plus compat: & plus difficile a fondre: que celui: que vous entendez, qui est le plomb commun, que nous auons appelle plomb noir. Qui est signe, qu'il est plus terrestre, que l'autre, & n'a tant d'humidite aqueuse. Parquoy la conclusion ne vaudra gueres mieux, que la maior: & la mineur. Considerons a ceste heure de quelle valeur est vostre argument: & quelle demonstration scientifique vous pouuez confirmer: sur vne proposition du tout faulx, & ridicule: & qui doit proceder de axiomes principes necessaires. Je ne vous veux pas nier, que le corps, qui sort d'un autre: par la nature du feu: ne retienne quelque nature de celui, dont il est sorti. Comme vne cendre, qui prouient d'une

herbe fort chaude, fera plus chaude, que celle qui procede d'une autre, moins chaude. Mais qu'il en retienne la totale nature, & qu'on en face une telle consequence, come vous, cela est faux, Regardons encores plus au clair. Les metaliques, qui de leur nature sont mordicans, ou acres, & fort chauds: quand ils sont brulés, sont rendus moins acres, & moins mordicans: come j'ay dit du vert de gris. Aussi ceux, qui de leur nature, sont froids quand ils sont brulés, ils acquierent plus grand chaleur, & plus d'acrimonie, & mordication. Voila comment les qualitez du corps, se peuuent changer, par le feu. Mais encores, que ie vous baille vostre argument estre vray. Qu'avez vous contre moy? ie ne propose point en mon liure, bailler l'antimoine crud, le quel n'a rien commun, avec le preparé. Car i'avoit qu'il y eust quelque venenosité cachee dedans luy, comme dictes, que j'ay confessé en mon liure: ce qui n'est pas: mais j'ay cōcedé simplement: sans l'approuver, comme on peut cognoistre par le discours. Elle sera ostee par le feu comme j'ay deduit, alleguant le dire de Galien au liure de la theriaque. Que beaucoup de choses, qui de leur nature ont quelque qualité veneneuse, par le feu sont rendues profitables, & sans ceste venenosité. Comme aussi j'ay montré en mon liure: amenant pour exemple, le corps de la vipere: & vous puis alleguer le scorpion: lequel estant brulé, sert de medecine pour les pierres des roignons, & de la vessie. Encores ne sensuit pas, il a une qualité veneneuse: ergo il est du tout venin. Il en y auroit beaucoup: Et comme j'ay dit, tous medicamens laxatifs sont d'une qualité veneneuse: & contraire a nostre nature. Ce que nous confirme Dioscoride, au sixiesme de son liure. Nous aduertissant de n'vser temerairement des medicamens laxatifs, que nous baillons, pour la santé des hommes. Lesquels ne blessent pas moins, & ne donnent moins de dangers a ceux qui en vsent indiscretement: que les autres venins, & poisons. Puis la comparaison que vous faites de l'antimoine, au plomb: sus laquelle fondez ce bel argument: est du tout hors de raison, & sent sa calomnie. D'autant que desia en mon liure, j'ay montré, la difference, qu'il y a entre les deux, tant de leur substance, que de leur qualité. D'autant que l'un est pierre metalique, dure, & friable: Et si elle est fondue, ne garde sa premiere forme, come fait le meta: mais en prend une autre. Ce que vous avez passé assez légèrement, & ne vous y estes gueres arresté. Aussi un homme de bon iugement: & de sçavoir, (come vous estes) ne si amusera: & ne le relira deux fois i'avoit que telle difference soit vraye: & fondee sus bonne raison. J'ay peur, que ressemblezceluy, qui blasmoit les œuvres d'Antisthenes: pour ce, qu'il y trouvoit beaucoup de choses a reprendre. Auquel zeno demanda: s'il y avoit rien trouué, qui luy pleust: & qui fust digne d'estre receu: il luy respondit: qu'il n'en sçavoit rien: & qu'il ne luy en souvenoit.

25

Lors zeno luy dit. N'as tu point de hôte, de retenir bien, & couter, ce qui est a reprendre: & ne te souuenir, de ce qu'il a bien dit. Vous cotez bien, ce que vous pensez estre hors de vostre iugement, & me cherchez, ou vous me pēsez trouuer descouvert. Vous faites comme le d'auphin, qui est entré au nil: lequel n'osant assaillir le crocodile en plaine luitte: le va chercher sous le ventre: ou il le sent moins fort, & moins armé. Ainsi faites vous: faisant comparaison du plomb, a l'antimoine: & luy baillāt toutes ses qualitez. D'autant que Galien dit, que le plomb abonde en substance humide, assemblee par le froid, & peu de terrestre. Ce qu'ont tous les metaux, les vn plus, les autres moins. Mais les pierres metaliques, sont d'une exhalation seiche, & terrestre, & qui ne peuvent estre fondus, qu'a grand peine pour la densité de leur substance: comme est l'antimoine. Et ne peuvent auoir les qualitez des autres metaux. Ce que j'ay desduit en mon liure. Monstrant aussi, comme les metaux s'engendrēt en la terre: & qui est leur premiere matiere. Et la cause, dont les vns estoient plus fixes, pretieux, & plus nets, que les autres: despēd tāt a cause de leur pmiere matiere qu'a cause de la bonne coction, puenāte de la chaleur celeste. Qui a tēperé, & bien vni telles matieres ensemble. Or le plōb, qui est reputé entre les metaux, le plus imparfait: & duquel les premieres matieres, n'ōt pas eu parfaite coctiō, & tēperature, se montre plus humide: c'est a dire, plustost estre fondu, que les autres. Non pas, que son humidité soit comme eau de fontaine. Ainsi que j'ay dit, Mais est facile a dissoudre. Qui est cause, que Galien a ainsi dit: Qu'il a beaucoup de substance humide, assemblee, & congelee, par le froid, mais aussi en a de aeree, & peu de terrestre. Et pour monstrier, qu'il a beaucoup de substance humide, assemblee par le froid, quand il est mis au feu: incontinent est fondu, & flué. Et aussi pour monstrier qu'il tient de la substance de l'air: c'est qu'entre tous les metaux, il croist de substance, & de pois. Je ne sçay, si ces paroles, ne vous ont point esmeu, a croire: que le plomb soit froid au quatriesme degré: qui vous pourroit bien abuser. Car tout ce qui est cōgelé par froid: n'est pas froid, au quatriesme degré. Autrement tous metaux, le seroyent. Ce qui est apertement faux. Car iacoit que Galien dise, qu'il ait beaucoup de substance humide, aussi dit-il, qu'il en a de aeree, Aristote dit, en sō troisieme des metheores, que tous metaux, qui sont fusiles, & ductiles, sont faits, & engendrés d'une exhalation vaporeuse. Mais quand ils sont condensez, & vnīs ensemble: vne partie de leur humidité, se despart. D'autant que la partie terrestre, se ioint ensemble, & s'amasse. Et pl⁹ ils s'en resoud: & plus durs ils sont: & plus difficiles a fondre. Et si toute l'humidité se despartoit, ne pourroyent estre fondus: sinon par vne vehemente chaleur: Comme sont les pierres metaliques. Or d'autant que le plomb se fond

D iij

facilement: cela argue, qu'il a abondance d'humidité, c'est assaïoir, aqueuse, & aeree: Et que son corps n'est pas si compact, qu'il en soit failli beaucoup. Toutesfois pour cela, ne le devez iuger humide, & froid au quatriesme degré, si vous ne le referez à quelque chose. D'autant que nous devons iuger tous corps, desquels nous voulons declarer leur propre qualité, estre tels, où absolument où, par excez, où en les rapportans eu temperé de leur genre, ou de leur espee, ou bien conféré a toutes choses, que l'on voudra. Comme quand nous disons vn corps estre absolument chaud, & froid. Nous entendons les elemens, lesquels ont simplement de telle qualité de nature: sans la pouuoir chager par exces, comme nous disons en l'homme: y auoir plus de chaleur, que de froid. La cholere passer toutes autres humeurs, en chaleur le phlegme estre plus froid, que toutes les autres. Ou bien quand vous le rapportez au temperé de son genre: comme entre les bestes, nous disons l'homme estre le plus temperé. Puis nous disons le lyon estre le plus chaud entre les animaux terrestres. D'autant qu'il passe en chaleur, les autres. Le basilic estre le plus chaud de tous les serpens. Pource que de son haleine, il brusle toutes les herbes, & arbres: qui sont a l'entour de son repaire. Ce que ne fait nul des serpens. Brief tous animaux qui ont sang sont plus chauds, que ceux qui n'en ont point. Entre les metaux, le plomb, est le plus humide, & froid. Ou bien a son espee, come le plomb noir, a cōparaison des autres trois especes estre le plus humide, & plus excrementeux. Entre les aspics, celui qui est dit ptyas, est le plus veneneux: & tue plus tost: q̄ les autres deux: c'est assaïoir chersea, & chelidonia. En referant a chascune chose: q̄ nous voulēs. Nous disons Pierre estre plus chaud, que Guillaume. Socrates plus froid que Plato: & ainsi des autres. Regardez maintenant, a qui vous le voulez referer. Si vous le referez a l'homme, il n'y a pas grād propos de dire: que le plomb, a plus d'humidité, que l'homme. Et la raison veut, que tous medicamens desquels nous voulons iuger, luy soyent referez. Car ils sont nommez tels. D'autant que mis sur vne partie du corps de l'homme: ils la rendent plus chaude, ou plus froide, plus humide, ou plus seiche, qu'auparauant. Qui est la vraye experience: de laquelle despend la maniere de cognoistre, & iuger la faculté d'un chascun medicament. Je laisse qu'Auicenne le met froid, & humide: au second degré. Oribase le met entre ceux, qui ont vne humidité aqueuse. Toutesfois luy baille quelque vertu astringente, & refrigerante. Serapiō suit l'opinion d'Auicene. Nul des auteurs que i'ay leu: ou que i'ay souuenāce: ne le met froid, & aqueux, au quatriesme degré, ou pres du quatriesme. Toutesfois laissons ces autoritez. Venons a iuger droitement, selon la raison. Et de ce qu'en ont laissé les anciens docteurs, par ses effects. Puis nous viendrons, a l'antimoine: exami-

nant.

27
nant ses facultés, pour en cognoistre au vray sa temperature. Galien mon-
stre le plomb estre froid: d'autant que si on en fait vn mortier, & vn pilō:
& qu'on broye dedans, quelque suc refrigeratif: comme du cotiledon, du
pourpier, sempernium & laitue, ou ius daigret, & autres, Ou bien quel-
que huile refrigerante, avec quelque petit vin aqueux. Et les broyer au
soleil par lon temps: du ius qui en viendra: vous en ferez, vn oignement
fort bon, pour les inflammations: qui viennent au siege, avec vlcere, Où
qui viennent aux parties honteuses, où aux genitoires, où au bout des
memmelles des femmes. Vaudra aussi, au cōmencement des defluxions:
qui viennent aux aignes, où aux pieds: Et en quelque autre partie du
corps: & contre les vlceres rebelles. Or considerons a ceste heure, quels
medicamens competent, aux vlceres, & du siege, & des parties honteu-
ses, compliquez avec inflammation. Il y a icy deux maladies: l'une est
l'vlcere, qui demande dessication. L'autre est l'inflammation: laquelle est
double. L'une est inflammation seiche. (Comme ainsi l'appelle Galien,
au cōmencemēt du second ad Glauconne): qui n'est accompagné, d'au-
cun humeur: mais est simple transmutation, de chaleur naturelle du lieu,
en vne chaleur ignee, semblable a la fieure. Et telle, ne demande que sim-
ple refrigeration. L'autre est appelée proprement phlegmone, ou inflā-
mation, laquelle avec la chaleur, à vne humidité chaude: comme est le
sang. Et telle, si elle est au cōmencement, ou à l'augmentation: demande
des medicamens, qui ayent deux intentions, l'une de repousser, ce qui
flue en la partie: l'autre de resouldre: ce qui est desia flué. Or supposons,
qu'en l'vlcere du siege, il n'y ait que inflammation seiche. Ainsi il faudra
pour inflammation, vn medicament, qui refrigerer. Pour l'vlcere: vn qui
desseiche. Et d'autant, que ou il y a douleur: il se fait tousiours quelque
defluxion. Il est besoin d'vser de medicamens, non seulement refrigera-
tifs: mais aussi repercussifs. Et si nous pouuons trouuer: vn qui face l'un, &
l'autre: sera tres-vtile. Le ius, dit-il, de qlque herbe refrigerante, & astrin-
gente, broyé en mortier de plomb, est fort bon. Encores faut-il regar-
der: l'herbe de laquelle nous voulons prendre le ius. Car si elle est trop
astringente, ou avec l'astriction, qu'elle ait quelque acidité: l'une, & l'au-
tre ne seroit bonne. Car les medicamens trop astringens: exasperent la
partie inflammee: & les acides, les mordent, & irritent. Ce que ne demā-
dent tels vlceres: ne aussi l'inflātion. Car l'inflātion veut estre trai-
ctee par medicamens benigns. Les vlceres de telles parties, qui sont
fort sensibles: par medicamens, qui dessechent sans mordication. Regar-
dez donc, si le ius de plantain: qui a vne benigne astriction, avec infrigi-
dation: sera bon remede: pour tels vlceres, broyé en vn mortier de plōb.
Et croy, que me le concederez bien. Tesmoing Galien au sixiesme des.
E

simples, ou parlant du plantain, dit, que les medicamens, qui avec refrigeration, ont vne astringtion: sont bons aux vlcères rebelles, & a toutes fluxions, & pourritures. Ce que nous trouuons au plantain. Or s'il est ainsi, que son ius soit froid au second degré, combien acquerra-il de frigidité, s'il est meslé, avec le plomb: qui est froid pres du quatriesme, selon vostre dire. Quel medicament fera ce, pour appliquer es vlcères du siege, & des parties honteuses, avec telle inflammation. Vn medicament chaud, meslé avec vn autre plus chaud, deuendra beaucoup plus chaud. Aussi vn medicament froid, meslé avec vn autre plus froid, rendra la composition plus froide. Parquoy tel oignement ainsi composé, sera stupefactif, & mortifiant la partie: luy destaignent sa chaleur naturelle: qui est la substance de la vertu, qui entretient la partie, en sa disposition, & santé. Comme dit Galien au deuxiesme ad Glaucou. Dont s'en ensuit, la totale putrefaction, & mortification du lieu. Encores, a cause de sa grande frigidité, mordiquera la partie vlcérée: & luy fera douleur. Et s'il est ainsi, qu'en toutes parties du corps, ou il y a defluxion: nous deuons empescher, que douleur ne si engendre: & luy garder sa vertu: à fin qu'elle aide au medicament, a faire son operation: & à paruenir a la fin, pour laquelle on applique. Nous ferions tout le contraire, qu'au lieu de la garder, nous la destruirions par tels medicamens froids: & la rendrions du tout morte. Ne plus n'y moins: que quand il y a trop grande chaleur estrange, en vne inflammation: elle consume, & destaint la chaleur naturelle du membre: & au lieu d'inflammation: s'engendre vne gangrene: apres laquelle vient vne totale mortification, qui est appelée sphacelle. Dont le membre est si pourri, que si on ne l'extirpe: la pourriture, & corruption, se communiquera au cœur: & la mort s'en ensuiura: comme il aduient tous les iours. Aussi en appliquant medicamens trop froids sur les fluxions chaudes, tât celle que nous appellons proprement phlegmone, qui est engendrée de sang: comme celle qui est appelée erisypelas, qui est faite de sang arteriel & subtil, tirant a la nature de cholere. Nous leur engendrons quelque part qu'elles soyent, vne mortification: & a la fin vne vraye putrefaction. L'appelle vraye, celle qui est avec puâteur. Or est-il, qu'être toutes les parties du corps: celles, qui sont au fondemēt, ou siege: où celles qui sont aux parties honteuses, sont promptes pour peu de cause, a tomber en putrefaction, tant a cause de leur naturelle humidité: que aussi qu'elles sont les canaux des excremens du corps. Aussi plustost tomberont en tel mal: si vous les irritez, par medicamens trop froids: qui leur causeront douleur: par laquelle se fera attractiō d'humeurs. Ou bien si en refroidissant trop, vous leurs ostez leur force, destruisant leur chaleur: & corrópent leur vraye temperature, qui seront les causes de leur aduancer leur putrefaction.

62
Qui est tout le cōtraire, a ce que pretend le medecin. Car la seule fin, & le seul but, ou il doit vser: c'est de guerir le malade, le plustost qu'il luy est possible, & seurement, & avec la moindre douleur, qui luy est possible. Il guerira seurement, gardāt trois choses: esquelles il doit auoir loeil. La premiere, c'est de paruenir a la fin de la cure, si luy est possible: la seconde s'il n'y peut paruenir, où pour la difficulté, & rebelliō de la maladie, où pour la debilité du membre, a tout le moins, qu'il ne face tort a son patient: & qu'il ne rēde la maladie plus grande, qu'elle n'estoit: quand il cōmēça de le penser. La troisieme, que le mal ne reuiēne facilement. Ce sont les trois buts ou pretēd tousiours le medecin. Mais cōmēt appellera on celui: qui au lieu de guerir, tue. Au lieu de cōseruer la tēperature, & force d'un mēbre, la destruit du tout: Appliquāt medicamēs, qui la rendent stupide, & mortifiee. Cōme sont ceux, qui sont ainsi froids: cōme vous dites estre le plōb. Et outre, s'il estoit froid, & aqueux cōme vo^s dites. Cōmēt pourroit il seruir au cōmēcemēt des autres defluxiō: qui viennent aux pieds, & aux autres parties externes. Veu qu'il est requis, selon l'ordre de medecine: y appliquer des medicamēs repercussifs: sinō es cas prohibēs, cōme en matiere veneneuse, en defluxiōs externes: qui viennent par voye de iudicatiō: où quād la matiere des le cōmēcemēt, est trop espesse. Or est il, qu'es medicamēs froids, & aqueux, il n'y a nulle astringētiō, au moins biē petit. Car tout medicamēt astringent, est plus terrestre que aqueux: ce que n'est le plōb. Dōt il ne pourra seruir de foy, au cōmēcemēt des defluxiōs. Mais vous me pourriez respōdre, qu'il y peut seruir a cause du ius de plātain, qui est quelque peu astringēt: & par ce moyē, y peut seruir. A cela, ie vous dy, q^{ue} l'astringētiō du ius de plātain, est suffoquée. & annihilée par la p^{ri}mixtiō de ceste aquosité de plōb: qui la passe de beaucoup: & la rēd si debile, qu'elle ne monstre aucune operation. D'autāt que ceste aquosité, annichile, & diminue la force des autres qualitez. Ainsi telle composition sera inutile, pour le cōmēcemēt des fluxions: où la vertu astringēte doit estre forte, tant pour corroborer la partie, & la resserrer: à fin qu'elle ne soit si apte a recevoir la defluxion, que pour empescher, ce qui deuoit fluer: & repousser aux parties prochaines, ce qui est ia contenu en elle. Ainsi quelque chose que voudrez dire, vostre opinion ne peut subsister, avec celle de Galien. Et faut necessairement, où que Galien se soit fort oublié en cest endroit: où que n'avez biē determiné les qualitez du plomb. Toutesfois de vous accuser de faute & d'ignorance, qui estes docteur, ie ne le voudrois dire, ne songer. J'aime beaucoup mieux dire: q^{ue} cest Galien, qui s'est oublié: & qui n'a esté suffisant iuge, pour en determiner au vray. Aussi n'estoit il pas docteur cōme vous. Que le plōb ne refroidisse. Il n'y a celui, qui ne le cōfesse: (tesmoins ceux, qui pour euitier les pollutiōs nocturnes

E ij

mettent sur leur reins, vne platte de plomb. mais iusques au quatriesme degré: pour l'amour de vous, & de vostre reuerence. le m'y accorderois volontiers: mais j'aurois peur: qu'on s'en moquast: & principalement vos escholiers. Car comme ce pourroit faire: que les Athletes, & ceux qui luitoyent nuds: ou qui foisoient autres exercices violens du corps: voulant garder leur corpulence, & force, pour complaire aux spectateurs: & estre plus roides a la luitte: eussent mis sur leurs reins, vne platte de plomb froide, au quatriesme degré, seulement pour euer vn petit mal. Et cependant fussent tombes en plus grand inconuenient: qui est vne stupeur, & distention des nerfs, qui procedent de l'espine du dos. Et desquelles vne grande partie de la force du corps, despend. Car tout medicament froid de sa nature, refroidist tousiours, demeurant sur le membre de l'homme: Et plus il est froid: & plus il fait de mal: Et principalement es nerfs, & a la moëlle, & a l'espine du dos: Cōme dit Hippocrates en ses aphorismes. Et s'il est froid au quatriesme degré: les endort: & rend stupides, foibles, & de nulle puissance. Qui seroit tout au cōtraire de leur intentiō. D'auantage cōment se resouldroit le gangliū par vne platte de plomb, apposee sur luy avec vn bādage: s'il estoit ainsi froid? Car d'autāt qu'il est vne tumeur cōtre nature: rēplie d'humeur. Il faut necessairemēt, pour le dissiper: ou que telle humeur soit resoulte par insensible trāspiratiō: ou per sensible: en le menāt a supuratiō: ou biē le rēdāt dur, en maniere de scirrhe. S'il estoit en durci cōme vn scirrhe. Il ne seroit pas dissipé. Parquoy faut: ou qu'il soit resould, par insensible transpiratiō: ou qu'il le meine a suppuratiō, cōme d'autres tumeurs. Je vous demande, si vn medicamēt froid au quatriesme degré, & aqueux pres du quatriesme, le pouk faire? Ce me seroit vne nouuelle methode: q̄ n'ay encores appris. Dieu m'en doint bōne enōctre. Je n'en fus iamais desieuné. Mais il est pl⁹ raisonnable de dire: qu'il ne seroit froid & humide qu'au second degré: avec les auteurs susdits. Ayant en luy vne humidité aeree: qui est son argent vis, participant de chaleur, & de subtiles parties: qui ouure les cōduits de la partie: subtilient les humeurs visqueuses, qui sont en la tumeur. Autrement il feroit tout le contraire, s'il estoit froid au quatriesme degré. Car au lieu de resoudre: les endurciroit: & meneroit a la nature de scirrhe: tesmoing les inflammations, lesquelles, comme dit Galien au sixiesme des simples, si conuertissent, pour estre trop refrigeriez. Vous pourriez bien auoir pris les paroles de Galien assez de trauers: sur lesquelles, vous fondez vostre argument, & opinion: quand il dit: que le plomb a beaucoup d'humidité cōgelee par le froid. Et vous dites: gelee par le froid. Où il y a grande difference, Et n'est pas a dire: qu'il soit froid, pour cela: cōme glace. Car autre chose est, estre congelé, ou estre refroidi. Et estre congelé: c'est estre amassé, & vni en

31
semble par le froid. Mais estre refroidi, c'est auoir acquis vne qualité froide. Or est-il, que tous metaux, comme i'ay dit, sont congelez par le froid: d'autant qu'ils, se fondent par le feu. Ils ne sont pas toutesfois froids au dernier degré: comme vous mettez le plomb. Parquoy ie resoulds, (sauf vostre reuerence), qu'auiez mal determiné des qualitez du plomb: si vous les conferez a l'homme. Il est bien vray: que si vous les conferez avec son genre, ou ses especes: qu'il sera bien le plus froid, & le plus humide d'eux: mais non pas humide, d'une humidité aqueuse: mais d'une telle humidité vaporeuse: de laquelle sont procrees les metaux es mines de la terre: comme i'ay dit, en mon liure. Voila, ce que me semble de la nature du plomb: & de ses effectz: qui sont raisons legitimes: & sans sophistication, & legere creance, ne d'imposture de triacleux, & chaulatans. Et desquelles i'en laisse le iugement aux doctes. Faut maintenant venir a l'atimoine: & declarer derechef sa nature: par ses effectz, le plus brieuf: qu'il me sera possible. Et en premier lieu, d'autant qu'il est vn medicament lequel a sa temperature, & ses actions, qui en dependent: avec les vtilitez qu'il fait au corps. Nous chercherons premierement en general: que c'est que temperature d'un chascun medicament: & d'où elle despend. Tous philosophes, sont d'accord: que tous corps naturels, sont procrees des quatre premiers elemens, mesles ensemble: mais d'une permixtion inegale. Iacoit qu'il en y ait, qui s'approchent en leur nature, d'auoir tels elemens meslez en permixtion temperee, & egale: c'est a dire: en laquelle nul des elemens ne surpasse l'autre. Mais il en y a peu: & sont plus imaginés: que de estre naturellement. Car beaucoup tiennent plus de la terre, les autres de leau, les autres de l'air, les autres du feu. Les autres de l'un & de l'autre: selon qu'ils sont formez a leur commencement, par nature. Et ce qui ressort de ceste permixtion, est appellé temperature. Laquelle fait son operation, selon la qualité: qui respond a l'element: qui predomine sur les autres en la permixtion. Et d'autant qu'il y a quatre elemens, aussi y a-il quatre qualitez, qui les suyuent immediatement. Et pour ceste cause, sont appellees premieres, ou elementaires, ou specifiques. D'autant qu'il n'y a qu'elles: qui puisse muer vn corps, d'une espeece, en autre, que cestes-cy. C'est assauoir, chaude, froide, seiche, & humide. Desquelles despendent les premieres & principales actions, que font les medicaments, en nostre corps: pour le transmuier en leur qualité. Et d'autant que leur action n'est pas tousiours pareille: mais il en y a, de plus chauds, les vns que les autres, & de plus froids, humides, & secs. On leur a attribué certains degrés de qualité. Par lesquels nous iugeons asseurement, de leur qualité, & action. Car le medecin, qui se veut aider es maladies, de medicaments: doit premierement cognoistre: en quoy consiste la santé: puis en quoy consiste

la maladie, qui est son contraire. Car si la santé consiste en la vraye temperature des quatre premiers elements, où de leurs qualitez, où des quatre premieres humeurs, comme dit Hippocrates, au liure de la nature humaine. Tellement qu'ils gardent leur force, & leur quantité naturelle, & qu'ils soyent du tout, & par tout meslés ensemble, par vne harmonie temperee. Au contraire quand telle harmonie est corrompue: & que l'un passe l'autre: où qu'il soit diminué de sa qualité: où qu'il ne soit du tout meslé, avecques les autres, s'engendrent les maladies: pour lesquelles sont appellés les medecins, pour les oster. Ce qu'ils ne pourront jamais faire, s'ils n'entendent entierement, & sur l'ongle, toutes les maladies, qui peuvent suruenir a l'homme. Non seulement leur especes: mais leur grandeur, & leur qualité. Car selon qu'elles sont saillies hors de la vraye temperature du malade, soit en chaleur, soit en froideur, ou autres. D'autant nous les iugeons plus grandes, & plus dangereuses. A quoy nous ne pouuons obuier, si nous ne sçauons la nature particuliere du malade, qu'elle est sa propre nature, & la temperature, qu'il auoit, quand il estoit sain. Car iamais ne sera guery: qu'il ne soit ramené a ceste mesme temperature. Ce qui n'est facile a vn chascun. Mais comme dit Galien au commencement du liure ad Glaucou, 'quasi impossible: Si nous ne venons a considerer, la commune nature, & temperature de l'homme: & la conferer a celle du malade. Prenant nostre coniecture, de leage, & de la difference des temperatures, selon icelle, de sa couleur, & sa chaleur, & son habitude du corps, de sa coustume de faire, & sa maniere de viure, & de son labeur où oyfueté, & ses meurs. Prenant aussi difference du male, & de la femelle. De l'air qui est presant, & de la saison, & d'autres qui sont requises, en tel affaire. Puis nous accommoderons nos medicaments, opposites a l'exces de la maladie. Comme par exemple. Si la maladie passe de trois degrez en chaleur la temperature naturelle du malade: Nous luy appliquerons vn medicament froid, au troisieme degre. Et si elle surpasse en froidure de trois degres. Nous appliquerons nostre medicament chaud au troisieme degre. Et ainsi des autres, tant simples, que compliques. Voila pourquoy les medecins ont limité les qualitez des medicaments par quatre degrez: & a chascun degre, ont baillé trois termes. Commencement, moyen & fin. Comme nous lisons bien souuent en Gal. Il est chaud en la fin du premier degre, & au commencement du second. Et le tout, pour corriger l'intemperature, ou est le malade: pour le ramener par son contraire, en vraye temperature. Car toute intemperature, se corrige par vne intemperature contraire, prenant nostre indication, seulement, de la maladie, & n'on du lieu, ou elle reside. Car bien souuent, elle renuerse, celle, qui est prise, de la maladie. Parquoy trois

choses sont requises au medecin : qui veut methodiquement ouurer en
 font art: & les doit sçauoir comme la propre maison: C'est a sçauoir, tou-
 tes les maladies, comme i'ay dit, tant leur qualité, que leur quantité: & le
 lieu ou elles sont. La nature particuliere d'un chascun malade: Ou bien si
 exactement ne la peut sçauoir, en approcher par les coniectures, comme
 i'ay dit. Et outre la nature de tous medicamens, avec leurs qualitez, & de-
 grés d'iceux. Je dy bñ celles qui se cognoissēt au sens externe, & nō celles,
 qui procedent d'une forme spécifique: de laquelle nous parlerōs après.
 Ce que ne pouuons auoir sans grande consideration. Premièrement de
 leur temperature: qui est celle, qui resulte de la permixtion, des quatre
 premieres qualitez, soyent simple, ou composés. Comme d'estre chaud
 froid, sec, humide. Où chaud & sec, chaud & humide, froid & sec, froid &
 humide: Et ainsi des autres. Et non seulement en general: mais en quel
 degré il est tel. Secondement de leur action, qui despend tant immédia-
 tement, que mediatement des premieres. Celles qui despendent immé-
 diatement de la chaude, sont rarifier, attirer, ouurer, atténuer. De la froi-
 de, cōdenser, repousser, referrer. De l'humide, remolir, laxer, lenir. De la
 seche, endurcir, consumer l'humidité. Celles qui suivent celles-cy, qu'au-
 cuns appellent tierces actions: Lesquelles apparoiſſent selon la permi-
 xion des premieres, & en matiere disposée, sont, les supuratives, les remo-
 litives, les sedatives de douleur, les incarnatives, les epulotiques, les opi-
 latives, & glutinatives, apperitives de veines, & autres actions. Puis pour
 le tiers leur vtilité, comme sont celles, qui prennent leur denomination
 des membres qui regardent, & guerissent, par vne certaine faculté. Com-
 me sont les chephaliques, bechiques stomachales, hepaticques, splenet-
 ques, nephretiques, cordiales. Et pour les maladies qu'elles guerissent,
 comme celles qui prouoquent, les menstrues: qui engendrent le lait:
 qui engendrent le sperme: qui rompent la pierre: qui prouoquent l'vrine:
 les errhines: celles qui consomment, & empeschent le lait, & autres telles
 vtilites, qui dependent, tant des premieres, que des secondes qualitez. Et
 sans telle cognoissance, nul medecin, n'entendra iamais la vraye nature
 des medicamens, ne leur vray vsage: & ne pourra iamais composer vn
 bon medicament: ne vser de ceux, qui sont ra composez. Puis donc que
 telle cognoissance nous est si necessaire. Il faut estudier a la cognoistre
 au mieux, qu'il nous sera possible. Ce qui nous sera facile de considerer la
 faculté de nostre medicamēt, sur, & a qui, il est raporté. Or il est raporté a
 la nature de l'homme: & non pas es autres. Car nous ne nous souciōs pas, cō-
 me il est de soy, ne raporté a toute nature, mais a, ce qu'il fait en nous. Car
 s'il nous eschauffe, appliqué sur nostre corps: & q̄ tāt qu'il y soit, nous im-
 prime telle qualité: il sera cōt chaud de sa ppre nature: & aura de soy, & nō

34
d'accident, ceste faculté d'eschauffer: s'il nous refroidit: sera dit froid pa-
reillement: s'il nous desseiche, sera dit sec: S'il nous humecte, sera dit hu-
mide. Encores y a-il maniere de l'appliquer. Car quand nous l'appliquons:
il ne doit auoir aucune qualité estrange, acquise par autre moyen, que
par sa propre nature: Comme nous pourrons appliquer vne racine de
mandragore: que nous aurions eschauffee au feu: qui de premiere abor-
dee, nous eschaufferoit fort: ou bien du poyure refroidi: en eau gelee qui
nous refroidiroit, Et touteffois, ce n'est pas leur propre nature. Et par
ainsi, telle qualité qu'ils monstrent, n'est pas propre, & naturelle: mais est
estrange, & accidentale: acquise par autre moyen, que par sa nature. Puis
doit estre appliqué sur vn corps sain: Et considerer son action, qu'elle fe-
ra. Puis sur vn malade, mais de maladie simple. Tout ainsi, qu'il faut, que
le medicament soit simple, & non mixtionné. Duquel voulons faire le
iugement. Et consequemment, sur vn corps intemperé: mais qui n'est en-
cores malade. D'auantage, il faut considerer, la substance du medicamēt:
si elle est de parties crasses, & dures: où si elle est de parties tenues, &
subtiles. Car celuy qui a ses parties crasses, demeure plus long tēps, a faire
son operation: q̄ celui qui est de parties subtiles. Aussi quand il aura cō-
mencé a la faire: sera plus lōgue: & l'imprimera plus fort, q̄ l'autre. Iasoit
q̄ bien souuent, pour la haster, nous sommes cōtraints, de le mettre en pe-
tites parties: autrement ne feroit riē. Le lieu aussi ou il est appliqué. Car s'il
est dense, & dur: il n'est si facile a estre alteré p̄ la qualité du medicamēt,
cōme celuy, qui est fort rare, & qui a plus de porositēz. D'autant, que le
dense, n'a pas les pores, ne les cōduis si ouiers, pour dōner entree a la fa-
culté du medicamēt: cōme celuy, qui est plus rare. Il y a aussi d'autres ex-
perimens, qui sont certains: & qui nous assurent de la faculté du medi-
cament. Comme celle, qui se fait par le goust: qui iuge des faueurs. Les-
quels (comme dit quelque bon docteur antien,) est le vray messager de
la temperature du medicament, & de sa substance: & le plus souuent de
son action. Et le iugement qu'on prend de luy, est beaucoup plus cer-
tain: que celui que l'on prend, ne de la couleur, ne de l'odeur. Iasoit que
quelque fois, il puisse donner quelque cognoissance: mais c'est bien peu.
Or pour bien entendre la faculté du medicamēt par le goust. Nous prē-
drons ceste maxime, qui est vraye. C'est que tout ce qui est appliqué
sur la langue, où il luy plaist, & ne luy est agreable: où il luy desplaist,
où il n'est, ne l'un ne l'autre. Celuy qui n'est ne l'un, ne l'autre, & qui ne
luy fait aucune alteration: est appelé insipide. Comme est l'eau pure na-
turelle, n'ayant aucune qualité estrange, ne trop chaude, ne trop froi-
de, & tous les autres elemens. Et si nous trouuons telle disposition, en vn
medicament sec: Nous le pouuons iuger, ne trop chaud, ne trop froid,

mais ayant vne disposition moyenne, entre ces qualitez. Toutefois de-
clinât plus a la frigidité, qu'a la chaleur. Et si avec telle dispositiō, il a vne
substance seiche. Nous pouuons iuger de luy, qu'il est terrestre, & qu'il
desseiche, sans mordication. Et tous ceux qui sont de mesme constitu-
tion, sont appellez des medecins emplastiques. Desquels il en y a de
deux especes. Les vns sont exactement terrestres & secs, comme est
la tuthie, la cadmie, le pompholix, la chaut bien lauee, & d'autres. Les au-
tres sont plus aqueux: avec terre, & substance aeree. Et sont visqueux,
comme est le blanc de l'œuf, & toutes gresses, qui n'ont point d'acrimo-
nie. Et tant plus elles sont seiches, & terrestres, & plus grande faculté em-
plastique, elles retiennent. Comme est la cire bien lauee. Celuy qui luy
plaist, est appelé faueur douce, a nous amiable, & familiale. De laquelle
doient participer tous nourrissemens, qui de toute leur substance, peu-
uent se conuertir en nostre substance: Desquels en auons deux manieres.
Les vns sont ceux qui par maniere de parler, oignent, & remplissent, &
restituent en leur disposition naturelle, les parties de la langue, corro-
dees. Et si c'est avec manifeste volupté, sont appellez doux, s'il ne l'ont
point, sont appellez gras. Et tels sont chauds, d'une chaleur temperee, &
qui n'excedent nostre temperature. Il y aoit qu'il y ait certains degrez de
douceur, comme es autres faueurs. Comme il en y a de doux, de plus, &
de moins doux. Et selon iceux degres, les medicamens, & nourrissement
sont, où plus chauds, où moins chauds, où ayant vne chaleur temperee.
Et tels laxent, cuisent, remolissent & rarefient. Ceux qui desplaisent, &
qui ne luy sont familiers, sont les astringens. Desquels deuons confide-
rer deux choses, leur action, & leur temperature: comme de tous autres
medicamens. Et ceux-ci, ont faculté de resserer, & retirer en vn, les par-
ties de la langue: sur lesquelles, ils seront apposez. Et entre ceux-ci, ceux
qui avec l'astriction, ont vertu refrigeratiue, ils repoussent esgalement,
aude dans, de toutes pars, la partie, qu'ils auront touché. Comme si en re-
poussant, s'assembloyent ensemble. Ceux qui sont chauds, avec l'astric-
tion, mordiquent, & ulcerent avec quelque petite astriction. Comme
est misy fori, & chalcitis. Les astringens, ont certains degrez, comme les
autres. Car il en y a de astringens simplement, comme auons touché. Il
en y a de plus, comme les austeres: lesquels mis sus la langue, semble a-
ueoir, qu'ils penetrent iusques au fond: & donnent vn sentiment aspre, &
inegal, desseichent, & cōsommēt toute son humidité. Il en y a aussi d'au-
tres, plus astringens, qui sont dictz acerbés. Lesquels mis sur la langue, la
desseichent fort, retirent, & assemblent ses parties, & les rendēt aspres ius-
ques au profond: comme sont les poires sauages, & les cormes, qu'on
appelle a Paris corneilles. Lesquelles sont rouges quand elles sont meures,

faites en maniere de petites oliues. Les sorbes, que communement on appelle cormes, ont tel gouft, auant quelles foyent meures. Ceux qui en ont tasté en peuuent iuger. Car ils resserrent si bien la langue, que leur action va iusques a la gorge: qui cause, quasi vne strangulation. Et tels austeres, & acerbés sont terrestres, & froids, & ont vertu de constiper, condenser, repousser, engrossir, refroidir, & desseicher. Il en y a qui sont de parties plus subtiles, comme sont les acides: & tels medicamens, incisent, mordiquent, atténuent ostent les obstructions, mondifient sans chaleur, & sont froids, & subtils. Entre les faueurs qui desplaisent a la langue, c'est l'amertume. Car il n'y a beste, qui ne la deteste comme ennemie de nature: & de laquelle, on ne veut vser. Je di, de celle, qui est extremement amere, sans aucune mixtiō d'autre faueur. Et tous medicamens, qui ont ceste faueur, sont chauds, & secs. Et ont faculté dextenuer, & modifier, d'inciser la crassitie des humeurs, d'ouurir les cōduits du corps. Ceux qui ont vn gouft aqueux, sont froids de leur nature: & ont faculté d'engrossir, d'assembler, de resserer, d'arrester, d'engēdrer stupeur, & molification en la partie, sur laquelle, ils seront mis. Les acres sont chauds, approchans de la nature du feu, & ont faculté dextenuer, & purger par violence, eschauffer iusques a faire escharre, attirer, de resoudre, & de rompre. Ceux qui ont faueur salee, resserrent contraignent, gardent de putrefaction, & desseichēt, sans manifeste chaleur, où frigidité: & tels sont terrestres, & chauds. Mais non tant, comme les acres. Où il faut noter, que tout ainsi, qu'es premieres qualitez, il y auoit trois degres: Aussi en tous ceux ci, il en faut imaginer de tels: Comme en ceux qui ont faueur salee. Il y en a, qui sont salés simplemēt: il y en a de plus, il y en a aussi de plus beaucoup, iusques pres d'estre amers. Et tout ainsi faut il pēser des autres, que nous laissons, a cause de briefueté. Quant est du iugemēt, qui se fait par l'odeur, & par la couleur, il n'est pas asseuré: Et n'est pas si certain, comme celui, qui se fait par la faueur, & gouft. Toutesfois, il en y a, qui nous donnent quelque iugement: Et quasi nous les iugeons, par l'odeur, sans les sauourer, comme est le vinaigre. Lequel est cogneu, non seulemēt au gouft, mais aussi au fleurir. Beaucoup de medicamens acres par leur seule odeur, manifestēt leur force: Comme sont les aux, les oignons, les eschallotes. Lesquels irritent tant le gouft, que le fleurir. Et aussi en beaucoup l'odeur s'accorde avec le gouft. Il en y a d'autres, qui ont vne odeur si estrange: que par elle seule, nous les iugeons, estre du tout contraires a nostre nature: & que nous refusons d'en gouster, comme sont les cantharides, les excremens des bestes, & fumiers, qui sont pourris, & toutes autres choses, qui rendent vne vapeur puante, & contraire a nostre esprit animal. Et en telles manieres s'accordent le fleurir, avec le gouft. Toutesfois en medicamens, qui

ont vne odeur suauē, il y a grande difference, & ne s'accordent pas tous-
iours, le goust avec l'odeur. Car tant s'en faut, que ce qui plaist a l'odeur,
plaist au goust: Que le plus souuent, les choses odorantes, sont desplaissan-
tes au goust. D'autant qu'ils retiennent quelque amaritude. Laquelle est
ingrate, entre toutes les faueurs, a la langue: Comme il est facile de iuger
au musc & en la rose: laquelle, iagoit quelle ait, vne odeur fort suauē, &
plaisante a nostre esprit: Si est-ce, quelle ne plaist pas au goust, a cause de
son amertume: Si elle n'est corrigeē, par vne chose douce, comme par le
succe. Et ne s'ensuit pas, que toute chose qui est odorante: soit amiable,
& plaisante a nostre esprit animal. Car il faut, que ce qui lui est agreable,
lui soit familier: comme la viande, qui nous est familiere, & conuenable:
est plaisante a nostre langue. Au contraire, ce qui ne luy est familier, &
conuenable: luy est desplaissant. Et tout ainsi, que pour la diuersitē des hō-
mes: aucunes viandes sont agreables a aucuns: aux autres sont odieuses,
& ingrates. Ainsi est-il des odeurs. Car nous voyons en beaucoup: vne o-
deur plaire: qui desplaira a l'autre. Il en y a, qui ne scauroyent sentir du
musc, sans douleur de teste. Les autres, de la mariolaine. Les autres, senti-
ront volontiers des roses: qui ne prennēt plaisir, a vne autre fleur plus odo-
rante. Et iagoit que selon la force de l'odeur, nous puissions iuger q̄lque
peu, de la chaleur de la chose odorante, & de sa tenuitē: D'autāt que tou-
tes choses odorantes, participent de chaleur, ou plus ou moins, & de te-
nue substance. Si est-ce, que la quantitē de telles qualitez: & de leur vraye
temperature, ne nous peut estre cogneue parfaictement: cōme elle nous
est, par le goust. Quāt a la couleur: nous en pouuōs encores moins iuger,
que par le fleurir: Sinō en quelques medicamēs: comme en la roze. Celle
qui est blāche, est plus froide: & plus aqueuse, q̄ lincarnate. Entre les oignōs,
les rouges, sont plus chauds, q̄ les blācs. En lasquille, la rouge est plus chau-
de, que la blāche. Galien nous ameine l'exēple du vin, disant q̄ le claret, &
vermeil, sont plus chauds, que les blācs. Ce q̄ nous trouuōs faux par deça.
Car les blācs y sont pl⁹ chauds, & plus subtils: que les rouges. Les vins de
maluoisie, & ceux de Madere: qui sont vins chauds a merueilles: sont to⁹
blācs. Mais il nous faut pēser, que de son tēps, il y auoit autre maniere de
faire les vins: qu'a presēt. Tellemēt q̄ leurs vins estoient encores nouueaux
a neuf, & a dis ans. Et estoient exposez au soleil du midi: couuers le pl⁹ sou-
uēt d'herbes chaudes: & mis en greniers, qui regardoyēt le midi. Ce qui ne
se fait a presēt. Je scay biē, qu'il y a beaucoup de lieux: les blācs sōt pl⁹ froids
q̄ les rouges: mais ce n'est pas par tout. Or cela ainsi desduit: il nous reste
a considerer la temperature de l'atmoine, par ses effeēts. Puis que par le
goust, & la faueur, ne la pouuons iuger, tout ainsi qu'auons fait du plomb.
Et pour ce faire, prendrons les dits de Dioscoride escripts en vostre liure:

38
avec ceux de Galien: les conserant ensemble. Et examinerons au mieux de nostre pouuoir, icelle faculté: pour en resoudre en verité, la vraye temperature. Et deuant que d'entrer en ieu, ie veux bien repeter: ce que vous auez mis en vostre liure, touchant la generatiō des metaux: où vous vous mocquez de l'opinion de ceux, qui mettent le souffre, & l'argent vif, pour les premieres matieres, des metaux. Et comme vous dites, le souffre pour le pere, & l'argent vif pour la mere. Tout ainsi qu'en la generation de l'homme, la semence de l'homme, est comme le vray ouurier: & comme celuy, qui baille la forme. Le sang menstrual de la femme, comme la matiere, suiuant l'action de la forme. Comme touche Galien au liure des naturelles facultez. Et si ie vous faisois c'est argument: qui est celuy d'hippocrates, au liure de la nature humaine. Tous corps naturels, se resoluent en la fin, en la matiere, de laquelle ils ont esté faits. Tous metaux se resoluent, en argent vif, en souffre. Ergo tous metaux sont premierement faits, d'argent vif & de souffre, par transmutation des premieres qualitez agentes. Je sçay bien que me nieres la mineur. Mais si est elle vraye. Non point que l'argent vif soit tel qu'on le vent es boutiques: ne le souffre, aussi. Mais se sont certaines substances, ayans en soy, ceste energie, ou puissance d'estre conuertis en tel metal: comme elles sont temperees, & alterees par la chaleur de la terre: où de celle du ciel. Tout ainsi qu'en la semence de l'homme & de la femme: il y a vne substance laquelle est propre & apte a estre conuertie l'une en os, l'autre en chair, l'autre en ners, l'autre en tendons, en arteres, en cœur, en foye, en cerueau. Et toutesfois n'apparoissent au sens externe, sinon apres que l'homme est formé. Ainsi en vn grain de bled: vous n'y voyez aucune apparence, ne de racine, avec ses fibres: ne de chalumeau, qui sort hors de la terre, pour produire l'espice. Et toutesfois, estant iecté en terre: par l'humidité d'icelle, & la chaleur qu'elle reçoit du ciel, il produit, & racines, & chalumeau, & espice. Ce qu'il ne feroit, s'il ne contenoit en luy, telle substance, disposée a telle transmutation. Aussi ces deux substances assemblees ensemble: bien cuites, & temperees, par ceste chaleur de la terre, ou du ciel: produisent tel metal: selon qu'ils seront, ou plus purs, ou plus immondes. Les purs engendrent les purs metaux. Les impurs, les autres. Et ceste opinion est de Geber, & d'autres docteurs: entre lesquels n'auray honte, d'alleguer monsieur Syluius: Quelque fois mon precepteur, & amy. Melanchthon en sa physique: & d'autres de grand sçauoir: aussi credibles, & receuables que vous. Et pour confirmation de ce. l'ay veu de l'or estre reduit en son argent vif. Qui seroit quasi incroyable a ceux: qui ne l'auroient veu. Mais ceux qui ont vouloir de se mocquer de tout, ce qu'ils n'entendent ou qui n'ont veu: facilement nieront le tout: comme chose fabuleuse, & comme chimeres.

Ausquels ie desireray: ce que desiroit aux atheniens, le bon homme Aristides: quand il fut banni: C'est meilleur cerueau. Je ne veil pas nier (comme i'ay allegué de Platon, & Aristote) qu'ils ne soyent cōposez des quatre premiers elemens: Comme tous corps naturels, ausquels il y a les deux actifs, & les deux passifs. Les actifs sont le chaud, & le froid: les passifs, l'humide & le sec. La terre y est: laquelle ne se peut assembler, que par l'humidité: Et l'humidité ne se peut terminer, & contenir, q̄ par le sec. Et tous deux ne se peuuent transmuier en corps: sinon par leur contraire. Et d'autant, qu'ils sont froids: il est requis, qu'ils soyent transmuez par le chaud. Parquoy, concurrent a telle operatiō, la nature du feu, & de l'air: qui sont chauds. Car sans chaleur ne se fait aucune conuerfion. Voila pourquoy disoit Aristote, que tous corps estoient participans de ces elemens. Et les metaux, qui ont leur consistence de terre, & d'eau, alterés, & temperés ensemble, par la chaleur: puis coagulés par le froid. Mais en ce different, les pierres metaliques, des metaux: que les pierres sont plus seiches: & tiennent plus de la terre, que de l'eau. Les metaux, plus d'eau, & d'air, que les pierres. Ce que touche Aristote, quand il dit: que les metaux sont engendrés plus d'une exalation vaporeuse, que seiche. Or est-il, que la vapeur tient de la nature de l'air. Car, comme dit Galien, vapeur n'est, qu'une eau subtiliee, & transmuee en nature de l'air. Et telle nature aeree, & vaporeuse, est visqueuse, & grasse: qui entretient si bien, & vnit les parties terrestres: qu'a grand peine, se peuuent despartir d'ensemble. Tellement qu'il faut grand feu, pour les separer. Mais encores sont si bien ioinctes: que leur humidité, ne mouille point. Et la chaleur ostee, incontinent se resserrent: comme au parauant. Parquoy disoit Aristote, en ses metheores: Que les corps, qui facilement se rassemblent, apres auoir esté fondus ont plus de terre, que d'humidité. D'auantage tous metaux, sont ductiles & extensibles, ce qu'ils ne seroyent: si ceste humidité, qui termine, & conioint les parties terrestres, n'estoit visqueuse, & tenace. Et tāt plus ils participent de telle humidité: & plus sont ductiles. Comme l'or, l'argent, le cuiure, l'estain, le plomb, & autres. Ceux qui n'en ont pas tāt, ne sont pas si ductiles, ne si extensibles. Car toute chose ductile, ne participe de l'humidité aqueuse: cōme dit Aristote. Dont m'estonne, comme auez dit en vostre liure, allegant faux vos docteurs: qui ont (comme vous dites) escrit après Albert le grand, & Auicenne: Que les metaux estoient composez d'eau, & de terre. Veu que c'est Aristote, & Platon: cōme i'ay dit en mon liure: avec l'interpretation d'Alexandre aphrodisee: qui ont esté long temps: auant les autres. Et encores plus faux: d'autant qu'auetz dit, qu'en leur composition, la partie aqueuse, dominoit sur la terrestre. Ce qui n'est en aucun autheur, que i'aye veu, ne leu. Et est contre toute apparence au

sens externe. Car, comme dirions nous, qu'en corps solide, pesant, & terrestre, l'humidité aqueuse, domineroit, sur la terre. Vos paroles s'ont telles. Les auteurs, qui sont venus apres: & qui ont iugé de toutes ces opinions: ont arresté, que la matiere des metaux, procede de leau, & de la terre, principalement. Non, qu'ils ne veulent, que les autres elemens y ayent leur part: terre, dy ie, & eau: tellement meslés, que la partie aqueuse, maîtrise la terrestre. Laquelle, y-est proportionnée, en telle maniere: quelle obscurcit en partie, la clarté d'icelle: sans toutesfois luy oster sa lueur. Veu qu'Aristote expressement dit, en ses metheores: que les corps, qui sont composez de terre, & eau: Et qui sont cōgelés par froid: ont plus de terre, que deau. D'autant que le froid, chasse la chaleur, & l'exprime. Et quand il euapore, il emmène avec soy, beaucoup d'humeurs. Et tels, se fondent: quand la chaleur derechef y entre. Et puis que les metaux, pour la plus part sont ductiles: Aristote auroit mal dit: que ceux qui sont tels: ne participent de l'humidité aqueuse. Laquelle toutesfois vous faites dominer sur la terre. Ou vous montrez, que ou me reprenez de n'estre bon alchimiste: Vous meritez d'estre appellé du tout ignorant, de tel sçauoir. Qui est de cognoistre, la nature des metaux: & de n'entendre vostre Aristote: qui est le fondement de nostre medecine. Ce que ie n'eusse desduit, si ie n'eusse pensé: que telle est vostre opinion touchant les metaux, & de l'antimoine crud: que vous meslez, & confondez, avec les metaux: contre toute raison: ainsi comme sonnent vos paroles: comme s'ensuit. Et d'autant que l'antimoine restraint: & toutesfois n'a aucune qualité apparente au goust: il s'ensuit, que non seulement il est terrestre, & sec: mais aussi froid, & aqueux. Terrestre dy ie, & sec, au troisieme degré: comme tous restringens de pareille nature, froid, & aqueux prez du quatrieme degré: comme le plomb. Lequel a beaucoup de substance humide, gelee par le froid: Ainsi que scrit Galien. Quant est du plomb, ie vous en ay baillé la raison: Et vous ay montré: comme ne se pouuoit faire, qu'il fust tel: veu les effects d'iceluy. Mais j'ay grand peur qu'ayez vostre cerueau si malade: que quelque bonne raison, qu'on vous puisse bailler: Tant s'en faut, quelle vous profite: que plustost elle vous nuira: & irritera plus vostre cholere. Ou bien, que vostre belle olimpe, vous a tant obscurci l'entendement, quelle vous a rendu tout transi, & sans sentiment. Quant a l'antimoine: ie le desduiray aussi: & monstrey, quand il sera temps: comme il ne peut estre tel. Mais au parauant: ie vueil aschener vostre desduction des metaux. Vous dites a la fin, que les mieux entendus, disent: que la chaleur est cause, que la terre, & eau, se petrifient ensemble: & que le froid, fait congeler la composition. Qui est la resolution, que j'ay fait en mon liure, apres auoir desduit l'opinion de ceux, qui ont parlé de leur ge-

41

neration. Dont vous remercie, qu'estes de mon opinion en cela : & a laquelle ie consen: & non a celle, que mettez cy deuant : par laquelle dites, que l'humidité aqueuse, maistrise la partie terrestre. Ce seroit mieux dit, lier, que maistriser. P'eusse parlé de la clarté des metaux : & de leur lueur. Mais ie le laisse, a cause de briefueté, & pour venir plustost a examiner la temperature de l'antimoine : selon ses effects. Lesquels nous desduirons par ordre: prenant, ce qu'en dit Galien, Dioscoride, & Pline. Et d'autant qu'il est diuisible en deux: c'est assauoir, en celuy qui est crud, & celuy qui est préparé, en pierre transparante. Je prendray premierement la declaration de celuy, qui est crud: puis ie viendray a l'autre. L'antimoine crud, est vne pierre metalique, moyenne entre les metaux, & les pierres: qui ne reçoient aucune fusion, mais elle la reçoit, par fort feu. Parquoy pouuons iuger: quelle est engendree: comme les metaux. Mais en ce differe: quelle n'a pas tant d'humidité visqueuse: comme eux. D'autant quelle est friable: & que ses parties terrestres, ne sont si bien conioinctes, par l'humidité: comme sont celles des metaux. Il en y a de deux especes: le masse, & la femelle, desquels s'en ay baillé la difference, en mon liure : & ne le veux repeter. D'autant aussi: que le tout est escript, en Dioscoride, & Pline. Où on le pourra veoir mieux: que ne le pourrois escrire. Galien dit: qu'avec sa vertu dessicante, il a vne astriction: qui est cause, qu'il est meslé avec les medicamens, qu'on applique es yeux. Qui sont faits, en colyres, tant secs, que humides. Pline dit, que sa faculté, est d'astraindre, & refrigerer. Et principalement a l'entour des yeux. Ce que touche Galien au sixiesme de sanitate tuenda: Quant il conseille, pour la conseruation, & corroboration des yeux: de mettre sous les palpebres, avec vne petite spatule, d'un colyre sec: qu'il a composé: fait avec la pierre phrygienne: & sans toucher a la membrane, qui couure l'œil. Comme font les femmes tous les iours: quand elles appliquent a leurs yeux, de l'antimoine, pour les rendre plus beaux. Car l'antimoine, avec ce, qu'il est astringent, & froid: Il rend vne couleur noire. Laquelle avec quelque liqueur conuenable, fait bonne grace aux yeux. Et semble a veoir, qu'ils en soyent plus fendus. Parquoy est appellé platyophthalmos. Il empesche aussi, les defluxions sur les yeux. Et empesche, qu'ils ne soyent chassieux. Or examinons de pres ceste faculté: & regardons, Si vn médicament froid, & humide, au quatriesme degré: pourra faire telle operation: Pour empescher vne defluxion sur vne partie: (Comme nous auons touché cy dessus) Il y a trois intentions: l'vne est de repousser, ce qui peut venir en la partie. L'autre, resouldre, ou dessécher,

F iiij

Bib. Alex. Genouefse Paris.

ce qui est ia flué. Et la tierce, corroborer la partie. Voila les intēctions: que nous deuons auoir, au commencement des defluxions. Et est la premiere indication, & generale: que nous prenons de l'essence de la maladie. La repulsion, & corroboration, se fait par medicamens astringens: La dessiccation, se fait par medicamens terrestres: qui ont puissance de desseicher. Mais outre ceste generale indication, il nous faut prendre celle, que nous baille la nature de la partie blessée. Qui est l'œil. Lequel est composé de membranes, & humeurs, pour la plus grand part. Et outre, est fort sensible. Or est-il, que tant plus vn membre est sensible, & moins souffre medicamens forts, & aspres. Parquoy est necessaire: que les medicamens que nous appliquons a l'œil, soyēt doux, benigns, & lenissens. N'ayans en eux aucune asperité: ne chose qui represente sablon. Comme poudres seiches de medicamens terrestres. Encores faut, que tels, quand il en faudra vser, soyent mellés avec qlque liqueur viqueuse: & qu'ils soyent puluerisés a l'extremité, iusques a estre impalpables. Telle liqueur, peut estre le blanc d'œuf: ou laiēt de femme, bien saine: Où la decoction de fenugrec bien laué. Qui laisse quelque viscosité en leau, ou il aura esté bouilli. Encores faut-il considerer, la nature du medicament: & le conferer avec la partie. Car tout ainsi, que aux defluxions, nous n'vsons de tous astringens, en toutes parties indifferemment, mais nous considerons l'aissance, l'etion, & l'vtilité de la partie, sur laquelle nous les appliquons. Car si se sōt parties nobles, où conioinctes a elles: nous n'vsons de ceux, qui ont faculté veneneuse. Le vitriol, est biē astringent, misyfori. & chalcitis, a esvstum, & son escaille, le sont aussi. Mais d'autant qu'ils retiennent en eux, quelque venenosité: on craint de les mettre es medicamens ordonnez pour la bouche: de peur, que quelque portiō, n'en tombe en l'estomach: qui pourroit faire grande nuisance a la personne. Aussi es medicamē des yeux: d'autant qu'ils font d'vn sentiment fort aigu: & prompts a souffrir, tant pour leur substance delicate, & nerueuse: que pour leur rarité, ne doiuent estre aspres: c'est à dire ayant forte vertu astringente: Comme sont les austeres, acerbes, où acides: mais d'vne astrition douce, & benigne. Encores pour la doucir, doiuent estre mellés, avec quelque humidité: qui les rendra encores plus doux. Comme est le laiēt d'vne ieune femme, bien saine: Le blanc d'œuf: & la decoction de fenugrec. Or si l'anti-moine estoit terrestre, & sec, au troisieme degré: comme vous dites. Serait-il commode a tels medicamens? il n'a point de goust: c'est a dire, en le mettant sur la langue, il ne vous represente aucune qualité: Comme il est vray. Et est terrestre, comme vous escriuez. Considerons vn peu, ce que i'ay dit ci deuant: qui nous donnera l'intelligence de ce, que nous pretendons. Galien au quatriesme des simples, (comme i'ay allegué). Nous dit

43

dit: que si en vne chose seiche, nous trouuons pareil sentiment, comme en vne eau, qui n'a nulle qualité: Elle sera, & la pourrons iuger, n'auoir grande chaleur, ne grande frigidité: mais plustost, auoir vne constitution moyenne: Declinante toutesfois vn peu a frigidité. Et si estant ainsi, en telle differēce de chaleur, & de frigidité, c'est a dire, n'estre ne trop chaude, ne trop froide: a vne substance seiche: telle est terrestre: & desseiche, sans mordication. Ce qu'il confirme, au neuuesme liure. Disant, communement toutes pierres desseichēt: Et entre toutes, celles qui sont meslees, avec qlque liqueur: Où qui sont mises en poudre, si en la bouche ne donnent sentiment de quelque qualité: Nous les pouuons iuger estre douces, & de faculté debile: Et nullement mordicantes, c'est a dire, n'ayans en elles, ne forte astriction, ne forte mordication, ne forte absterfiō. Parquoy telles, meslees avecques le cerat: sont bonnes a cicatrizer les vlcères: qui sont aux corps mols, & delicats. Et sont bonnes aussi, meslees avec les medicamens ordonnez pour les yeux: Or s'il est ainsi: ie vous feray c'est argument. Toutes pierres metaliques, qui au goust, ne representent aucune qualité: soit qu'elles soyent en poudre, mises sur la langue: soit quelles soyent meslees, avec quelque liqueur, ne sont ne trop chaudes, ne trop froides: mais sont moyennes, entre deux. Toutesfois declinantes vn peu a la frigidité. L'antimoine est vne pierre metalique, seiche: par vous mesmes, qui la mettez au plus haut de la dessication: excepté celles qui brulent. Laquelle mise sus la langue: soit qu'elle soit en poudre: soit qu'elle soit dissoulte avec quelque liqueur, de pareille faculté: c'est a dire insipide: ou bien peu: ne represente au goust, aucune qualité excessiue: mais est du tout insipide: comme vous mesmes assurez en vostre liure. Ergo il n'est ne trop chaud, ne trop froid. Iacoit qu'il decline a quelque frigidité, mais est moyen entre les deux. Et par consequent, n'est froid au quatriesme, & moins encores humide, en mesme degré, contre vostre opinion. Quant est de la maior, elle est tiree de Galien, & est monstree vraye par les effets, comme nous dirons tantost. La mineur est aussi vraye: voire si vraye, que ne la seauriez nier. Dont la consequence s'en ensuit necessaire. Par ainsi, vostre iugement, ne sera nul: où le dire de Galien, qui s'accorde a la verité, sera faux. Ce que ne voudroit confesser vn, qui auroit versé peu de temps en la science de medecine: s'il n'estoit non pas antimoniacle: mais du tout demoniacle: ou rai en amours: & aliene de son esprit. Et pour vous monstrier, qu'il est ainsi, moyen: il est appliqué aux yeux: qui sont d'une nature froide: pour empescher, que defluxion ne tombe sur eux. Puis aux palpebres: pour empescher la chassie: comme faisoient les dames de Rome: prenant de luy deux profits. L'vn d'empescher la defluxion: l'autre pour leurs donner grace. Et tels medicamēts doi-

G

uent estre tels: qu'ils n'ayent grande astringtion. Car s'ils l'auoyent grãde, ils seroyent où austeres, où acerbés, où acides: cōme auons desduit ci dessus. Et par ainsi, auoyent valide astringtion: & exaspereroyent la partie: & luy causeroyēt douleur. Comme Gal. desduit au troisieme de la composition des medicamens particuliers. Il y a (dit-il) vne maniere de medicamens: que nous ordonnons pour les yeux: qui est astringent. Et ceux, qui astringent mediocrement: repoussent, & empeschent les defluxiōs. Ceux qui astringent avec vehemence: augmentent la douleur: Et exasperent plustost les tuniques des yeux: que d'empescher la defluxion sur eux. Mais vous me direz, que Gal. vse de celuy, qui est bruslé & puis laué, & non du crud. Et que telle preparatiō, où lotion: luy oste beaucoup de sa malice. Je vous diray: au sixiesme de sanitate tuēda, Gal. ne dit pas, que les dames vsassent du préparé: c'est a dire du bruslé, & laué, mais simplement dit, que tous les iours, ils vsoyent du stibion où antimoine, comme nous parlons, pour empescher qu'elles ne fussent chassieuses. Et n'estoit requis, qu'il fust préparé. D'autāt, que les yeux estoient sains. Et ce quelles faisoient: n'estoit pour la maladie, quelles eussent: mais pour empescher, quelle ne vint. Pensens, comme dit Gal. estre plus seur, & plus facile d'empescher venir vne maladie: que la guerir: quand elle est venue. Et par ainsi, les yeux n'ayans aucune douleur: supportoyent plustost lastringtion de l'antimoine crud: que s'ils eussent esté malades. Mais quand ils estoient tombes en inflammation: où qu'il y eust signe de defluxion. Lors pour augmenter la seicheresse de l'antimoine: & le rendre moins astringent, & sans mordication: le brusloyent: & le lauoyent, en liqueur conuenable, pour la maladie de loeil, & sa temperature: & de celle aussi: de tout le corps: aucunes fois avec du vin: aucunes fois avec leau: où autre liqueur: ainsi comme ils voyent conuenir, a la nature du patient, & disposition de la maladie. Car les metaliques, ainsi preparez, seichent d'auantage: & ne sont si aspres: comme auant leur preparation. Aussi l'antimoine, ainsi préparé, est de pareille faculté: comme le plomb bruslé. c'est a dire: a dessication, avec petite astringtion: par laquelle, il meine a cicatrice les vlcères rebelles: quand ils sont mōdifiez. Et quand il faut cicatrizer: nous vsons du crud: comme ayant grande faculté d'astraindre: comme ceux, qui doiuent cicatrizer les vlcères: lesquels doiuent estre fort astringens: & fort dessicatifs: plus, que ceux, qui glutinent les vlcères. Car il suffit aux glutinatifs, d'oster l'humour, qui est contre nature, dedans l'ulcere: & conseruer celuy, qui est naturel. Mais les epulotiques, où cicatrizans, non seulement doiuent oster, ce qui est contre nature: mais l'humour mesme naturelle de la chair: pour la desseicher fort: & la rendre semblable au cuir. Parquoy ie m'estonne, cōme vous dites: que l'antimoine est plus aqueux,

45

que sec, veut qu'en la denomination des facultez des medicamens: nous prenons tousiours celle qualite, qui domine. Et selon icelle, nous les iugeons tels. Or voyons nous, que toutes ses actions, despendent d'une science, sans qu'aucune humidite y concurre. Laquelle, comme auos dit, reprime, & debilité l'action des astringens. Ce que ne demandos icy. D'avantage, s'il estoit froid au quatriesme degre: comme vous dites, & aqueux seruiroit il es yeux? qui sont d'une substance nerueuse, laquelle est facilement offensee du froid: tant soit-il petit. Que feroit vn froid superlatif, & narcotic, ne feroit ce point au lieu de guerir la maladie: perdre, & amortir la partie? Je vous diray: ce que j'ay veu aduenir en ceste ville de la Rochelle: au comencement, que i'exerce lart de medecine. Vn notable bourgeois eut vne inflammation en la conioctiue de l'œil, que nous appellons ophthalmie. Et appella vn vieil medecin, & vieil chirurgien. L'office du medecin, ne fut, sinon de luy ordonner purgation: & la maniere de viure. Restoit au chirurgien d'appliquer les medicamens topiques, sur l'œil. Il luy appliqua des trociques de ralis, dissous avec eau roze, par l'espace de huit iours. A la fin desquels, ie fus appelle: & voyant son œil n'estre pas beaucoup rouge: & estre presque guery: come m'asseuroit le chirurgien. Commencay a rire: & me souuint du dire de Gal. La maladie est guerie: mais le patient est mort. Aussi l'ophthalmie est quasi guerie: mais l'œil est perdu. Ainsi en aduint. Car il en perdit l'œil: & n'en vit onques d'espous. Regardes, si pour telle application, en l'œil: ayant telle inflammation: Laquelle pouuoit resister a la frigidite du medicament: la perte de l'œil s'en est ensuiuite, en si peu de temps que pouuoit aduenir es dame romaines d'en appliquer par chascun iour? D'avantage, il restraint le sang fluent de la membrane du cerueau: non pas seul: mais avec le blanc d'œuf. Où il est necessaire, d'vser de medicamens, qui sans aucune mordication, astringent, & resserrent: comme dit Galien, a l'unziesme des simples: comme aux vlceres du siege, & des parties honteuses. Ce que ne pourroit faire: ne deuroit: quand il seroit froid, come vous dites. Car la membrane, ainsi refroidie, par l'antimoine: pourroit communiquer sa frigidite au cerueau, pour sa vicinite: qui engendreroit au patient, où quelque paralysie, où quelque apoplexie, où quelque autre maladie mortelle. Car s'il est ainsi, que le cerueau, estant couuert de ses deux membranes: ne peut souffrir la presence de l'air, tant soit chaud: voire es plus grandes chaleurs de l'este: sans tomber en maladie mortelle: quand on ouure le crâne: pour quelque playe. Comment pourra-il souffrir le medicament stupefactif, & narcotic: mis sur la dure membrane: qui luy est si prochaine: qu'elle l'environne tout? N'est-ce pas procurer la mort du patient: & en donner conseil: (s'il estoit tel). Je m'estonne, Monsieur le docteur,

que vous n'auēz vn peu mieux pensē a vostre opinion: pour determiner de la qualité de l'antimoine. Veu qu'auēz raison, autorité, & experience du tout, contre vous. Où y ail barbier, tant soit ignorant: qui meist iamais vn médicament froid, pres du quatriesme degré: sur la membrane du cerueau? Et qui n'eust thorreur de croire: q̄ les autheurs anciens, l'eussent conseillé? Ce seroit vne nouuelle methode, d'arrester le sang de la membrane du cerueau: en appliquant tels medicamens. Galien, a craint d'y appliquer du sang de coq, & de poules: pource qu'il ne les auoit iamais experimentez. Et qu'il sçauoit, que telle hémorhaigie de sang, en telle partie: estoit fort dangereuse. Et toutesfois ils ne sont pas froids pres du quatriesme degré: ne chauds en pareil degré. Actins au chapitre de phrenesie, deffend d'apliquer sur la teste du phrenilique, de l'huile rosat, actuellement froide: d'autant, que la frigidité, n'est conuenable a la membrane du cerueau inflamme. Et toutesfois, auant que paruenir a la dictē membrane: vous auēz la grosse peau de la teste, avec l'os: qui pennent s'opposer, a la frigidité: & la dimiuer par le chemin. Regardez, que peuuent faire tous medicamens narcotifs, mais immediatement sur elle. Vous criez contre l'antimoine: disant, que c'est la plus couuerte poison, que l'on pourroit bailler: & la mieux fardee. D'autant, qu'elle n'a nul goust. Vous criez cōtre moy: & contre ceux, qui conseillent d'en bailler: cōme contre tyrans, & meurtriers. Vous voulez, qu'incontinent a vostre cry: on nous iette hors de France. Que l'on nous face mourir. Regardez: si vostre opiniō est vraye: Que l'antimoine soit froid au quatriesme degré. Et toutesfois luy baillez avec les anciens docteurs: la faculté de restreindre le sang de la membrane du cerueau. Quel sera leuenement de vostre opinion? si quelqu'un la veut suivre: où que destitué d'antimoine, prenne vn médicament de pareille frigidité. Car aussi assurez vous, contre toute raison: que tous medicamens astringens, & restrainans le sang, sont d'une grande frigidité, & secheresse: qui procede d'une nature terrestre, & aqueuse. Je ne sçay quelle aquosité vous trouuez es pierres metaliques. Lesquelles comme disent tous autheurs sont d'une qualité du tout seiche: mais les vn plus, les autres moins: ce qu'auēz confirmé en vostre liure. Ce qu'ils ne seroyent: s'ils estoient participans d'une substance aqueuse, plus que seiche. Car ils seroyent mols: & non pas durs. Qui sont deux contraires: Comme met Aristote au dexiesme de generatione & corruptione. Et leur debiliteroit la vertu astringente, & contrahente. Je sçay biē que les medicamens froids resserrent, & retirent en vn, les parties separees. Et par ce moyen, peuent arrester le sang: comme l'eau froide. Aussi font les astringens, d'une astringion valide. Les autres aglutinent les veines: comme sont les medicamens emplastiques: qui sont d'une substance lente, & crasse: comme est manna

thuris, le plastre, la toille d'arreignee. Les autres en bruslât, & astringeant
 resserrent, & arrestent le sang: faisant crouste par le dessus. Et tels ne sont
 pas froids, & aqueux: comme sans aucune determinati^{on}, & iugement, la-
 uiez afferme en vostre liure. Mais si est-ce, que chascune partie, ne deman-
 de mesmes medicamens: comme il desduit, tant en son cinquiesme de la
 methode: comme au troiesime. Car comme j'ay dit: qui voudroit mettre
 de leau toute froide sur la membrane du cerueau: ou quelque autre me-
 dicamēt de grande frigidité: ne seroit ce point vn erreur, digne de mort?
 Ne seroit ce point destruire la puissance d'un membre principal? Duquel
 la vie despend en partie. Et s'il est ainsi, que Galien n'approuue pas: que
 des le commencement du flux de sang: voire en partie externe, on appli-
 que des medicamens, où trop astringens, ou trop froids, sans astringi^{on}:
 De peur, que le sang ne retourne au dedans, en quelque partie noble: où
 qu'il ne remplisse trop les veines du dedans du corps: & qu'il s'en ensui-
 uist plus grand peril. Tellement qu'il en a veu beaucoup: qui rendoyent
 le sang par la toux: qui venoit des poulmons: auoir esté grandement of-
 fensez: pour auoir supporté sur leur poitrine, des medicamēs trop froids.
 D'autres, qui vomilloient le sang, estre tōbez en grande debilité destom-
 mach: pour auoir esté trop refrigeréz, par le dehors. Comme ceux, qui
 seignent du nez: pour leur auoir mis trop de medicamens refrigeratifs,
 sur la teste, en estre tombez en mauuaises maladies. Que diroit-il, de voir
 appliquer sur la membrane du cerueau: partie nerueuse, sensible, conioin-
 tēte quasi au cerueau: vn medicament froid au quatriesme degré? Ne des-
 fend-il pas: au tresiesme de la methode, de appliquer aucun medicament
 froid actuellement, ou de sa puissance, sur la region, où est le foye? laçoit
 qu'il soit au commencement d'une defluxion chaude: que nous appel-
 lons phlegmone. D'autant, que tous medicamēs froids, soit actuellemēt,
 soit en puissance, destaignent la chaleur naturelle du membre: Et luy o-
 stent sa force. Et toutesfois on ne leur mettoit pas immediatement sur le
 lieu, ou estoit le mal: mais y auoit beaucoup de parties, entre deux: qui
 pouuoient s'opposer: & esteindre vne partie de la frigidité du medica-
 ment: d'auant qu'il paruint au lieu blessé. Que seroit ce donc, de le met-
 tre sur la membrane: si prochaine du cerueau? ne seroit ce pas chercher la
 mort du malade: & non pas la santé? Par quoy Galien loue en cest endroit:
 ceux, qui ont vertu emplastique: c'est a dire: que pour leur viscosité, rem-
 plissent, & estoupent l'orifice de la veine ouuerte, avec quelque astringi^{on},
 & dessication: comme celui, qu'il a composé: tant pour les veines, qui
 sont es parties du corps: comme pour celles, qui sont en la membrane du
 cerueau, qui est composé d'une partie d'encens, d'une partie & demie da-
 loes, destrempez en blancs d'œufs, iusques a ce qu'il soit espes cōme miel.

Puis les mettre sur du poil de lieure, bien delicat: & l'appliquer sur la veine ouuerte. En cestuy liniment, sont cōprises toutes les intentiōs qui sont requises, pour arrester le sang de la membrane: qui sont d'astraindre, & estouper l'orifice de la veine, par leur substāce emplastique: & sans aucune mordication: estans moyēs, entre chauds, & froids. Aussi n'a trouuē plus expediēt: & plus prōpt remede en telle maladie: que cestuy ci. Autāt en pourroy-ie dire, de l'antimoine, subtil et puluerisē: & meslé avec ledit blāc d'œuf: cōme nous auōs dit par ci deuāt. Par ainsi nous pouuōs iuger: si no^s ne sommes plus auēgles, que taupes: que l'antimoine n'est pas froid au quatriesme degré: & par cōsequent poison: cōme auez asseurē en vostre liure: Si c'est vous docteur, qui l'auēz cōposé: ce que ie ne puis croire. Mais plustost, que quelque escholier, vous a prestē ceste fourbe: emprūtant vostre nō, pour vous mettre en derision: & pour couvrir son ignorāce. Où biē que l'amour de vostre amie, vous a tāt trāsportē: q̄ n'auēz en aucune raison, ni d'iscretion: quand vous l'auēz escript. Il faut venir au preparē: pour sçauoir, s'il est poisō. Et pourquoy, il est medicamēt laxatif. Et pour le premier: le vueil mōstrer, qu'il n'est poisō: selon vostre definitiō premiere: q̄ luy auez baillé. Et selō icelle, ferōs nostre deductiō. Vous les rēdēs fort odieux: & prenez grād peine a le chasser. Et pour vostre fondemēt: prenez sa calcinatiō, estre la principale cause de la malice. Car par icelle, il acquiert vne seicheresse, & vne chaleur, iusques au quatriesme degré: qui sont les qualitez du feu, par lesquelles doit estre appellē, caustiq̄, & brullāt. Et pour vostre confirmation: dites ainsi. Toute chose calcinee perd son humidité: & acquiert extreme seicheresse par le feu: laquelle ne peut estre sans grande chaleur. Car tous medicamēts secs au 4 degré: sont brullās. Toute chose, dōc calcinee, est brullāte, & caustique. L'antimoine est calciné, il est dōc brullāt, & caustic de la nature du feu. Et par cōsequent en nemy de nature: & vraye poisō. D'autant que tels medicamēts, mis sur le corps: où dedās: brulent, dissipēt, cōsumēt la vraye substāce du corps: & vlcèrent les parties, qu'ils touchēt: voire le cuir mesme. Regardez qu'ils peuuēt faire au dedās: Et pour mieux cōfirmer vostre dire: alleguēs Gal. au cōmēcemēt du neuuesme liure des simples: où il dit: que beaucoup de medicamēts, acquierēt par le feu vne ignēte: que Aristote appelle, empi-reuma: & sont plus chauds: qu'ils n'estoyēt auparauāt. Pour venir a vostre premier argumēt. Je vous dy: que vostre maieur est fausse. Quand vōs dites: q̄ toute chose calcinee, perd son humidité: & acquiert extreme seicheresse. Je vous le nie. Car s'ils auoyēt ceste extreme seicheresse, comme vōs mesmes dites: & est vray, vostre dire, ils seroyēt caustiques, ce qui est faux. Car le plomb brullē, n'est point caustic, autremēt ne seroit mis es vlcēs rebelles: pour les mener a glutination. Les metaliques brullēs, cōme

dit Gal. au quatriefme .de compo. phar. acquierent par leur calcination, & brulleure deux vertus: l'une qu'ils seichent d'avantage: l'autre qu'ils perdent leur acrimonie: & ne mordiquent point. Et à fin, que ie vous retorque: ce que m'auez dit au commencement de vostre liure. Que ie ne m'appreste le cousteau: pour me couper la gorge. Je vous diray: qu'en auez forgé vn: pour vous la couper, non pas aétuellement: mais par effigie, Le cousteau est le texte de Gal. par vous allegué, du commencement du neuiefme liure des simples. Lequel vous confond du tout: & vous rend vostre argument friuole. Lequel ie vueil mettre icy: à fin que ne penſes: que j'allegue faux. Beaucoup, dit-il, pensent, que tous medicamens brullés ſoyent rédus plus froids, qu'ils n'esboient auparauāt. Les autres a l'opposite diſent: que tous medicamens brullés, par leur cōbuſtiō, acquierēt pl⁹ grāde chaleur. Les vns, & les autres faillēt. Car on en voit beaucoup: qui ont acquis manifestemēt vne plus grande chaleur: ſoit au gouſt, ſoit au toucher, ſoit en leur actiō: quād ils ſōt mis en oeuvre: & qu'ō les applique au corps humain: cōme ie diſois tātōſt de ceux qui ſont acres: & de ceux qui ſont astringēs. Au contraire beaucoup apparoissent eſtre moins chauds: apres leur calcinatiō. Ce q̄ nous cognoiſſons claiemēt: tāt au toucher: qu'ē leur vſage, & operatiō. Je dy vſage, cōme auparauāt: quād vous les mettez ſur le cuir. Ils redēt la partie plus chaude, & plus rouge. Les autres, la rendent palle, & froide. Les vns la font enfler: les autres la retirent. Parquoy ceux qui ſont acres: perdent beaucoup de leur chaleur, par la calcination. Mais ceux, qui ne ſont pas acres: en reçoient. Et nul de ceux, qui ſont calcinés: n'eſt pleinemēt froid. Car il leur demeure toujours, quel que ignitiō: que Ariſtote appelle empyreuma. Laquelle s'oste par l'auement. Or s'il eſt ainſi, Monſieur le docteur: que les medicamens acres, perdēt de leur chaleur, par calcinatiō: cōme il eſt vray. Il ne faut arguer: que tous medicamens en general calcinés, ſoyent caſtiques. Je ne vous veux pas nier, auſſi: que les froids, & astringēs, par calcination, n'acquierent quelque igneite: mais il ne ſ'enſuit pas: qu'ils ſoyent caſtiques. Car la conſequence ſeroit mauuiſe, de dire: ils ont acquis quelque igneite: ergo ils ſont de la nature du feu. Nō plus que de dire: ils ont quelque humidité: ergo ils ſont humides, de la nature de leau. Mais à fin que mon dire ſoit plus clair. Prenōs la maniere d'en iuger: par le dire de Galien: qui nous a déclaré en ce texte preallegué. C'eſt par le gouſt, par le toucher, & par les effets. Qui ſont trois moyens pour diſcerner des qualitez premieres des medicamens. Et premierement le gouſt y eſt: qui iuge tant de la ſauueur: que de la qualité. Car les medicamens caſtiques, ſont, acres, mis ſur la langue, l'ulcerent, l'incident, leſchauffent, attirent du ſang des parties voisines. Au contraire les froids, & astringēs: la refroidiſſent: la contraignent: la reſſerrēt: & repou-

50
lent, ce qui est contenu en elle. Item mis sur la peau: les acres l'ulcerent
les chauffent, l'enflent. Les astringens, la rendent toute ridee, & resserree.
Voilla les enseignemens: que nous donne Galien: pour en sçauoir inger
au vray. Regardons maintenant au paoure Antimoine: que vous perse-
cutez tant, desquels il est: quand il est calciné. Est-il premierement d'une
substance subtile: où d'une terrestre, & crasse? Car il y a deux manieres
de medicamens caustiques. Les vns sont d'une substance subtile: les autres
d'une substance espesse, & terrestre, comme dit Galien au quatriesme des
simples: Ceux qui sont de substance subtile, estant simplement chaudes,
au quatriesme de gré: sans substance veneneuse, sont acres, & mordicans
prouocans l'vrine, & les sueurs: resoluent incensiblement les humeurs su-
perflues: rendent grande alteratiō dedans le corps: ulcerent le cuir: quand
ils luy sont apposes. Mais ceux, qui avec telle chaleur, ont une substan-
ce veneneuse: engendrent bien corruption dedans le corps, & y font grā-
de violence: mais est sans mort soudaine. Car leur malice, peut estre cor-
rigee par medicamens propres: & sont enuoyez le plus souuent, hors du
corps, avec les excremens communs, & humeurs: qu'ils attirent par leur
violence. Comme est leuphorbe, la colocynthe, tapfia, catharides, nostre
scammonee, & autres: lesquels toutesfois, ne pouuez appeller poison, se-
lon vostre definition, & la mienne. Autrement tous medecins, seroyent
empoisonneurs. D'autant, que le plus souuent, baillent a leurs malades
de tels medicamens. Lesquels, iacoit que de leur nature, soyent du tout
contraires a nostre substance, & temperature: Et qu'ils laissent tousiours
quelque impressiō de leur malignité, dedans le corps, de ceux, qui les
prennent: ainsi que par leur goust, & mauuaise odeur, nous en pouuons
estre certifiez. Si est-ce: que le plus souuent: les medecins en font le pro-
fit des malades: les adioustans avec d'autres: où pour les mener au mem-
bre, que nous voulons purger: comme les cantharides: que nous mettons
avecques les medicamens: que nous voulons enuoyer aux reins, pour les
purger: où pour acelerer leur operation: où resistera quelque poison.
Comme dit Pline de laconite: qui resiste au venin du scorpion: quand il a
picqué quelqu'un: en le baillant a boire, avec du vin chaud. Merueille,
dit-il, que deux venins mortels, se rencontrent dedans le corps: se tuent
eux mesmes: & se destruisent, si bien: que l'homme ne meurt point. Il en
y a d'autres: qui sont d'une substance terrestre, & crasse: lesquels s'ils sont
d'une chaleur caustique, sans substance veneneuse: sont brussans, tant les
parties de dehors: que celles du dedans. Mais en ce different des subtils:
que les acres, de subtile partie, incontinent montrent leur action. Mais
ceux qui sont terrestres: ne montrent pas si tost. Mais quand ils comen-
cent a la monstrier: elle est beaucoup plus violente: & dure plus longue-
ment.

41

ment estant semblable a vn fer chaud, mis sur la partie: moyennant toutesfois: qu'ils soyent preparez par art: & mis en poudre. Car s'ils n'estoyent ainsi preparez, quand ils seroyent mis sur la peau: ne vlceroient si tost. Ne mis au dedans: ne seroyent si tost attirez, par les arteres: pour estre communiqés, a tout le corps: a cause de la densité de leur substance. Mais estans mis en poudre: & auallés: corrodent, & brullent le stomach, & les parties, par où, ils passent. Et si avec ceste chaleur, ils ont vne substance veneneuse: si peu qu'on en pourra prendre: corrompront, & pourriront: ce qui est disposé a pourriture. Comme sont les humeurs du corps. Et iacoit, que pour la densité de leur substance, ne font si tost leur action: si est ce: que par le temps, le monstrent euidentement. Car demourans fichés en la partie: où ils sont arrestez: soit en le stomach, où extremité des vaisseaux: ne cesseront de distribuer leur venenosité, es parties voisines: iusques a ce, que le cœur en soit infecté: & que mort s'en ensuiue. A cause, que la verru, est destruite, par ceste qualité estrange & veneneuse. A menons a ceste heure, ce pauvre malfaiteur Antimoine, ayant la corde au col: les mains, & bras liez: prest a estre pendu. Lequel toute fois vous supplie l'ouir en ses faits iustificatifs: comme ayant esté accusé a tort. Premièrement il dit, qu'a tort, & sans cause, on la iugé poison. Car s'il estoit tel: apres auoir esté calciné, seroit condamnable: où pour estre trop chaud, & caustique: où pour estre caustique, & veneneux. Quât au premier, il n'est caustique: d'autant que mis sur la langue, par long tēps: ne la brulle point, ne laltère en chaleur: moins que le poiure, où le clou de girofle. Encores, qu'il soit redigé en poudre impalpable: mis sur la peau: ne luy cause aucune rougeur, ne inflammation: masché long temps en la bouche: ne donne aucun mauuais goust: approché du nez: ne baille ne bonne, ne mauuaise, odeur. Ainsi par telles enseignes, que vous pouuez experimenter a toutes heures: ne le pouuez dire tel. D'auantage, estant auallé en le stomach, avec la conserue de Roze: ne laisse aucune alteration de chaleur, où seche resse: ne le debilité point, tesmoing en sont ceux, qui en ont pris. Qui incontinent apres son operation: ont eu meilleur appetit, qu'auparauant. Tesmoing Andreas gallus: qui en aualla en vne fièvre continue: ayant inflammation de cœur: & de poulmon, & autres accidens: toutesfois n'en est mort, & ses inflammations gueries. Ce n'est a dire, qu'il soit caustique autrement seroit faux: que les contraires, sont gueris par leur contraire: principalement où il n'y a que simple intemperature: mais en cestuy en ostant la cause, qui faisoit inflammation: il a refrigeré par accident sans eschauffer le corps. Parquoy conclud: qu'a tort, & sans cause: on l'a accusé d'estre caustic: & qu'il en appelle. Et quant a vous Monsieur le docteur, qui a la suasion des faux miracles: qu'on vous auoit rapportez de moy:

H



42
en prestez trois grains: qui vous ont tât trauaillé. Je n'en cogneus iamais: qui s'en soyent tant plaincts, que vous. Si est-ce: qu'il en y a cinq cens, tât ieunes, que vieux: tant masles, que femelles: qui en ont pris autât, où plus: qui n'en dirēt iamais autât, que vous. Vous ressemblez herodote: duquel Gal. parle au premier des simples: qui trouuoit le froment, le mil, & zea, a son goust, estre astringent: & le poiure aussi. Ce que ne diroit, vn homme: qui auroit vn grain de bon cerueau. Mais vous estes suspect en la matiere: & y allez par mal talent, & grand cholere. D'autant que m'appellés faux prophete, & ie ne preschay iamais: & ne fus iamais moyne. Puis imposteur: & que i'ay abusé vn chascun. Je ne me desguisay iamais: & ne pris iamais faux visage. Je laisse cela aux badins, & faiseurs de farces. Vous sçauiez que tous iuges, & tous ceux qui doiuent deliberer d'une chose, de si grande importance: ne doiuent estre touchez, ne de haine, ne de cholere, ne d'amitié, ne de misericorde: mais doiuent estre exemps, de toutes telles affections. D'autant que l'entendement, estant ainsi imbu, de telles passions ne peut bien iuger, a la verité. D'autant qu'elles le troublent: & empeschent: autant où plus: que les amours: qui vous courent par le ventre: cōme rats en vn grenier. Parquoy cognoissant que vous me iniuriez ainsi: & que procedez par haine, qu'avez conceu contre moy: a tort, & sans cause: Je vous recuse a iuge: & en appelle. Car ie ne suis caustique: comme vous dites. Car si ie l'estois, ie ferois, où de ceux, qui sont de subtile substance: où de ceux qui sont de substance terrestre. Desia m'avez iugé pour ma calcination, estre de substance terrestre, & crasse: car elle ne m'a laissé: que la partie plus contumace, & terrestre: comme avez escript en vostre liure. En laquelle, principalement ma malignité est appuyee. Si i'estois tel: que seroyent deuenus ceux: qui m'ont pris: Puis long temps, apres auoir desgorgé contre moy mille fariboles: demandes: Comment donc pourra nostre nature dissoudre, & deslier ceste dureté, & secheresse vitreuse. Et ie vous demande, Monsiieur le Docteur, cōme m'avez vous pris: où comme avez vous entrepris de me prendre, si ie suis tel comme me faiêtes? vous avez esté fort prodigue de vostre vie: & avez esté assez leger a croire faux prophetes: où scurres, qui vous ont tant enchanté: qu'ils vous ont mené a ceste raison, de me prendre. Car tels caustiques, de substance terrestre: ores qu'ils n'aient aucune venenosité: si est-ce, qu'ils brulent le lieu: où ils sattachent. Ce qu'ils eussent fait en vostre noble estomac: & en vostre corps, mais lantimoine ne la fait: comme le pouuons iuger par le sens externe: apres lequel, ne faut autre demonstration, comme estant suffisante, pour rēdre certain tesmoignage, de la chose. Oubien s'il est d'une substance veneneuse: tous ceux qui en auroient pris, seroyent morts, depuis vn an. Car tels corps terrestres, & veneneux:

pour quelque petite quantité, qu'on en puisse prendre: ne cessent iamais de corrompre, & d'estruire la nature de celuy, qui en aura pris: iusques a ce, qu'ils ayent communiqué leur venenosité, a tout le corps. Et leur malice ne peut estre corrigee, quelque diligence qu'on y puisse mettre. Et plus ils demeurent dedans le corps: & plus faugmente leur action, & venenosité. Ce que ne font ceux: qui sont de substance subtile: comme auons dit. Lesquels peuuent estre corrigés, par autres medicamens: & enuoyés, avec les excremens du corps. Or est-il: que n'estez mort, pour lantimoine, qu'auetz pris: mais estes encores vis. laçoit que vous en estes repenti, mais ç'a esté apres l'auoir fait. Et comme dit l'adage, le pescheur est sage, apres auoir esté picqué. Je vous prie, qu'eust fait le pource antimoine: si vous fussiez mort? Qu'eust dit venus, avec les graces? qu'eust dit cupido vostre grand patron? Iamais le sanglier, qui tua Adonis, ne fut mieux persecuté: qu'il eust esté. Je mesbahi: comment il vous a esté ainsi contraire: & qu'en auetz esté si debilité, veu que i'en ay baillé, a vne mienne ieune fille: aagée de huit ans: ayant commencement de fieure pestilentielle, la valeur de deux grains, ou plus, & fut sur le soir. Laquelle des le matin, demanda a desjeuner. Je lçay bien: que vous direz: que i'exalte mes reliques, pour les mieux vendre. Je ne suis ne marchand, ne vendeur de triacle. Dieu m'en est tesmoing, & la verité du fait. Je serois vn meschant pere, de bailler a mes propres enfans, de la poison. Ce seroit bien raison, qu'on criast apres moy le grand harau: si ie m'estois tant oublié: que de vouloir faire mourir, ceux, qu'il a pleu a Dieu me donner, pour enfans. S'il est donc ainsi, qu'il n'est poison: comme i'ay monstré par raisons, prises de Galien, & d'autres docteurs antiens: Refrenez vn peu vostre cholere: & ne soyez si prompts a iniurier, & calomnier vne chose contre toute verité. Car si par l'euement, nous iugeons de la bonté, ou malice d'vn medicament. Je vous en ameneray mille, contre vn: qui ne sont tombez en inconuenient de mort: non pas quelque petite nuisance en leur corps: pour auoir pris de lantimoine: mais sont demourez sains, & dispos: plus qu'auparauant. Ce qui n'aduendroit: si c'estoit poison, comme vous dites. Car telles facultez valides, & fortes: incontinent monstrent leur force dedans le corps: soit de chaleur, où de frigidité. Tout ainsi, que quelque petite portion des venins, que nous appellons mortels où deleteria autrement: quand ils sont entrés en nostre corps: le muent incontinent: & le transmuent en leur propre nature. Non point que ce soit leur substance, qui penetre ainsi, par tout le corps: Car si petite quantité, ne le pourroit faire: mais c'est par leur qualité:

H ij

qui se diffuse, & estât par le corps, comme dit Gal. au liure de semine. Et pour conclure ceste opinion. le feray c'est argument suivant vostre liure. Tout corps terrestre estant chaud, & de nature veneneuse, pour quelque petite portion, qu'on puisse prendre: necessairement meine a la mort. L'antimoine est corps terrestre, chaud, & veneneux, comme vous dites. Ergo il meine ceux, qui en ont pris, a la mort. La maior est veritable. Regardez si la mineur, & la consequence, sont bonnes: parce qu'auons dit ci dessus. Car si elles estoient veritables, comme vous soustenez: il en y auroit, qui auroient les coudes bien pres des genoux: qui sont encores bonne chere: & n'ont encores pensé, a mourir. Voila donc pour monstrier, que l'antimoine calciné, n'est pas poison. On peut faire vn autre argument cōtre le vostre. Tout corps metalique calciné est poison, qui pour quelque petite portion, qu'on puisse prendre, meine a la mort: & tue celuy, qui la pris. L'antimoine est corps metalique, calciné, qui pour petite qualité que l'on prent, ne meine point a la mort: comme l'experience le monstre, par infinité de personnes, & par vous mesmes. Ergo l'antimoine n'est point poison, selon nostre premiere definition. Et si vous repliquez. Il ne m'a pas tué: mais il ma fait de grands traux. Regardez combien en faisoit le lebor: combien en fait le diagrede: & vostre turbits: tesmoing m'en sera Mesne. Et s'il est ainsi, que Gal. a l'unziesme des simples: se contente pour vne generale cognoissance de la faculté d'un medicamēt, pour l'auoir experimenté deux, ou trois fois. Ne vous deuez vous pas contenter: de tant d'periences: que ie vous ay alleguees en mon liure. Et que ie vous allegueroy: si ie ne pensoys derechef: estre repris de vous: pour en auoir tāt mis dedans mon liure. Comme n'ayant autre chose, pour le remplir: que les exemples que i'ay amenés. Et toutesfois c'est suiuant le conseil de Gal. de Hip. & de Platon: qui ont voulu approuuer leur dire, par exemples. Cōme il est escript au neufiesme de plaplat & Hip. Et d'auantage ne vous contentent de cela: ne cessez de crier contre ce poure antimoine: les antimonicles, les charlatā, & triacleurs, qui sont toutes paroles indignes, d'un homme d'hōneur: & qui fait profession d'un art liberal & hōnest. Mais c'est tousiours la maladie des medecins, comme i'ay desia dit: qui a regné entre eux: & qui regnera encores plus: que iamais. Qui rend la medecine odieuse, & cōtemptible enuers les mechaniques. Car ils voyent que: ce que l'un dit estre bon: l'autre dira incontīent, qu'il sera pernicieux, & mauuais. Ainsi voyant telles dissensions: pensent que l'art soit du tout friuole: & sans assurance. Si ie vous cocede encores, qu'il soit poison: deuez vous ainsi crier contre luy: & le reiecter. Scauez vous pas bien: que les medicamens, que nous baillons contre les poisons, qui sont appellees alexipharmaca: sont de nature veneneuse. Et comme dit Gal. s'ils sont pris en quā-

tité, tuent aussi bien: que les poisons mortelles. Ce que confirme Dioscorides en son sixiesme liure. Or est-il, que l'antimoine se baille cōtre la poison: la plus grande, que l'on scauroit excogiter: qui est la peste. Il faut dōc pour la dissiper, luy bailler vne contrepoison: qui pour la similitude de sa substance, tire ceste poison hors. Car comme dit Pline, deulx poisons se rencontrent au corps: s'empeschēt l'vne, l'autre. Tesmoing la femme, qui bailla de l'estain a son mari: apres luy auoir fait aualler de l'argent vif. Que sont nos medecines laxatiues: comme la scamonee le turbits, lagarie, leuphorbe, le mezercon, l'ellebore, que vrayes poisons? Desquels aussi nous vsons contre d'autres: qui sont humeurs corrompues dedās nostre corps: & qui sont en nous veines, & arteres: lesquelles, le plus souuent, sont cause de la mort des malades: s'ils ne sont tirez hors: par medicaments: qui par similitude de leur substance, les attirent a eux. Puis nature si elle est forte, les reiecte hors: Vsant de la faculté expultrice: au grand profit du patient. Si donc tels sont admis en nostre medecine: pour quoy reiecterez vous l'antimoine? Pource, dirés vous, qu'il fait vne trop grande violence au corps: & trop grande euacuation. Vaut il pas mieux, nature estant forte, d'arracher des le commencement la cause du mal: que de perdre temps, a vser de sirops refrigeratifs, où alteratifs: & autres manieres de faire: qui ne profitent pas beaucoup: sinon pour réplir la bourse du medecin, & de l'apothicaire? Venons maintenant a la preparation: que vous trouuez si mauuaise: & par laquelle, il acquiert si grande malignité: comme vous dites. Car par la calcination, il acquiert nature caustique. Et dictes, que tous metaux, qui de leur nature sont froids, & secs: deviennent caustiques, & brulans, par la calcination: Car le feu, est contraire a leur chaleur: ne plus ne moins, qu'a la nostre: & l'altere. S'il est ainsi, que tout metal calciné (par vostre opinion) soit caustique, par leur calcination: le plomb brulé, sera caustique. Ce qui n'est pas, comme on peut iuger, par les effects, qui en sortent. Et si vous me respondes: qu'il n'est que brulé: & non calciné: vostre proposition, qui est apres, vous redarguera. Où vous auez dit, que assation, estoit aux metaux calcination. Et que c'estoit tout vn, assation, & calcination. Où vous tombez en mesme faute: de laquelle m'auetz argué en vostre liure, c'est de l'ignorance de l'alchimie: & de la preparation des metaux. Car si vous y estes si scauant, comme vous vous persuadez: & en medecine aussi: vous trouuerez: qu'il y a deux assations. L'vne incomplete: & l'autre parfaicte. L'incomplete est torrefactiō, où assation: pour oster les parties ignees, d'un medicamēt: & pour luy restreindre son acuité: & le rendre plus astringent. Comme en dysenteries, nous torrefions, & assons, la reubarbe: pour augmenter son astringiō: & quelle ne soit trop laxatiue & trop acre: le verddegris, pour

luy oster son acuité, & mordication, & le rendre plus gracieux. Nous tor-
 refions, & brulons le plomb: tellement qu'il vient en poudre: afin qu'il
 soit plus dessicatif. L'antimoine estoit aussi brulé: cōme l'auons en Dios-
 coride, & Oribase, & autres. Toutefois ainsi brulé, où torréfié: n'est pas
 calciné. Comme le plomb: quand au four de reuerberation, ou par le sel,
 il est parfaitement calciné: & est conuerti en poudre rouge: que nous
 appellons mine. Laquelle nous mettons en nos medicamens dessicatifs.
 D'autant qu'elle desseiche, sans mordication, & sans acrimonie. Ce qu'elle
 ne feroit: si elle estoit caustique. Ce n'est donc pas a dire: que tout me-
 tal calciné: soit caustique. Ce qu'asseurez en vostre proposition genera-
 le: selon laquelle, despend tel argumēt. Tout metal calciné à perfection,
 est caustique. La raine est vn metal calciné a perfectiō. Ergo elle est causti-
 que. Voila comment vos propositions generales, sont tosiours fausses: &
 les argumens fondez sur icelles, trouuez faux. Comme celle qui s'ensuit
 peu aprez. Tous metaux sont froids en leur dehors: a cause de leur par-
 tie aqueuse: contre laquelle, ils sont opiniastrément attachez: mais au de-
 dans, ils ont vne grande chaleur: laquelle apparoit lors, que la froidure
 se separe, avec l'humidité: par le moyen du mesme subiect, quelles ont:
 assauoir, l'eau, comme i'ay desia dit. Voila des propositions toutes nou-
 uelles: & vne alchimie freschement descendue du ciel. Laquelle ie n'en-
 ten: & le confesse facilement. Il me faudroit vn oedipus: pour m'ensei-
 gner cest enigme. Ie ne m'estonne pas, si vous dites: que ie n'enten gue-
 res en alchimie. & si vous le pensez: i'en pense enceres plus, car ie suis au
 bout de mon sens, touchant la vostre. Premieremēt, si les metaux en leur
 premiere generation, ont esté mellés & contemperés par la chaleur, où
 de la terre, où du ciel: Et que leur eau, & terre, ont esté si bien moderez
 ensemble, que par la frigidité suruenante, par l'absence de la chaleur,
 ont esté menez en ceste forme, qu'ils ont actuellement. Comment est-il
 possible: qu'ils soyent froids au dehors: & chauds au dedans? voire d'v-
 ne grande chaleur. Veu que le chaud, & le froid, (comme dit Aristote)
 ne se peuuent compatir ensemble. I a-il autre matiere au dedans, qu'au
 dehors? Ie scay bien qu'entre les simples: nous en trouuons bien, qui
 ont les qualitez contraires en eux: par leurs effects: aussi a cause de
 la dissimilitude de leur substance: de laquelle ils sont composez. Com-
 me en beaucoup d'herbes, gommes, & racines: mais ce n'est pas tout vn,
 des metaux, & des vegetaux: non-plus, que des hommes, aux min raux:
 comme vous dites. Car les vegetaux participēt plus des autres elemens:
 que de la terre: de laquelle quasi seule, les metaux participēt. Ie vous de-
 mande: quād est-ce que la chaleur des metaux apparoit? Ou bien, quād
 est-ce, que la frigidité, s'en va, avec l'humidité, par le moyen de l'eau.

47

Je ne puis entendre, que leau, soit cause: que la frigidité du métal, s'en aille, avec son humidité. Leau qui est iointe avec la terre: de laquelle est formé le mineral: est-ce pas son humidité naturelle: qui conioint les parties seiches de la terre: & leur donne vne substance ferme? Je voudrois estre bon alchimiste: pour sçauoir bien entendre cecy: & pour me rendre de vostre opinion: avec les bons alchimistes: que ie ne cognoy. J'ay regardé Geber, arnaut de ville neufue, Albert le grand, & beaucoup d'autres. Mais i'y suis confus: & tout nouveau. Je sçay bien quand on fond les métaux: qu'on leur imprime bien de la chaleur: & que leur frigidité naturelle, est assopie, pour quelque temps: a cause de la chaleur externe de feu: qui a penetré dedás les parties du metal. Et que lors, qu'il est fondu: qu'il ne soit bien chaud, Ceux qui mettroient leur doigt dedans: le sentiroient mieux: que le point du iour. Et ayme mieux le croire: que de lessayer. Mais apres la fusion: ils retournent en leur premiere forme, & premieres qualitez. Car autre chose est estre chaud essentiellement, & de sa propre nature: & de l'estre par accident. Car celuy qui est chaud naturellement, retourne facilement en sa premiere chaleur. Et celuy qui est froid naturellement: en sa premiere frigidité: comme nous voyons ordinairement, tant de leau, qui a esté eschauffée: que des métaux, qui ont esté fondus. Je sçay bien aussi, qu'il en y a de plus froids, les vns, que les autres. Mais communement, ils sont tous froids, & secs: comme auons montré cy dessus: & le confirmez en vostre liure, qui est contre vostre premiere opinion: où faisiez la partie aqueuse, dominer sur la terrestre. Mais il ne se faut esbahir, si vous tombez si lourdement. Car comme dit Platon: ceux qui veulent parler d'une chose: de laquelle, ils ne congnoissent la nature: tombent en grandes fautes, & absurditez. Quant a la calcination, par laquelle, vous dites, que l'endurci lantimoine & luy donne vertu de feu. Je croy que (vostre reuerence sauue) ne veistes iamais calciner: Car tant s'en faut, qu'on endurecisse le metal, que l'on calcine: que de dur: on le rend en cédre. Car calcinatiō, n'est autre chose: qu'une reductiō d'une chose seiche, en poudre, en luy ostāt son humidité, par feu: qui entretenoit, & lioit ses parties terrestres. Et telle calcinatiō, se fait pour beaucoup d'intētiōs: mais la principale: pour laquelle on calcine l'antimoine: c'est d'autant, qu'il est pierre metalique, fusible, ayāt grande quantité de sulphureité adustiuue corrompue, & sordide: laquelle luy est ostee, par le feu. Car par luy, toute chose, où il y a sulphureité adustiuue, est nettoyee. Ce qui ne se pourroit faire, sās adustiō. Et d'autāt, q lantimoine est vn corps solide, & dur, qui pourroit resister a l'actiō du feu, qui ne le pourroit penetrer par tout: nous le mettōs en poudre, auāt la calcination: à fin que le feu le penetre plus librement, & facilement. Et qu'il ne laisse aucune

48
partie qu'il ne touche : & luy oste ceste sulphureité. Et par ce moyen, la terre, qui demeure: en est plus pure, & nette. Parquoy ne se faut esbahir. si en la calcinant, il rend grandes fumées, sentans son soulfre, & de mauuaise odeur. Ce que ie ne veux nier: mais de vous conseiller: q pour ceste fumée, il doive estre nommé veneneux: ie ne le veux octroyer: laçoit que contre raison asseurez: que ie suis contraint de le dire. Mais si auez bien espluché mes paroles: elles ne sonnent pas ainsi. Je concede biē, qu'il soit ainsi: par maniere de parler: mais ie ne l'aduoue pas. D'autant que i'asseure l'auoir préparé, & auoir attiré de sa fumée par le nez, & par la bouche: sans encourir aucun mal: Dieu mercy. Et ne laissay à souper aussi biē, & d'aussi bon appetit: que ie feis iamais. Ainsi n'auetz pas grand propos, de dire cela de moy. Veu que vous entendez les manieres de parler, en argumentāt: que nous concedons beaucoup de choses: que nous n'approuuons pas: mais c'est pour monstrier, qu'ores qu'il seroit ainsi: encores n'auroient ils rien contre moy. Voila ce que sonnent mes paroles. Et de prendre pied sur telles paroles: seroit mal iugé a vous: & aperte calomnie. Et a ce qu'asseurez mon argument n'estre de valeur: quand ie dy: que les anciens docteurs, parlans des mineraux veneneux: n'ont point mis en leur rang, l'antimoine: Ce qu'ils n'eussent oublié: s'ils l'eussent cogneu estre tel. Et d'autant qu'ils ne l'ont nommé, ie veux dire qu'il ne l'est pas. Vous repliquez enores plus mal, que dites, qu'ils ont mis le plomb, au rang des veneneux. Et que par le plomb ils entendent l'antimoine. Pourquoy donc ont ils fait vn chapitre a part de l'antimoine: & vn autre du plomb: s'ils estoient de mesme faculté? Et aussi, quand ie dy: qu'ils deffendēt biē de ne prendre la fumée du plomb brulé: mais qu'ils ne deffendēt point cela, de l'antimoine: vous passez tout d'un mesme pied: & concludés fort, & ferme, que si la fumée du plomb est veneneuse: que celle de l'antimoine l'est. D'autāt qu'il est espece de plomb: voire la plus imparfaite de tous. Or pour vous satisfaire d'auantage. Je vous proposeray ce petit syllogisme. Toute fumée faillant d'un mineral: qui a vertu veneneuse: ne peut estre prisé sans peril, de celuy qui la prend. La fumée de l'antimoine est prisé sans peril, ne dommage, de celuy qui la prend. Ergo la fumée de l'antimoine n'est point veneneuse. La maior est vraye: tant par raison, que par autorité des anciens docteurs: qui par expres la deffendent. Et par vous-mesmes: qui la confirmez. La mineur est aussi vraye. D'autant qu'il en y a cent: qui l'ont attiré en leur corps: & ne sont tombés en aucun danger. Regardez si la conclusion doit estre vraye. Quant a ce que Dioscoride dit, que l'antimoine a les facultez pareilles au plomb brulé. Je vous ay desia dit, qu'il les a pareilles voirement: & vous ay touché les points: comme on vsoit de l'un, & de l'autre, es vlcères externes: & non pas par
le

49

dedans. Car en Dioscoride, & Pline, n'est parlé de sa faculté: sinon es ma-
ladies externes. Et m'est aduis, qu'avez peu examiné le dire de Diosco-
ride, & le mien. Mais ce vous est tout vn: moyennant que par vos paro-
les: vous faciez trouver vostre cause bonne: & la mienne mauuaise. Com-
me puis apres, quasi comme vous esueillant d'un profond sommeil, vous
addressez à moy. Si lanmay est bon alchimiste: il sçait bien, que lantimoine
ne est vne marchasite. Et si vous estes aussi mauuais medecin, comme al-
chimiste, vous le pouuez croire: mais moy nō. Car si lantimoine est mar-
chasite, sa fumee n'est point veneneuse: qui seroit encores contre vous: &
confirmeroit mon dire. D'autāt que Gal. vse de sa fumee, contre les dure-
tez des muscles. Comme il apert au deuxiesme ad Glaucō, ce qu'il ne
voudroit conseiller: si elle estoit veneneuse. Et seroit contre la fin: que
doit auoir le medecin: de ne nuire a son malade, & contre l'honneur de
l'art. Où si vous estes aussi bon medecin: comme ie suis mauuais alchimi-
ste: vous cognoistrez, que lantimoine, n'est point marchasite. Mais que
pyrites, est la vraye marchasite. Je ne sçay, si la lecture de Pline, ne vous
a point troublé la veue: quand il met vne espeece de pyrites, de couleur
d'argent: & l'autre de couleur de cuiure. Et que par celle d'argent, auez
conceu ceste opinion, que ce fust lantimoine. Mais il y a grande differen-
ce, tant en leur substance, que qualitez, & actions. Et si vous conferez, ce
que dit Serapion parlant de la marchasite, avec Dioscoride: parlant de
pyrites. Vous trouuerez, qu'ils s'accordent tous deux. Et que la marchar-
site, selon les arabes: c'est le vray pyrites des grecs. Qui me fait iuger, ou
que n'avez gueres pensé: a ce qu'avez escript: cuidant que ie fusse medecin
fait a la haste, où triacleur: qui n'auroit le sçauoir, desplucher vos paroles,
pour mon ignorance. Ou bien qu'il vous suffisoit de dire simplement, ce-
ste proposition: & qu'elle deuoit estre receuë, pour vraye: sans contradi-
ction. A cause qu'estez docteur. Tout ainsi, que les disciples de Pytha-
goras, receuoient pour vrayes, toutes choses, qu'il proferoit: ayants pour
toute raison: il a ainsi dit. Aussi puis que l'avez dit: tout le monde si accor-
de: Je m'y accorde aussi. Vous dites: qu'il me semble: que lantimoine soit
vn peu adouci, par l'absence de son souffre. Toutesfois l'esprit fix demeu-
re: & n'y a que le volant, qui quitte sa place. Entre les manieres de parler
des alchimistes, ils nomment esprits, ceux, qui ne peuent resister au feu:
mais incontinent sont exhalés par le feu. Et comme vous dites, quittent
la place. Comme est le souffre, l'arsenic, l'argent-vif. Lesquels ne peuent
demeurer au feu. Toutesfois on les peut si bien chatouiller, & moderer
leur cuisson: qu'on les rend fixes. Mais de ceci: pour le present, n'en dispu-
terons. Seulement ie vous dy, que par la calcination, les parties immodes
& sulphurees, de lantimoine, saillent hors: & ne laissent, que la pure terre.

80
nette & seiche, sans que humidité aucune la lie. Aussi est elle en poudre
impalpable. Et est-ce que dit Platon, que tous les ellemens se confou-
nent l'un l'autre: mais la terre demeure toujours maistresse: & qui resiste
a leur mutation. Je ne sçay, si vous appelez ceste terre seiche esprit fi-
ché. Je sçay bien qu'en Geber, nous trouuons qu'on calcine les corps, &
les esprits. Et qu'il y a deux intentions de calcination. L'une, & la gene-
rale intention de calcination: c'est la mondification des corps. La speciale,
c'est d'endurcir les corps: qui de leur nature estoient mols, comme plomb,
& l'estain: qui par frequentes calcinations, s'endurcissent: mais l'estain plu-
stost, que le plomb: & pour les fixer mieux. Car tout corps calciné, est
plus fixe: que celui, qui ne l'est pas. Et toutes telles calcinations, se font:
par le feu seul: où bien par certains sels preparez: pour separer, ce qui est
impur, d'avec le pur. Vous en auez l'exemple des orfeures: quand ils veu-
lent purifier l'or & l'affiner: ils font un ciment de brique, & de sel: par le-
quel, l'or est despuré. Car il n'y a metal, tant soit fixe, & parfait: qui n'ait
en soy beaucoup d'immondicité: & permixtion des autres imparfaits: les-
quelles immonditez, sont ostées, par ceste maniere de ciment. Mais tous
metaux, & toutes pierres metaliques, ne se purifient pas en ceste sorte. Il
en y a de diuerses manieres: & la fin de toutes: n'est que de laisser le corps
pur, & plus parfait. Il y a si long temps, que j'ay leu cela: que ne daigne-
rois regarder Geber, d'auantage. Toutesfois ie ne puis entendre, comment
les sels tirent la substance terrienne des metaux: & n'y laissent, que la pu-
reté des corps. Qu'est-ce, ie vous prie, le corps du metal: sinon sa propre
substance terrienne: De laquelle il participe en sa composition? S'il rend
pur le corps: rend il pas la substance premiere du metal, pure? Où auez
vous trouué que le sel, tire avec luy, la substance terrienne des metaux? Si
vous entendez bien pourquoy on adioust le sel en la calcination: vous ne
direz pas cela. Mais vous en parlez, comme un clerc d'armes. Le sel preparé
y est adiousté: pour entrer mieux: & penetrer dedans le corps metalique:
& donner lieu au feu: pour consumer: ce que ne luy peut resister, & aussi
pour consumer l'humidité excrementeuse: si aucune en auoit. Puis en excla-
mât, demandez: si en calcinant mon antimoine, & meslant mon borax: si ie se-
pare l'impur, d'avec le pur, mais tout au contraire. Je mesle l'impur avec le
pur: & fay une confusion. Laquelle entrée dedans l'estomach: ne peut
faire que tout ennuy. Je vous dy encores un coup: qu'en calcinant, ie ne mes-
le rien en mon antimoine: mais ie le calcine seul, iusques a ce, que la cendre,
qui demeure quasi palpable, ne réde plus de fumee, où bien peu, estant
iettee sur un charbon ardent. Qui est signe: que la terre est demeurée, sans
aucune humidité: & sans sulphureité excrementeuse: qui est la fin genera-
le, de sa calcination. Puis pour le reduire en corps: & pour luy corriger ce-

ste grãde seichereſſe: qui ne demãde, qu'humiditẽ, cõme toutes choses poreuſes, deſtituees de leur propre humiditẽ naturelle. & qui ne ſe pourroyẽt aſſembler autrement. Nous ne pouuõs mieux aſſembler noſtre chaux d'ãtimoine, que par vne humiditẽ a luy familiere: qui eſt celle du crud. Et d'autãt qu'õ n'ẽ met gueres: & que ſon humiditẽ ne ſuffiroit a cõioindre tãt de parties terreſtres, & ſi ſeiches: nous y adiouſtõs le borax. Lequel les lie eſemble: & fait, qu'ẽ les fondãt enſemble, il ſort vn tel corps diaphane: a cauſe, que l'humiditẽ, tãt de l'ãtimoine crud, que du borax, ſe ioignent avec ceſte cẽdre calcinee, biẽ purgee. Et le crud auſſi: qui auparauant, qu'ils ſe ioignẽt, eſtãt dedãs le feu de fuſiõ, iette ſon ſouffre excremẽteux, & ſordide: en ſe purifiãt. Et ainſi ſe fait vn corps diaphane, & biẽ net, de ces tris corps. Car telle diaphanitẽ, ne procede ſinon, d'vne humiditẽ, où eau depuree: meſſee avec vn corps terreſtre: biẽ nettoye de ſes immõdicitez, & nõ obſcur, qui dõne voye a la veue, par ſes pores: Et fait voir telle humiditẽ luiſante, Cõme nous voyõs es pierres precieufes blanches. Car ceux, qui ſi entẽdent: & qui les cognoiſſent: ont certain iugemẽt d'elles: quand ils voyẽt qu'elles ſont claires, & diaphanes. Et diſent ainſi: elle a belle eau: elle eſt biẽ nette. Car entre tous les elemẽs, leau, eſt diaphane & pellucide auſſi bien, que l'air: mais c'eſt quãd la partie terreſtre: ne l'obſcurcit point: & ne la trouble. ainſi eſtãt ceſte terre biẽ mõdifiee, de ſes excremẽs: le borax biẽ net, biẽ affinẽ: & ne ſe faut eſbahir: s'il en ſort vn beau corps: & biẽ clair. D'autãt que ce qui pouuoit obſcurcir ce corps, eſt oſtẽ, & leau auſſi eſt biẽ nette. Tout ainſi, q le beau voirre criſtalin, ſe fait, par certains cail-lous: mis en poudre: & du ſel alkali, où ſode autrement: meſlẽs enſemble dedãs le fourneau des voirriers: ſort vn beau corps diaphane, & pellucide que nous appellõs voirre criſtalin. Et auant que mettre ce ſel alkali: ils le lauẽt biẽ fort: & le degreſſent: à fin qu'il ſoit plus net: & qu'il dõne pl⁹ de clartẽ au voirre. Et n'appellez, pour tel meſſinge, cõfuſiõ: ſi vous ne voulez appeller tous nos medicamẽs, cõfus: ce qu'ils ſont. Car cõme dit Gal. tota per tota cõmiſcẽtur. Et de beaucoup de ſimples, n'ẽ ſort qu'vn medicamẽt: cõme de ſes trois n'en ſort qu'vne pierre. Voila la cauſe pour laquelle, nous meſlõs de l'ãtimoine crud, avec le calcinẽ: nõ pour gãſter tout mais pour paruenir a noſtre intẽtiõ: & pour l'ameliorer. Et iãçoit qu'il reſſẽble vn voirre pour ſa diaphanitẽ: Il ne ſ'enſuit pas pourtãt: qu'il ſoit de la nature du voirre. Elle ſimile, & eſſe idẽ, ce n'eſt pas tout vn: Si vo⁹ auẽs leu Ga. & Ari. Et a ce q dites: q le voirre baillẽ a vn chiẽ, le tue, vous ſçauẽz, q toutes poiſõs, ne ſõt poiſõs a toutes beſtes. Et q vne poiſõ tuera vne beſte: qui ne fera poiẽt de mal, a vne autre teſmoing Hi. au l. de flattibus où il dit: q toutes choses ne cõuiẽnẽt pas: & n'i ſõt pfitables a vn chaſcũ: mais il ẽ ya q cõuiẽnẽt mieux les uns aux autres: a cauſe de la diuerſitẽ des natures

34
Les auendes ameres, tuent le renard: & ne tuent pas l'homme. La cicute tue l'homme, & nourrit les estourneaux. L'elebore, est viande familiere aux cailles, a l'homme luy seroit pernecieux. La salamandre tue vn chascun qu'elle aura touché de sa saluie. Le porceau, la peut deuorer sans danger: comme dit Pline. Ainsi a mon iugement: faites mal vostre argumēt. Le voirre tue les chiens, ergo il tue l'homme. Ou bien, tout ce qui ressemble au voirre tue comme le voirre. L'antimoine ressemble au voirre: ergo il tue, comme le voirre. Cela seroit tout hors de raison. Et quand nous faisons nos poudres cordiales, que nous appellons de gemmi: Mettōs-nous pas des pierres: qui sont semblables au voirre? Les rubis, les saphis, les esmeraudes, si telles pierres tuoyent, pource, qu'elles ressemblerent au voirre en vserions nous? Vsons nous pas aussi, tant de voirre brulé: que de non brulé: en beaucoup de medicamens ordonnez, pour la pierre des reins. Regardez Gal. au cinquiesme liure des simples: ou il commande le voirre brulé pour tel mal. Aetius, & Auicene, & autres pratitiens, tant antiens, que modernes: en vsent ils pas? Ce qu'ils ne feroient si le voirre estoit poison, Aussi n'est il chaud, qu'au premier degré. & sec au deuxiesme, comme dit Auicene. I'ay veu plusieurs fois des hommes: qui le puluerisoient entre leurs dens: & puis l'aualloient avec du vin: sans en sentir aucun mal. Je parle du voirre de fougere: & de celui de pierre. Car autre n'auōs par deça, Et pour sçauoir, s'il tue les chiens. Il faut voir, comme on leur baille pour les faire mourir: c'est en grosses pieces: & avecques de la poix. A fin qu'il demeure plus long temps, en lestomach: ou aux boyaus: & qui les perce. Non pour sa substāce veneneuse: ne sa qualite excessive: mais pour ce, qu'il est en parties trenchantes. On en pourroit bailler a vn chien, en poudre: avec du pain: qui ne luy seroit aucun mal. Parquoy m'est aduis: que vostre preuue, est fort legere: de dire: d'autant que l'antimoine ressemble au voirre, il a les facultez du voirre. Le voirre tue les chiens: ergo l'antimoine les tuera. Et par consequēt les hōmes. Et d'autant que ceste preparation vous desplaist fort: & que de vostre grace, me conseillez de consulter les philosophes alchimistes: lesquels ont plus parfaite cognoissance des metaux, que moy. Je suivray vostre cōseil. Mais ie vous prieray aussi: de lire vn peu micux vos liures, de philosophie: & de medecine. Et principalement Gal. & Aristote. A fin de ne faire des argumens si cornus: & si mal a propos. Je voy bien que n'y entendes gueres. I'açoit qu'y pensiez bien entendre, par vostre parler fort braue: non plus que i'entēs aux metaux. Vous ne pouuez estudier a l'amour, a la beaulté de l'olympē, a faire rondeaux: & estudier en medecine: cela est bien difficile. Parquoy pour l'vtilité de l'vn, & de l'autre: nous faudroit estudier encores quelque dix ans: & puis nous nous accorderiōs facilement. Enne penserions pas tāt de

13
nous, comme nous faisons. Mais cependant, que nous pensons sçauoir: & ne sçauons rien: ou bien peu: nous souffrons vne maladie en nostre ame, fort d'angereuse. A laquelle, si nous n'y pouruoyons, par estude, & esprit humilié: i'ay grand peur, qu'elle sera incurable. Quant a vos raisons, qu'amenez: si raisons se doiuent appeller: mais iniures plustost: & ignorance crasse: que l'antimoine ne conuient point au corps humain: & qu'il n'y a nulle acointance entre eux: Non plus que l'antimoine a l'or. Je vous feray responce: aprez auoir descouuert, vostre caquet estre nul: qui afferme: le borax des orfeures, estre le vray chrysocolle des antiens. Et puis vous diray de mon experience: & respondray a vos questions.

Section deuxiesme.

LA chrysocolle des antiens: estoit double: l'une naturelle, & l'autre artificielle. La naturelle aussi, estoit de deux especes: l'une qui venoit de roymesmes, sans aucune estude d'homme: Et estoit comme dit Plin, vne humeur amassée es puis des mines: passant par les veines d'or: & se meslant avec le limon du lieu. Puis s'espeussist pour le froid de l'hyuer: iusques a venir, a estre dure: comme vne pierre ponce, dite en latin, pumex. Il en y auoit de meilleure l'une, que l'autre. Celle qui estoit trouuée es mines de cuiure: estoit la plus belle, & la plus prisee. Celle qui venoit apres: estoit celle, qui se trouuoit es mines d'argent. Il s'en trouuoit aussi es mines de plomb, & d'or, mais celle qui estoit trouuée es mines d'or: estoit la plus vile. Les arabes l'ont appelée tincar. L'autre qui venoit par la diligence des hommes: qui faisoient couler leau, tout le long de l'hyuer, en la veine, ou ils sçanoyent estre la chrysocolle: iusques pres du mois de iuin, puis laissoient escouler leau: & le tout seicher, iusques a la fin de Iuillet. Mais ceste-ci, n'estoit si bone, que la premiere, ne si dure. Parquoy le plus souuent, estoit liquide: & l'autre estoit dure: & estoit gardée en poudre come farine. Et iacoit que l'une, & l'autre se feist en cypre: toutesfois celle qui venoit d'armenie, estoit la plus recommandee. La seconde celle qui venoit de macedoine: & la derniere, celle qui venoit d'espaigue, en grand quantité. Dioscoride dit de cypre. L'excellence de son estimation, & pris estoit: quand elle rendoit vne couleur fort semblable, a vn beau bled verdoyant, & bien nourry. Ou comme dit Dioscoride: a la couleur de feuilles de porreaux. Je pense qu'il y ait faute en Plin: & que le lieu soit depraue quand il dit: que la chrysocolle est teinte d'une herbe dite lutea, en couleur l'aune: Car puis que sa recommandation estoit, d'estre d'une verdure fort naifue: comme vn beau bled verd, & bien nourri. Et que telle couleur estoit des plus belles, & des plus riches, qui fust pour lors

34
Tellemēt que les painctres, qui paignoient les maisons, où quelques tableaux de ceste couleur: n'estoyent tenus d'vser, & de fournir de la naturelle: pour la cherté. Mais leur estoit baillee p le seigneur, qui faisoit faire la besongne, par pois, & par conte, tant elle estoit chere. Et au lieu d'elle: vsoient d'une, qui estoit artificielle. De laquelle parle vitruue à la fin du septiesme liure: disant ainsi. Ceux qui ne peuvent vser de la chryfocolle naturelle, pour sa cherté: vsent de celle, qui est artificielle, faite d'un azur, meslé avecques l'herbedite lutea: que j'appelle, gaude: qui viēt sur les murailles: ayāt la fleur fort iaune, qui est espee de isatis agrestis. De laquelle les teincturiers vsent a present: quand ils veulent faire vn beau verd. Teignent premieremēt leur drap en bleu: par le moyē de l'herbe dictē glastū, où isatis sativa: qu'ils meslēt avec alun de glace. Puis iectent par dessus de la teincture iaune, qui prouiēt de ceste herbe, dictē lutea, ou gaude. Et en font vn beau verd gay. Aussi dit vitruue: que par ce moyē, ils ont vn beau verd, ressemblāt a la chryfocolle naturelle. Ce que cōfirme Pline au cinquiesme chappitre du tretenttroisiesme liure disant ainsi. On apelle la chryfocolle artificielle, lutea: a cause de l'herbe ainsi appelée: qui est meslee, & broyee avec lazur. Dont en sort vn beau verd: que l'on vend pour naturel: mais c'est vne piperie: & qui ne couste gueres. Voila qui m'a fait iuger: que le lieu de Pline, estoit de prauē, cōme beaucoup d'autres: & qui vous a fait errer, Mōsieur le docteur, qui n'atez bien espluchē le dire des auteurs antiens, & les cōferer les vns, aux autres. Mais il vous est a pardonner, cōme beaup d'autres, que cōmettez en vostre liure. D'autāt que cupidō vous a vn peu naurē vostre cœur, & esblouy vostre esprit. Toutes ces deux especes, ne seruoient pour les orfeures: mais seulement, pour la peinture. D'autāt que sa couleur est des plus plaisantes, & belles: que l'ō scauroit estimer. Et est nōbree par Pline au trentecinquiesme liure: entre les couleurs gayer, & florides. Philander, qui a cōmentē vitruue, dit: qu'il a veu a Rome, en vne antiquité de la maison de Titus: deux couleurs fort excellentes. L'une estoit d'un beau rouge: & l'autre d'un verd gay: plus beau, que l'on scauroit penser. Et croit que l'une estoit du vray minium: L'autre estoit de vraye chryfocolle aussi fresches: cōme si on les eust mis: la, depuis peu de temps. Et s'esbahissoit: cōme elles auoyent durē si long tēps, sans le chāger. Je scay, que la chryfocolle, tāt naturelle, que celle qui se fait par la diligēce des hōmes, cōme j'ay dit ci dessus: n'estoyēt baillées pour medicamē: qui sont pour le corps humain, sinō par le dehors: pour les vlceres. Encores si nous cōsiderōs biē Gal. nous trouuerōs qu'ils se seruoit plustost de celle: qui estoit faite de verd de gris, avec vrine d'enfant, que d'autres. Toutesfois Dioscoride dit, qu'elle seruoit es excrescēces de la chair: & a purger les vlceres. Et de ceste-ci: ne se seruoient les orfeures,

cōme il est clair: par la lecture de Plinē: mais d'une autre. Car ses paroles
sont telles. Les orfeures se seruēt de chryfocolle, pour assembler leur or:
& pour cela a esté ainsi appelée, de ceux: qui en vsent. Ceste-ci est faite
de verd de gris, de cuiure de cypre, & de l'vrine d'enfant: qui n'a pas at-
tainēt leage de 14 ans: qui n'a encores poil aux pudēdes: avec du nitre: &
sont broyēs en vn mortier de cuiure de cypre: & d'un pilō de pareil cui-
ure. Et quād ils sont biē vnīs ensemble: nō^s l'appellōs santerna. Et ainsi est
fondē l'or: qui tiēt argēt. Voila pourquoy on l'appelloit chryfocolle: non
q̄ ce soit son propre nō: & qu'elle fust naturelle, mais a cause de son actiō:
qui estoit de souder l'or: estoit ainsi appelée impropremēt. Voila pour-
quoy Agricola dit, q̄ nostre borax peut ainsi estre appelé, pour telle fa-
culté. Et cela ne fait riē cōtre moy: sinō q̄ ie vous nie: que le borax, duquel
vsent a present les orfeures: n'est pas cestuicy: qui est poisō: avec la naturel
le chryfocolle. Mais au cōtraire: qui ne tiēt en foy, nulle venenosité: cōme
ie diray tātost. Gal. met differēce, entre la chryfocolle metalique: & celle
qui est faite de verd de gris. Et veut, qu'elle soit faite en vn mortier de cui-
ure rouge: & au plus chaud soleil de l'ānee: cōme il est es iours caniculaires
Et de ceste-ci vfoyēt les orfeures: & estoit fort verde. Dioscoride fait deux
genres de verdet: qui est appelée erugo scolēsia, l'un est fossile: l'autre est
artificiel cōme s'ensuit. On met dedās vn mortier de cuiure de cypre, de-
mie hemine, qui vaut enuiron cinq onces, de fort vin aigre blāc: & le broye
on, avec vn pilon de pareil cuiure: iusques a ce, qu'il cōmence a s'espessir.
Puis on y adioustē vne drachme d'alun rōd: & autant de sel, tiré de terre
biē luisante: où du sel de mer, fort blāc, & solide: ou biē du nitre: & broye
on le tout au soleil, aux pl^s chauds iours de l'an: cōme es iours caniculaires:
& les broye on tāt, que le tout viēt de couleur de verdet. Et le rēdes enco-
res plus beau, & de meilleure couleur: si vous prenēs deulx parties d'vrine
vieille: & vne de vin aigre: & faites cōme dessus. Puis peu apres il dit ainsi.
On fait du verdet pour les orfeures: avec vn mortier, & pilon de cuiure
de cypre, & d'vrine d'enfant: duquel les orfeures soudent l'or. Oribase en
ses collectiōs, en dit autant, aussi fait Aētius, sinon qu'a la premiere, y ad-
ioustē vne pierre transparēte, qui est dite specularis, ou bien en son lieu,
du nitre. Vous ne me sçauriez nier, que tous tels verdets, & chryfocolles
ne soyent verdes, & acres au goust, & de mauuaise saveur: si nous cōsīde-
rōs les matieres, desquelles elles sont faites. Ce que n'est nostre borax, cō-
me ie diray tantost. Voila ce que i'ay peu recueillir de la vraye chryfocol-
le, tant de celle qu'vfoyent les peintres, que celle que prenoyent les orfe-
ures, pour souder l'or. Et cependant ie vous nie, que ce soit ceste-ci, que
l'on vend a venise, pour borax. Venons maintenant a nostre borax, que
que les orfeures de Paris appellent roche. Il est d'une couleur blanche, &

56
fort trans parent, comme le salpêtre bien degressé. Si vous le mettez en la
bouche: il a son goust assez doux, avec vne petite stipticité: approchant
de celle de l'alun: mais non si aspre. Si vous l'aualez: il ne vous fait aucun
mal en vostre estomach: mais l'eschauffe d'une chaleur tēperée. Il astringe
& consolide les playes receues: ce que ne scauroit faire celuy, que nous
venons de dire. Il me souuient qu'en m'a ieunesse, je m'estois coupé d'un
cousteau au bout du doigt en la boutique d'un orfeure: lequel mist incont-
inent sur m'a playe, de la poudre de roche, où borax: & fus incontinent
guéri. Et encores a presēt, les orfeures en vsent en ceste maniere. J'ay veu
beaucoup d'hommes, māger du borax, pour leur plaisir: disans, que cela les
eschauffoit. Ce q'ie dy peut estre approuué à toutes heures. Parquoy ne
faut aucune demōstratiō pour le prouuer. Regardez a ceste heure si tous
ceux qu'auōs nōmez cy dessus, sont de telle nature. Cōsiderez les effets
que leur baillent les antiēs doctēers: s'ils cōpetent a cestuicy? Quāt est a la
chrysocolle metalique: Je vous concede, qu'elle soit veneneuse de soy: les
autres faites dedās le mortier de cuiure: ne valēt gueres d'auātage. Mais ce
luy duquel on vse a present: tāt s'en fait, qu'il soit poison: qu'il reconforte
l'estomach. Et ie vous prie, monseigneur le docteur, en taster, pour la-
mour de moy: & le mettez seullement sur la langue. Et vous verrez, s'il
tient qu'elque acrimonie du cuiure: comme ceux deuant dits. Vous le
pouuez faire chēs tous les Apoticares, droguistes, & orpheures de Pa-
ris: Et si n'en voulez taster: il n'y a orpheure, qui vous en refuse, d'en a-
ualler deuant vous. Vous estes fort hardi à blasmer: sans scauoir quoy: ne
pourquoy. Et vous dy: que le borax d'e present, n'est poison: & n'en a
aucune tache. Je ne vous nie point: ce qu'on en trouue par escrit: & n'en
veux estre creu: sinon par l'experience, que l'on voit à l'œil. Et vous diray
d'auantage: que ne scauez: qu'il est le borax: où roche des orpheures: &
n'en veistes iamais: & n'en goustastes oncques. Car si vous en eussiez veu,
où gousté: n'eussiez dit: ce qu'avez dit contre moy. Par ainsi vous estes
vn esceruelé, de crier ainsi contre vne drogue: que vous ne cognoisses.
Oubien si l'avez veu, & gousté: vous estes insensé, où stupide, de dire:
qu'il est poison: & qu'il est le chrysocolle des antiens. Car son goust seul,
vous peut d'ementir: & sa couleur aussi. Et vous diray d'auantage: ce qui
me fait mal de dire: pour la reuerence que ie vous doy. Vous n'entendi-
stes iamais, qui estoit la vraye chrysocolle des antiens: tant naturelle,
qu'artificielle. Car si l'eussiez entendu: vous n'eussiez pas vsé de tant de
fortes paroles: comme vous avez fait. Et n'eussiez failli si lourdement, en
sa description. Je suis marri que telle asnerie est faillie d'un docteur de
Paris. Vous me citez Agricola, qui n'avez, peut-estre leu. Car il tient cō-
stamment: qu'il est fait de nitre. Et Belon, qui a esté à Venise: & curieux.

d'en sçauoir la verité: dit, que le fondemēt du borax, c'est le nitre. Ce que m'a confirmé vn marchand venitien: qui estoit venu par-deça, en vne nauire d'arragouse: & me dit la maniere de le preparer, avec ce que i'en auoye cogneu par l'experience, & que i'en auois fait. Je ne me veux sauuer par c'este eschapatoire: si c'est eschapatoire: quant on ameine la verité pour soy: & n'en veux estre creu autrement. Mais ie ne sçay, comment vous-vous sauueriez de vostre impudence: & de vostre beau argument: qui s'ensuit. Le nitre est vne espece de sel dur, & espez, semblable à pierre: lequel plus est eschauffé: & plus il ronge, & corrode d'auantage. Or est-il, qu'il est mis en l'antimoine, avecques grāde chaleur: ergo il est fort corrosif: approchant de la nature du feu. Je vous respondray à ce beau argument, quand i'auray parlé de la nature du nitre.

Du Nitre.

LE Nitre est vne espece de sel: ayant qualitez moyennes, entre le sel, & celui qui est dit aphronitrum. C'est a dire, qu'il est plus salé, que le sel commun: tirant à l'amertume: sans astringtion, mais non pas tant: que aphronitru. Il y en a de deux especes: l'vn est naturel: & l'autre artificiel. Le naturel, vient es vallees des regions chaudes: comme en Syrie, & en Aphrique. Il en est venu autresfois prez de la ville, dictē Philippes, en Thrace: mais il n'estoit si bon, & si beau: que les autres: ains estoit plus terreux. L'artificiel se faisoit, comme on fait le sel: avec vne maniere de salines. Ce qui se fait en Egipte encores de present. Et mettent bien en leurs nitraires où salines, de l'eau du ciel: qui prend la nitrosité de la terre: qui n'est qu'une partie de la terre bruslee, par le soleil. Puis estant seiche, par la chaleur du soleil: qui resoult le plus subtil de l'eau: & endurecit c'este partie terrestre, en morceaux: cōme sel: où plus gros beaucoup. Le meilleur des nitres, selon Gal. est berenicium: fait en Berenice, ville de Cyrenee: ayant couleur roze, où blanche comme vne roze: de substance spongieuse, plaine de pertuis. Et tout ainsi, que nous voyons le sel estre meilleur, & plus delicat au goust, l'vn que l'autre: pour la diuersité des regions, où il se fait. Aussi le nitre est, où plus amer, où moins: selon le pays, où il se trouue. Car il est certain: qu'ez regions chaudes: où la chaleur du soleil brusle plus la superficie de la terre: que le nitre y est plus amer: voire les eaux mesmes, qui passent par telles terres: sont le plus souuent ameres: a cause de la grande adustion de la terre: pour la vehemente chaleur du soleil. Cōme en Egipte, en Aphricque, en l'Arabie, & autres lieux chauds. Mais où la chaleur n'est si grande: le nitre n'est pas si amer: & tire plus sur la nature du sel: comme en Macedoine: où ils vsent de leur nitre: lequel

K

58
estoit blanc, & pur, (comme dit Plin). Et le mettoient avec leur pain.
Iaçoit qu'à present les egiptiens, frottēt leurs rifors de leur nitre, avant
que les manger: affin qu'ils soyent plus tendres: mais ce n'est que superfi-
ciairement. Aussi le sel qui vient es pays chauds, est plus fort: & tire plus
sur la qualité du nitre: & n'est si bon a saler: que celuy, qui se fait en region
plus temperee. Comme prez de la Rochelle, & en Brouage: où le sel est
si bon, & naturel: que ceux des basses allemaignes: & qui tirent vers le po-
lartique, le māgent, comme nous faisons l'anis: & en font leurs remets. Or
pour monstrier qu'il n'est pas poison: ie prendray les paroles de Gal. a
l'unzieme chap. du 5 des simples. Tous les medicamēs, dit-il, que tu trou-
ueras nitreux, & amers: tu dois sçauoir: qu'ils sont bons, à expurger, &
mondifier les conduits du corps. Puis apres dit. Tout ainsi que les amen-
des ameres, m'ondifient, & nettoient les conduits du corps. Celles qui
sont douces, & bonnes a manger, m'ondifient bien: mais elles ne purgent
pas les cōduits: ce que font ceux: qui ont vne qualité amere, sur les autres
qualitez. Car le nitre par foy, aphronitre, & escume de nitre, & l'herbe
dictē seriphion, & abrotanum, & t'elles manieres de medicamens: s'ils
sont pris avec la viāde: où en breuuage: ils sont d'une mesme vertu. Car in-
continent vous cognoissēz: qu'ils ont puissance, d'inciser, les humeurs
crasses, & visqueuses. Parquoy ne pourrois trouuer meilleur medica-
ment: pour inciser, extenuer & pousser hors les humeurs pituiteuses du
poulmon, & de la poictrine: que ceux-ci. Desquels aussi tu peux expur-
ger, & m'ondifier les obstructiōs du foye: & de celles de la rate: moyen-
nant, qu'elles ne soyent trop grādes. Pour le foye, tu en peux vser deux
seuls: mais pour la rate: tu les messeras avec vinaigre: & les feras cuyre a-
uecques luy. Et pour la poictrine, & pour le poulmō: tu les messeras avec-
ques hydromel, où ptisane, où oximel, où avec quelque vin doux. Et
pour venir a vostre dire: que le nitre brulé, approche de la nature de la-
phronitre: qui est ennemy de l'estomach: & duquel on ne doit vser, sinō
en necessité. Comme faisoit vn hōme des champs: qui auoit accoustumé
d'en vser: quand il se sentoient pressé, & quasi suffoqué, pour auoir mangé
des champignons: & trouuoit par experience: qu'il luy profitoit fort.
Car le nitre, ores qu'il sera brulé, ne sera enemy de l'estomach: tesmoing
ceux de grece: qui encores a present, en vsent au lieu de sel: avec leur
pain: qu'il rend plus sçauouré, que le sel. Et tous ceux d'Egipte & de
l'Arabie en vsent encores. Il entre en la composition du diosporiticum,
comme la décrit Gal. au 4 liure de sanitate tuenda, ce qu'il ne feroit: s'il
eust congneu, qu'il eust esté ennemy de l'estomach. Mais Gal. en tel cas:
vsoit plustost de nitre brulé, & non brulé: que de l'aphronitre. Et de
dire, que nostre salpestre, est le vray nitre: où qu'ils ayent vne mesme fa-

culté: s'est vne opinion chassée, de tout le theatre: comme dit le poete. Je vous prie esueillez vos esprits: & confidez, en qu'elles qualitez, on reduit le nitre, au croiset, avec lantimoine. Maschez vn peu de borax: & vous verrez s'il est amer, ou non. Car cōme dit Gal. nous pouuons approuuer nos medicamens: par le goust, par la senteur, ou par ses effects. Goustez-le, maschez-le: vous trouuerez s'il est amer, ou salé. Car ce sont qualitez, desquelles la langue peut iuger. Si ne voulez croire à vostre goust: & qu'aprez l'auoir gousté, vous demouriez en vostre premiere opiniō. Je diray que vous ressemblez ceux dutemps de Gal. qui estoient, où si stupides, où si effrontez: qu'ils osoient affermer: que la neige, & le feu, faisoient vn mesme sentiment en nostre corps. Je vous dy: que le borax, n'a aucun goust, ne d'amertume, ne de salé: a cause des choses douces, où il a esté préparé. Aussi n'est-il pas si chaud, ne exactement amer: comme l'aphronitre: mais est plus doux, & amiable. Parquoy par la breusleure, ne peut venir a telle igneité: qui le rende amer: comme luy de la cheminee: & corrosif: comme vous criez. Ce que retiendrait lantimoine, préparé, avecques luy. Or est-il: qu'il n'a nul goust, ne de salé, ne d'amer, ne doux: & n'eschauffe la langue aucunement. Il ne la ronge point. Ce n'est pas signe, que le nitre soit venu a tel degré de chaleur: qu'il retienne la qualité de l'aphronitre. Lequel pour son exacte amertume, & chaleur: est ennemy de l'estomach. Car prenez de la luy de cheminee: tant plus vous la brullerez: & plus amere la rendrez, Meslez-la avec du sucre: & la faites cuire avec iceluy: elle le rendra amer: moyennant qu'il y ait proportion d'elle: avec le sucre. Autant en pouuons nous dire, du fiel: car si en meslez qu'elque petite portion, dedans bonne quantité de lait: il vous le rendra tout amer. Car c'este faueur d'amertume exacte: ne se peut oster du tout: qu'elque preparation, qu'on luy face. Voila pour respondre à vostre argument, que faictiez: Que le nitre ainsi brulé: si c'est le nitre, qui entre en la composition du borax: augmente la malice de lantimoine. Mesme que le borax, est quasi seule cause, de la malice de lantimoine. D'autant qu'il est espee de sel: qui trouble l'estomach: comme ie diray tantost. Puis vous demandés: a-il bonne odeur, pour cōforter les esprits? O belle demãde, & bien a propos. L'or a-il bonne odeur? les emeraudes, les perles, le iaspe, le coral, ont-ils bonne odeur? Scauez-vous pas bien, que les pierres terrestres: & qui sont d'une substance espesse, n'ont aucune odeur? Car il faut, que l'odeur faille d'un corps participant d'humidité: qui n'est qu'une vapeur: c'est a dire, une eau muee en aer: qui procede du corps, qui la rend, & se cōmunique a l'air. Puis vient iusques au ventricule du cerueau, pour se cōmuniquer à l'esprit animal: qui y reside. Mais les corps durs, ne l'aisent rien saillir d'eux: où s'il en sort, sera bien peu,

comme dit Gal. Et tels corps, sont volontiers exactement salez, ou acerbés. Parquoy ne sont odoriferans: ou s'ils le sont: c'est bien peu. Je sçay que le sel de ce païs: quand il est fraichement fait: a la vraye senteur d'une violette de mars: Iusques a ce, que toute son humidité, soit escoulee. Mais quand il est exactement sec: lors il n'a nulle odeur, qui soit apparente. Je m'estonne comment auez si bien allegué Gal. au 4 liure des simples chap. 20. pour môstrer: que le nitre estoit si chaud, & si corosif, l'accomparât au sel tiré de terre. Toute espece de sel, tiré de terre, ce dites vous: est plus espés, & terrestre, que l'autre. Dont il s'ensuit, qu'il est plus chaud, & sec. Et si ce n'estoit, que la poincture est rabatue: par les parties aqueuses: ceste chaleur, approcheroit du feu. Voici vne nouvelle philosophie: & vn nouveau Gal. descendu du ciel. J'ay leu, & releu ce chap. & n'ay trouué ce texte. Mais tout au contraire, de ce que mettez en vostre liure: & que alleguez contre moy. Et pour declarer au lecteur: où que ie ne l'entens pas comme vous: qui estes docteur: où que auez trop pensé a vostre belle olympé: où a vos baisers, qui vous ont fait transporter vostre esprit. Je mettray icy le texte au vray: & en langue française, le mieux qu'il me sera possible. Le commencement du chap. est tel. La saueur salee, s'approche fort de la mere. Car tous deux sont terrestres, & chauds. Toutesfois, il y a grande diuersité, entr'eux. Car la mere saueur, est plus extenuée, & elaborée, par vne chaleur seiche. Ainsi est-il, entre les sels. Celuy qui est plus dur, & plus dense, & plus terrestre: comme est quasi tout le sel fossile: est moins chaud, & de parties moins subtiles. Mais celuy qui se rompt facilement: & qui est laxé, est de parties plus subtiles, & plus chaudes. De laquelle maniere, est celuy, qui tire sur la mertume, ayant quasi vne nature, entre le sel dur, & la phronitre. Accordés maintenât vostre texte avec le mié. Si le vostre est pris de Gal. vous estes Gal. vous mesmes. Car celuy de mon liure dit, tout le contraire. Or de deulx prepositions cōtraires, il faut bien, que l'une, où l'autre, soit faulx. Prendray ie en payement vostre autorité: & Gal. falsifié. Je vous puis monstrier au doit, & a l'œil: combien vous vo⁹ estes abusé: où m'auez voulu abuser, en vostre preuue du sel: plus que n'ay fait, en la composition du borax. Et quand vous seriez homme, ayant vn scrupule de ceruelle saine, Je vous le monstrerois bien: & si n'ay esté a Venise: ne au conseil des venitiens. Et n'y serois tant empesché: comme vous deuez estre: a couvrir la honte: que pouuez auoir, en allegant vn texte du tout faux: pour monstrier vostre dire, estre bon. Si cestoit en dispute priuée: où es escholes, où lon ne demande qu'a eschapper par quelque moyen: il seroit quelque peu tolerable. Mais en vn liure: qui doit voler par l'vniuersité de Paris, & ailleurs: y alleguer vn texte faux: cela est cōtre tout droit, & raison: & principalement, a vn docteur de Paris. Que

diront les medecins, où quelques hōmes de lettres: ausquels pourra par-
 uenir mon liure. Iagoit qu'il soit de peu de pris: voyant vn docteur, si bra-
 ue: parlant si hardiment: alleguer vn texte faux? Diront ils pas, si vous eus-
 siez esté meilleur medecin, que launay bō alchimiste: vous eussiez mieux
 escript, & plus fidelement prouué vos raisons. Car, où vous auez leu, &
 entendu le chap. allegué: où vous ne lauez leu ne entendu. Si vous lauez
 leu, & entendu: estes vous si effronté, de l'opposer a mes raisons? Pensez
 vous, que ie n'aye vn Galien comme vous: & que ie ne l'aye veu: non pas
 si bien entendu que vous: mais pour le moins, le n'eusse fait vne si grande
 faute. Si ne l'auiez leu, n'y entendu: ce qui est impossible a vn docteur: vous
 ne le deuez pas ainsi exposer en public: pour estre sifflé de vos escholiers
 mesmes. Et iagoit, que ne soyons a Paris: avec les plus doctes du monde:
 si est-ce, que nous prenons plaisir a nostre estude: & a lire les bons liures:
 quand nous en auons: & a cognoistre beaucoup de petis secrets: qui nous
 profitent: & au public aussi. Le soleil n'a pas tant retiré les cheuaux de la
 Rochelle: qu'il ne nous ait laissé, quelque peu de lumiere. Venōs a ce que
 vous dites, que tous sels renuersent: & troublent l'estomac, & esmeuent
 le vomissement. Ce que ie ne puis entendre. Mais ie tascheray a monstrier
 vostre proposition fausse, comme l'autre. Et auant que d'entrer en ieu: ie
 veux suiure Gal. lequel voulant parler des vins: & de leurs vertus: Les di-
 stingue par leurs especes, & leurs differences, qu'ils prennent des pays: où
 ils croissent. Car selon la region, où ils croissent: ils sont meilleurs, où pires
 plus chauds, où plus froids. Nous scauons: qu'es pays chauds, & qui regar-
 dent le midi: les vins y sont plus forts, & plus ardents: que ceux, qui sont
 en pays froids: où qui regardent le septentrion. L'en puis tesmoigner de
 ceux de par deça. Car ceux qui sont aux coustaux, regardans le midy:
 sont meilleurs, & plus delicats aux estrangiers, qui s'en viennent fournir
 la, comme Bretons, Anglois, Escossois, Flamans, Allemens: que ceux qui
 sont en territoires plus bas: où qui regardent le septentriō: aiment mieux
 suracheter de beaucoup le tonneau de tel vin: que de l'autre. Quāt est de
 moy, ie leurs en quitte bien ma part. Car i'aime mieux, ceux des petistes ter-
 roirs: que les autres: pour mon ordinaire. Ainsi est-il du sel. Car ou le pays
 est plus chaud: la le sel est plus fort, & plus aspre: que ou il est plus tempe-
 ré. Le sel de portugal, & des contrees circonuicines: est si aspre, & si ar-
 dant: qu'il ne vau rien a saler. Car il corrode non seulement les humiditez
 excrementueuses des choses, qui en sont salees: mais aussi, les vrayes humi-
 ditez naturelles. Tellement qu'il rend les choses salees de luy, de nul goust
 & sans aucune saueur. Ceux qui ont mangé de la chair salee de luy, ou du
 poisson: en peuuent porter tesmoignage. Et tel sel, seroit bon a garder de
 pourriture les corps morts: aussi bien que le nitre d'egipte. Et les marchās

des pays bas, qui les achettent en portugal: ne s'en veulent seruir: sans le preparer encores, avec eau douce: & avec le sel de par deça. Celuy qu'on fait pres de Bretagne, n'est bon: iusques a ce, qu'il ait quatre, ou cinq ans: pour se descharger de son humidité. D'autant que la chaleur du soleil, n'est si grande: comme es autres lieux. Mais celuy, qui se fait a l'entour de la Rochelle: si leurs marets sont bien preparez: & que la chaleur de l'esté leur fauorise: avec vn petit vent de bise, produisent vn sel le plus beau, & le meilleur du monde. Et tant s'en faut, qu'il euertisse l'estomach: qu'il le conforte. Car il a vne falsure temperee: avec vne astringtion, par lesquelles il conserue, ce qu'on sale de luy. Gal. aussi en son 4 des simples dit: que tout sel, a vne vertu astringente cachee. Or s'il est ainsi, qu'auons dit cy deuant: que la saueur amere, est desplaisante a toutes bestes: & qu'elle peruertit l'estomach: comme à luy du tout contraire. La saueur salee, n'est si contraire: mais a l'opposite: nous la demãdons: non poit pour nostre nourriture: mais pour condiment, & faulse, de nos viãdes: sans lequel elles seroyent insipides, & sans goust. Et ne pouuons dire du sel: ce que Galien empereur dit, de laphronitre, ne pouuons nous viure sans aphronitre? Mais plustost, debuons dire, nous ne pouuons viure, sans sel (comme dit Plin). Toutesfois labsinthe, iacoit qu'elle soit amere, & acre, d'auantage: Toutesfois a cause de son astringtion: tant s'en faut qu'elle debilitel'estomac: qu'elle le reconforte, & le purge de ses humeurs bilieuses. Regardez donc, si nostre sel, qui est fait en lieu: qui n'est trop chaud: & qui a vne astringtion: s'il peut prouocquer le vomir, a celuy: qui l'aura pris: veu que labsinthe, qui passe outre: & qui est amer: ne le fait: moyennant son astringtion: Et si les choses ameres, sont rendues profitables au corps: moyennant qu'elles ayent vne astringtion: Comme lalœ. Par plus forte raison: sera le sel profitable: qui n'est amer: & qui a astringtion, Parquoy, Monsiieur le docteur: vous me pardonnerez: si ie dy, que vostre proposition, qu'avez fait de tous sels en general: est fausse. Et n'en veux autre preuue: que ceux, qui salent leur potage: s'ils le trouueroyent bon, sans sel. Je sçay bien: qu'il y a des sels, qui tirent sur l'amertume: qui pourroyent n'estre si plaisans a l'estomach, comme cestuy-cy: Mais quant au nostre, ie vous puis asseurer: que i'ay veu des allemans, & des hyrois, le manger à plaine bouche: cõme feroient: ou comme pain. Voila comment on ne doit iamais prononcer generalement d'vn simple: qui a plusieurs especes: sans faire distinction. Je sçay bien, que Mesuë parlant du sel, dit, qu'il euertit, & trouble l'estomac: & l'incite a vomir. Mais n'en faites pas vne proposition generale: Et regardez apres qu'il dit: que le sel de pain, suscite l'appetit, & oste le desgoust, & la fascherie de l'estomach. Ce qu'il ne feroit: s'il l'offensoit: & parturboit, cõme l'autre: qui est plus salé. Car tout ainsi,

qu'es faueurs, il y a tousiours de gré: cōme quand nous disons, il est amer, il est plus amer, il est exactement amer. Aussi en pouuōs autāt dire, de la faueur salee: il est salé: il est pl^s salé: il est exactemēt salé. C'est adire, quasi amer. Car la fin de la salure, c'est amertume. Et puis après dit, quand il est mis avec les medicamens purgatifs, aide a leur action: mis en chrystere, Il tire le phlegme vitré, & espais. Gal. dit, que les medicamens astringēs, mis avec les acres, où amers, les font penetrer plus facilement: les poullāt deuant eux. Ainsi le sel, meslé avec les medicamēs purgatifs: les font mieux penetrer, iusques aux orifices des vaisseaux: pour attirer les humeurs corrompues, qu'il faut purger. Il excite aussi la vertu expulsive, par son acuité. Cōme en suppositoites, où nous meslons du sel: mais le plus aspre, que pouuons trouuer, cōme est le sel gēme, qui est sel fossile: beaucoup plus aspre, que le nostre, D'autāt, cōme i'ay dit, que le nostre, est fait en pays plus tēperé: & n'a acquis, si grāde acuité, que l'autre. Iacoit que Gal. die: qu'il n'est pas si chaud, que les autres. Mais Gal. n'auoit gousté, que de celui d'Asie, où d'Egipte, ou d'Italie: qui sont pays plus chauds, que cestui-cy. Par ainsi leur sel, est plus aigu, & plus salé beaucoup. D'autant que la terre brulée, domine sur leau. Et au nostre: leau domine sur la terre: où pour le moins, sont esgaulx. Et par ainsi: ne sont si salés: que les autres. Et a ce que vous dictes: que les sels, ne peuuent rendre les metaux familiers a la nature humaine. Je vous demande, l'or en poudre: que vous baillez es malades, leur est-il plus familier: que s'il estoit bien, & deuenement reduit en eau, sans eau fort? Si vous me dictes: que cestuy-la, qui est en poudre: est plus familier: vous sçauiez bien: que non. Veu que c'est vn corps solide: duquel nature ne peut tirer aide: qu'avec grande eleboration: comme m'avez obiecté de lantimoine: demandent, comme pourra nature se-aider d'un corps si dur: & le pourra dissoudre? Outre aussi, que tous metaux, sont impurs: mais les vns plus, les autres moins. Et voila la cause: que le plus souuent les orfeures font passer leur or: par le ciment royal, (qu'ils appellent) pour le depurer tousiours. Et i'ay veu: & le puis acertener: & d'autres, qui ont eu quelque cognoissance des metaux: qu'on a tiré de l'or, deuant moy: vne maniere de terre, qu'ils appellēt souffre: aussi puante, que chose qu'on sçauoit sentir. Parquoy ie ne loue telle exhibition d'or: sans grande purgation, ne les distillatiōs, & restaurants, que l'on fait avec luy. Si premiere-ment, il n'est bien depuré. Or pour le depurer: il faut du sel. Car leur ciment royal, est fait de sel, & de brique puluerisez ensemble. Oubien s'ils le veulent examiner d'auantage: & le despurer plus fort, ils le font passer par lantimoine: qui est son extreme purgation. Et lors le rendent sans immondicité: & propre pour le corps humain.

De cela vous en peuuent faire certain, les orfeures. Mais encores est-il biē plus propre: quand il est reduit en eau: par moyens bons, & sans eau fort, où autre chose corrosiue. Et lors seroit vraye medecine, resiouissant l'homme: luy ostant la melancholie: & le gardant long temps en la fleur de sa jeunesse. Ce qu'approuue Mōsieur Syluius, en son liure, de la nature des simples. Or telle mutatiō d'or, en eau, sans chose corrosiue: ne se peut faire, sans sel: comme scauent les maistres: & comme leurs escripts, le montrent. Et si ne me voulez croire, regardez au 4. liure des epitres de Mathiolus: auquel ie me fie tant (comme vous dites) & vous en verrez toute la preparation. Monsieur le docteur, quand i'auray veu autant de vos liures: & aussi doctes, & plains de doctrine: comme ceux de Mathiolus. Ie me fieray a vous, autant, comme a luy. Ie n'ay iurē en la foy del'vn, ne de l'autre. Et puis bien dire, comme Gal. qui ne croyoit pas a Hippoc. comme a Hippoc. Mais que sa bonne doctrine, bien fondee en bonne philosophie, le contraignoit d'y croire. Aussi ie ne me fie pas en Mathiolus: comme a Mathiolus: mais ses doctes escripts, me contraignent de m'y fier. Voila pour vous montrer, comme les sels, aidēt aux metaux, a nous estre familiers: & a nous faire profit, & aide. Ce que ne concedez, disant. Ie sçay bien, que si de launay voit quelque fois Geber: Il ne faillira pas de me respondre: qu'en calcinant les metaux: ils sont purifiez par les choses qui ont vertu, de ce faire. Entre lesquels, ils nōment les sels. Mais s'il regarde plus auant: il trouuera: que par ce moyen, les parties impures, en sont separees: lors qu'ils tirent avec eux, la substance terriēne: & y l'aissent seulement, la pureté de corps. Si donc vous voulez seruir de l'or, pour la santé de l'homme: vaut il pas mieux: qu'il soit pur, qu'impur? Et si par le sel, est rendu pur: n'est il pas rendu plus familier a nostre nature: que quand il est impur? Ie m'estonne, comme auez prononcé, si legeremēt, & sans cōsideration: que les sels, ne peuuent rendre les metaux familiers, a la nature humaine: veu qu'auiez mis les mots: que ie vien de dire: vn peu apres: qui vous rendēt vostre opiniō fausse: & vous mesmes forgés le glaive: qui vous coupe la gorge. Car si les sels separēt les parties impures du metal: & n'en laissent, que le corps tout pur: est-ce pas le preparer, a estre meilleur: que auparauant? & plus propre pour nostre nature, que autrement? Mais ie voy bien, que vous y auez procedé a la haste: & assez legeremēt. Et n'auiez prs beaucoup ruminé: ce qu'auiez mis en vostre liure. Il faut maintenant discuter vn autre passage: que i'ay differé iusqu'a present. Où vous dites: qu'il n'y a non plus de proportion, où compalsion, entre l'antimoine, & le corps: comme il y a, entre l'or, & l'antimoine. Et telle proposition despend d'vne autre: que vous tenez suspecte: qui est de Paracelsus. Que tout ainsi, que l'antimoine purge l'or: aussi purge il les humeurs

Ie

Je vous dy, qu'il n'y a non plus d'affinité, ou similitude, entre l'or, & l'antimoine: qu'entre le corps humain, & l'antimoine. Il est vray: vous dites mieux: que ne pensez. Car tout ainsi, que l'antimoine n'a nulle conuenance, avecques l'or: aussi l'antimoine n'en a aucune, avecques le corps humain: non plus que les medicamens: qui sont de toute leur substance cōtraires a nostre nature. Si nous baillons l'antimoine pour estre nourrissement a nostre corps: où si nous adioustōs l'antimoine, avec l'or, pour le transmuier en nature de l'or: il faudroit qu'il y eust entr'eux quelque similitude de substance: où quelque familiarité, approchante de la nature de l'un, & de l'autre. Comme nous disons, les nourrissemēts, estre familiers a nostre nature: Lesquels se transnuent facilement, par la chaleur naturelle, en nostre substance: pour la familiarité, & conuenance: tant de la substance, que de la temperature, qu'ils ont, avec elle: & pour reparer la perte de la substance: qui se fait continuellement, par la chaleur naturelle. Mais les medicamens purgatifs, qui n'ont nulle familiarité, ou societé avec nostre nature: & comme ils disent, nulle symbolisation: ne nous peuvent estre familiers: n'y estre muez en nostre substance: ne la restaurer: mais a l'opposite: la desgastent, & corrompent: & la muent en leur nature, s'ils preuent. Et ainsi n'ont nulle conuenance ensemble. Car tout ainsi, que les orfeures purgent leur or par l'antimoine: (comme i'ay dit cy dessus). Aussi les medecins purgent les mauuaises humeurs du corps de la personne: par medicamēts a eux contraires, & ennemis. Autrement ne seroyent medicamens purgatifs: s'ils s'accordoyent a nostre nature: mais plustost seroyent nourrissemens. Aussi l'antimoine, qui purge nostre corps: n'a nulle familiarité a nostre nature: non plus que les autres. Mais i'ay bien voulu dire: que d'autāt qu'il n'estoit abhorrent a nostre langue: par son mauuais goust, ne à l'esprit animal, par sa mauuaise odeur: qu'il estoit plus agreable: & ne travailloit pas tant l'estomach: comme ceux, qui luy sont plus abhorrens, mais toutesfois: ie ne le veux exempter de la condition des autres purgatifs: & qu'il ne face violence au corps: aussi bien, qu'eux: mais non si grande. Aussi le baille on en petite quantité: & bien corrigé. Cōme diray tantost. Et si vous voulez dire que l'or, & l'antimoine n'ont aucune communication avec le corps humain, a cause qu'ils sont corps morts, terrestres, froids, & secs. Le corps de l'homme, est viuant, chaud, & humide. Je voudrois scauoir, si a cause de cela: ils n'y peuvent faire quelque action: qui profite au corps humain. Regardez alexandre traillan, parlant de la pierre armenique: laquelle n'a nul goust, nulle faueur, nulle qualité manifeste: ne de chaleur, n'y de frigidité: toutesfois il la preferē à l'hellebore: & le tout pour purger les humeurs adustes, sans violence, sur tous autres medicamens. Et telle pierre a elle aucune cōmunicatiō au corps humain: veu quelle est:

L.

pierre métallique & terrestre. Mais est elle viuante, ayant chaleur & humidité non plus que l'antimoine? Nous ne les baillōs, pour nourrissemēs: ainsi n'ont que faire, d'auoir societé avec nous. Toutesfois vous baillez de l'or a vos malades: vous baillez de la licorne, qui est vne chose morte. Vous baillez des perles, du coral, de l'ambre, du iaspe. Et tant d'autres choses: qui ne sont viuātes. Voulez vous pas cela: qu'ils ne seruent de rien: où qu'ils ne puissent profiter au corps humain: sous l'ōbre, qu'ils sont corps morts? Et toutesfois, ie voy bien: & si ne vous cognoy point: qu'estez ieune au mestier: & que n'avez gueres excercé l'art de medecine cōme peuuent certifier vos raisons, assez friuoles, & froides. Vous estes plus experimenté à ballades, & a rondeaux: qu'a la medecine. Et vous pourrois dire ce que Helenei disoit a Paris. *Bella gerant alij: tu pari semper ama:*

Section troisieme.

Cy dessus, ie vous ay declaré: & prouue a mon petit pouuoir: que l'antimoine crud, n'estoit poison: pour estre froid, & humide au 4. degré comme assurez en vostre liure. Tant par raisons: que par autorité: que par experience. Puis suis venu au calciné: où ie vous ay prouué: qu'il n'estoit caustique, par ses effects. Car s'il estoit tel: il auroit les effects des medicamens caustiques. Lesquels i'ay desduit par ordre: & l'ay monstré par experience: & par vous mesmes: quelque chose qu'avez dit, du peintre de la Roynne: qui auoit les boyaux percés, a cause de l'antimoine. Ce que ie ne croy. Car comme ie vous ay dit: i'en ay baillé a vne miēne fille: qui n'auoit pas huit ans accomplis: qui n'est tombee en ce danger, n'en autre: Dieu merci. Ainsi ce n'est pas bien fait a vous: d'assurer vne chose ambigue: pour vne chose vraye. I'ay fait ouurir vne ieune fille: qui n'auoit que treze ans: qui mourut d'une apostume, qu'elle auoit au cerueau postérieur: a qui on trouua son estomac percé: sans qu'elle eust pris aucune medecine par la bouche. Ne se peut il pas engendrer des humeurs dedās le corps: qui ayent les facultez de vraye poison: comme deduit Gal. au 6. de locis affectis. Plin assure il pas: que Pherecides mourut, pour auoir en son corps, vne multitude de serpens? Il peut estre: que ce pource peintre, auoit esté trauaillé de quelque maladie: prouenāte d'humeurs chaudes, & cholériques: qui passent par les boyaux: les auoyt corrodes: comme i'en ay veu, a des disenteriques, apres leur mort. Que l'humeur aspre, qu'ils auoyent rendu par le fondement, de couleur de porreaux: leurs auoyt percé les petis boyaux. Et principalement: celui que nous appelons le ieunū. Et toutesfois ils n'auoyent pris de l'antimoine. Mais qui veut mal a son chien: il y met l'arage sus (comme on dit cōmunement). Il seroit

67

plus credible: qu'il eust eu la verolle: & qu'il eust esté frotté de longuent commun: où entre force argent vis: que autrement. Je vous ay mōstré aussi que lantimoine n'estoit marchasite: & qu'il y auoit grande difference entre eux: comme on peut voir, par les auteurs par moy citez. Je suis venu au borax: & vous ay monstré, par viues raisons: qu'il n'est pas le chryso-colle des antiens. Ce que l'on peut iuger, a la couleur. Car celle des antiens, tant naturelle, que artificielle, estoit verde: le borax, est blâc. La faueur de la chryso-colle, estoit acre, & mordicante: comme pouuons iuger par les ingrediens, en sa composition. Je dy celuy des orfeures: qui estoit fait dedans le mortier. Quant est de l'autre. Je n'en scaurois iuger: aussi n'estoit il gueres employé: que pour les peinctres. Le borax a vn goust doux, avec vne petite stipticé. Mis sus la langue, ne luy fait aucun ennuy. Je ne scay, si l'autre luy en feroit. Les effets de l'un, & de l'autre sont differens: comme pouuez scauoir par ma deduction: & par l'autorité de ceux: qui ont parlé de la chryso-colle artificielle. Je croy que vous-vo⁹ deués cōtēter de telles raisons, par moy amenees: si vous n'estez du tout reuesche, & impossible a contenter. Autrement prenez les cartes: & vous cōtentez vous mesmes. Je vous ay aussi declaré du nitre: & de la nature du sel, vous amenant en barbe, le texte de Gal. que auez allegué pour vous: monstrant faux: ce qu'alleguez contre moy: & qui fait du tout cōtre vous. Puis vous ay monstré, que tant s'en faut, qu'il conturbe l'estomach, qu'il le corrobore: & suscite l'appetit: & que sans luy: nos viâdes n'auroyēt aucune faueur. Parquoy les antiens l'ont tant honoré, pour sa necessité, & vtilité, qu'il baille a la vie humaine: qu'ils l'ont appelé diuin (comme dit Plutarque en ses symposes) Reste maintenant a monstrer les effets de lantimoine calciné. Et comme il est médicament purgatif: & qu'els humeurs il purge & comme il est baillé & corrigé: & en quelle quantité.

Nous appellons medicamens: tout ce qui nous peut alterer, c'est a dire: muer nostre temperature, en la sienne. Et tels medicamens sont de deux especes. Les vns nous alterent, selō leurs qualitez effectrices: qui dependent des premiers elemens: qui sont chaleur, frigidité, humidité, & seicheresse. Où selon celles, qui les ensuiuent: comme auons dit cy deuant. Desquels nous pouuons vser, avec methode: & rendre raison de leurs effets. Les autres besoignent en nous, d'une proprieté de toute leur substance, comme ainsi l'appelle Gal. au liure 6. & 9. des simples, & au 3. de temperam. Au premier des naturelles facultez, similitude de toute leur substance: c'est a dire vne actiō a eux propre, resultant de leur premiere permixtion, & forme de leur substance: par laquelle ils font telle action. De laquelle, parlerons cy apres, pour vous appaiser: & pour vous monstrer,

que telles proprietéz, ne sont chymeres : comme vous dites, mais que se font opiniastrés ceux qui les reiettent. Et tout ainsi, que de la première espèce, il en y a de benigns : il en y a aussi de malings. Les benigns sont ceux qui approchent plus de la température de l'homme. Et qui sont plus tost transmuez en bon suc : par la vertu de la chaleur naturelle. Les malings, qui en sont plus eslongnez : & qui résistent plus à la transmutation : comme ceux qui excèdent en qualitez extremes. Aussi de ceux qui operent : selonc vne propriété de toute leur substance : & qui sont contraires, à nostre substance : qui sont proprement purgatifs. Il en y a de benigns, qui n'ont pas grande venenosité, ne faculté corruptrice en eux : Et qui approchent plus de nostre température. Desquels nous en trouuerons de trois sortes. Les vns purgent en comprimant. Cō ne est la rheubarbe, l'aloë, & les myrabolans. Lesquels sont dits Benigns : d'autant qu'ils ont vne vertu astringente, avec eux : par laquelle leur malice est corrigée. Car après leur operation : ils reconfortent les parties, par ou ils sont passez. Les autres en lenissent les voyes : par lesquelles poussent les excrémens, cōme est la casse les prunes, la manne, & les sebestes. Les autres en lubriquent & remolissent : comme est le musilage de psilion. Il en y a de violens : qui pour leur grande chaleur, ont vne attraction effrene. Car comme dit Galien, des simples, tous medicamens purgatifs, ont vne vertu attraiue. Laquelle saugmente, pour leur intemperature excessiue : Et tels participent de venenosité. Desquels en trouuons de deux espèces : les vns sont d'une substance crasse, & terrestre : & tels sont vrais deleteres, & corruptifs de nostre nature. Desquels si peu qu'en prenez : s'en ensuiura la totale corruption de la substance humaine. Et plus ils demeurent au corps : & plus ils augmentent leur malice : estans vraies poisons. Les autres, sont d'une substance plus subtile : & ne tuent pas tousiours : mais peuuent estre enuoyez, par nature : avec les excrémens du corps : qu'ils attirent. Ou bien peuuent estre corrigez, par medicamens : qui leurs contemperent ceste grande chaleur : & refrenent ceste grande attraction : ou qui corrigent leur venenosité. Il en y a aussi, qui sont medicamens purgatifs, & alimens : comme la manne : & les tamarins. Il en y a, qui sont purgatifs, & venins, comme leuphorbe. Et tels sont cogneus par le goust : & par la faueur, comme auons dit. Or nous laisserons telles diuisions : & ne parlerons que des purgatifs : lesquels sont ainsi appellez : pource qu'ils purgent le corps, de ses excrémens : & mondifient le sang : luy ostant : ce qui luy est meslé, de autres humeurs superflues, comme est la cholere, le phlegme, la meâcholie, & les humeurs fereuses : desquelles le bon sang naturel, ne doit estre contamine, comme luy estans contraires, & vrais excrémens. Lesquelles ne demandent, qu'à estre euacues du corps, par purgations propres, d'une chascune humeur. Qui me fait estonner, commēt en vostre liure : n'en auez mis que trois : &

auez oublié les fereufes. Veu que Gal. tât fouuēt les repete. Et pour vous
 en bailler vn telinoignage, pour tout. le vous ameneray le texte du 13. de
 sa methode: ou il est ainſi dit. Mais quand le corps eſt rempli de cholere,
 où de melancholie, où de phlegme, où d'humeurs fereufes: nous appel-
 lons telle habitude, cacocnymie. Puis dites: que de ces trois humeurs, tou-
 tes nos maladies ſont engendrees: qui eſt vne propoſition, que ſi elle n'e-
 ſtoit eſcrite d'un docteur de Paris, le ne la croiroye: mais nous en par-
 lerons en la fin de ceſte ſection, plus a plain. De ces medicamens purga-
 tiſs, nous en auons deux manieres. La premiere eſt commune & genera-
 le de ceux, qui indifferemment deſchargent tout le corps, de ſes ſuperflui-
 tez: appelez des grecs ecoprotica. Cōme ſont ceux, qui par vne grande
 violence, ſattachent à lorifice de veines: qui viennent au ventre, & en le-
 ſtomach: & par leur eſſrenee attraction, attirent violemment les humeurs
 ſuperflus du corps. Tellement qu'ils ourent les orifices des veines: & de-
 bilitent leur vertu retentue. Et par ceſte mordication: incitent nature, a
 faire grande expulſion. Tellement, que non cōtens d'auoir attiré les plus
 ſubtiles humeurs au commencement: Les autres plus eſpeces s'en enſui-
 uent. Si bien, que ſouuent a la fin, le ſang eſt euacué. Et ſi tels medicamē-
 ne ſont corrigez par l'art: ils ſont vrayes poiſons mortelles: cōme eſt leu-
 phorbe lathyris & thymelea. La ſeconde, eſt de ceux: qui purgent par
 electiō, vn, ou deux, ou trois humeurs où apart, où enſemblement. Et tels
 purgent par vne familiarité, & cōuenance, qu'ils ont, avec l'humeur: qu'ils
 attirent. Et telle familiarite, procede d'une puiffance, ce dit meſué, qui eſt
 celeſte: & non elementaire. Non pas, que ce ſoit proprement le medica-
 ment, qui purge: mais c'eſt nature, qui met en effet: ce qui eſtoit caché de-
 dans le medicament. Laquelle toutesfois, reſiſte le plus qu'elle peut, aux
 mouuemens violens, de tels medicamens. Par leſquels pourroyent debi-
 liter la vertu, qui regit, & diſpence noſtre corps. Mais comme bōne gou-
 uernante, leurs permet attirer, ce qui luy eſtoit cōtraire: comme ſi c'eſtoit
 elle meſme, qui feiſt telle purgation: & retint ce qui luy eſt familier. Car
 apres, elle s'en trouue deſchargee, & recree, moyennant, que la purgatiō,
 ne ſoit violente, où par la trop grande quantité du medicament: où par ſa
 mauuaife qualité. Or telles purgations generales, ſe font en deux manie-
 res: l'une par le vomir: quand l'humeur eſt eſleué iuſques a l'orifice de l'e-
 ſtomach. L'autre par embas: quand elle deſcend par les boyaux. Gal. les
 diuiſe autrement. Le mot dit-il, de purger: ſignifie deux cheſes. L'une eſt
 commune a tous medicamens, qui purgent les ſuperfluitez du corps: en
 quelque maniere que ce ſoit. L'autre eſt dite par excellence, de ceux ſeu-
 lement, qui purgent, où par le vomir: où par la deiection baſſe. Et ne faut
 penſer: que ſi petite quantité, entree en l'eſtomach: penetre iuſques aux

veines: pour faire vne telle euacuation, mais est par sa vertu attractiue: qui lui est propre, & spécifique: Qui choisit: & attire des veines, & des conduits du corps: qui nous sont incogneus: les humeurs à eux familiers: dedans l'estomach, & dedans les boyaux. Comme l'aymant attire le fer, & l'ambre. la paille, & autres. Mais en ce different, les medicamens, avec les humeurs: que les medicamens sont plus forts, qu'eux. Parquoy ils attirent: & les humeurs sont attirees. Et pour mieux entendre telle familiarité de substance. Gal. nous enseigne: que si le medicament, qui doit attirer qu'elque humeur: ne la trouue au corps, de celuy qui la pris. où qu'il soit trop debile: & que nature l'ait transmué, il se conuertira en mesme humeur: cōme est celuy, qu'il deuoit tirer, & euacuer. Ce qu'il ne feroit: si il n'y auoit qu'elque cōuenance, où familiarité entr'eux. Regardōs maintenant, de qu'el rang nous mettrōs nostre antimoine preparé: & la maniere de le bailler. cōme dit Matthi. & cōme i'ay dit cy dessus. Vous faictes deux especes de purgatifs: cōme vous dites. A sçauoir l'vne de ceux, qui indifferēment purgēt toutes ordures du corps: Les autres seulemē, c'elles qui leurs sont familiers. Les premiers sont ceux, qui purgēt, nō de leur faculté, ains par accidēt: c'est a dire: en laschāt le ventre, par leur humidité: où en ouurāt les cōduits fermés: par leur chaleur. Les autres sont nōmez propremēt medicamēts purgatifs, Lesquels, cōme dit Gal. tirēt l'humeur, ne plus ne moins, que l'aimāt, le fer: où que les arbres tirent de la terre, ce qui leur est familier. Or il n'est ici qu'estiō des premiers. Car ils agissent p qualitez manifestes: Encores qu'il en fust qu'estiō: si est-ce: que l'antimoine ne pourroit estre mis en leur rang. Car il n'est pas humide. Et tāt s'en faut qu'il ouure les cōduits: que mesme il les estoupe: ainsi qu'auōs mōstre. Il reste donc d'aduiser les autres: & tascher, (si est possible de luy trouuer place, sinō le reiecter.) Voilavos ppres paroles. Lesquelles il nous faut vn peu rumer: pour les biē entendre. Car i'y suis biē ēpesché. Nous trouuōs deulx manieres de purgatiōs. L'vne est generale, qui se fait p les medicamēts, qui attirēt l'humeur, qui choisissent leur estre le plus familier, de toute la substance. Et t'elle, (cōme auōs dit,) se fait: où par le vomir: où par la deiection basse. L'autre est particuliere, quād nous purgeōs vn seul mēbre: Cōme le cerueau, le poulmō, la poiētrine, le foye, la ratelle, la vessie, les boyaux, la matrice de la femme. Et tels besoignēt p qualitez manifestes: Cōme ceux q ouurēt les cōduits du foye, & de la ratelle, sōt chauds, & de subtiles parties: Cōme sont les medicamēts amers, & nitreux. Lesq̄ls aussi purgēt les poulmōs: & la poiētrine, de leurs humeurs l'ētes, pituiteuses. Ceux qui ouurēt les veines de la matrice, pour ppoquer le flux naturel: sont chauds aussi, de subtiles pties, & incisifs: & ainsi des autres. Mais ceux qui ppoquēt le flux des excremens: qui sont aux boyaux. Le peu-

uent faire par medicamēts mordicans. Comme quand nous faisons vn sup-
positoire. Nous meslons du sel, avec le miel: lequel incite par sa mordi-
cation, la vertu expultrice. Comme aussi le garum pris au commencement
du repas, le peut faire. Comme ceux qui mangeoyent à l'entree de table,
des nois nouuelles avec le garū, & avec l'eau & le sel: pour leur faire le ven-
tre laxer. Aetius cōmende, que l'on baille du melicrat, où hydromel, a-
uec qu'elque peu de nitre: à ceux, qui ont pris medecine, qui ne fait aucu-
ne euacuation. Ou bien peuuent estre purgés par medicamens: qui debi-
litēt la vertu retentrice, comme sont les medicamens vnctueux, & molli-
ficatifs. Comme celuy, qui à l'entree, de la table mangeoit des mauues, a-
uec de l'huile, & du garon. Puis a la fin m'ageoit d'une poire astringente.
Cela luy faisoit bon ventre. D'autant que les mauues, ont vne humidité
vnctueuse, & molificatiue: augmētée par l'huile: puis le garon, bailloit v-
ne petite mordication: pour susciter la vertu expultrice: & a la fin, la poire
estringente, comprimoit le tout: & le faisoit deualer aux boyaux. Les-
quels estans mollifiés, & lubriqués, par ceste entree de table grasse: &
irritee par le garon: laissoient aller les extremens, qui estoient en eux.
Ainsi ceux, qui par mordication, où par leur vnctuosité, & moltifica-
tion, purgent les boyaux de leurs superfluités: ne le font par accident:
mais par leur propre faculté: qui despend des 4 premieres qualitez. Car
tous medicamens mollicatifs, debitent la vertu retentive: comme les
dessicatifs, la corroborent. Et outre: les parties mollifiées, engressées, & hu-
mectées, l'aisent plustost couler: que celles, qui sont seiches. Mais les a-
stringens, pris a la fin du repa: le peuuent faire par accident. D'autant
que ce n'est leur propre faculté, d'expulser: mais plustost, de resser-
rer. Toutesfois en reserrant, & comprimant, ce qui est dedans l'esto-
mach: puis les conduisent iusques aux boyaux: fait l'expulsion des ex-
cremens. De dire que la casse, qui purge, en lenissent: le face par vn
accident. Je ne l'ay point trouué. Car expressement, Aetuarus dit, qu'el-
le purge la cholere ardente, & torride: sans aucune tristesse, ne mo-
lestie. Tellement qu'on la peut bailler, a ceux, qui ne peuuent por-
ter forts medicamens: a cause de leur cage: où pour quelque autre
occasion. Et pour monstrier qu'elle purge, par vne familiarité de sub-
stance. Je vous ameneray vn exemple, d'un notable homme de deça.
Qui apres auoir ieusné vn carême: voulut prendre le ieudy de deuant
pasques, vn bolus de casse, assez matin: sans toutesfois intermettre son
ieusne. Laquelle ne luy feist rien: ains fust conuertie par nature,
en nourrissement: non pas vray: mais mauuais. Car il tomba en
vne fièvre double tierce: qui luy dura plus de quatre mois. Et
ne procedoit ceste fièvre: sinon pour ceste casse. De laquelle nature

auoit abusé, en s'en nourriſſent: dont eſtoit procédé ceſte cholére: qui c'eſtoit pourrie en ſon ſang. Ainſi, c'eſt mal dit a vous: & mal entendu: que la caſſe purge par accident. Car comme auous dit ci deuant: les medica-
mens, qui purgent, par familiarité, où ſimilitude de ſubſtance: ſ'ils ne trou-
uent l'humour, qu'ils demandent: ſi conuertiffent. Puis dites, qu'il en y a,
qui ouurent les cōduits fermés, par leur chaleur: Si vous entendez de ceux
qui ouurent l'orifice des veines cela eſt faux. Car ils le font par leur quali-
té manifeſte: comme i'ay dit: & comme le cōſeſſez, car ils le font par leur
chaleur: & par leur propre qualité manifeſte: qui leur donne ceſte facul-
té. Si vous dites qu'entendez de ceux: qui ouurent les boyaux. Je vous ay
ia dit, ceux qui le font par leur propre faculté: & ceux: qui le font, par ac-
cident. Car les aſtringens, pris a la fin du repas: peuuent aider a faire l'ex-
pulſion des excremens des boyaux: moyennant que les molliſcatifs ayēt
precedé au commencement. Au contraire, ſi les aſtringens ſont pris au
commencement: & les molliſcatifs, & onctueux a la fin: le vomir ſera pro-
uocqué: & principalement, a ceux, qui ont l'eſtomach debile. Je ſçay, biē
que la molliſcation ne fait pas l'expulſiō: mais elle prepare les voyes, pour
eſtre plus faciles, a laiſſer couler les excremens: & obeir pluſtoſt au medi-
cament attractif: que ſ'ils eſtoient endurcis. Parquoy pouuons dire, que
ceux, qui de leur nature, ont les voyes lubriques, & fluides: par leſquelles
les excremens du corps ſe purgent, & paſſent: où qui ont les boyaux mo-
lifiez: plus facilement ſont purgés par legeres medecines: & plus habon-
damment: que ceux, qui ſont de nature cōtraire. Auſſi, que par telle mol-
liſcation, la vertu retentive ne reſiſte tant: mais obeit pluſtoſt. Ainſi auōs
nous veu, de celuy, qui a l'entree de table, mangeoit des mauues, avec de
l'huile, & du garon: Qui eſtoit vne maniere de ſauſſe, faite avec du ſel, &
des boyaux de certains poiſſons. Toutes fois Dioſcoride le prend, pour la
liqueur: qui ſort des poiſſons: où chairs ſalees: qui eſtoit vne ſauſſe, de la-
quelle les antiens vſoyent fort: qui pour ſon acrimoine, pouuoit mordi-
quer, & inciter la vertu expultrice des boyaux: a laquelle obeiſſoit facile-
ment la vertu retentrice: peur eſtre debilitée par telle molliſcation. Et
les inſtrumens auſſi: c'eſt a dire, les boyaux: à cauſe de leur lubricité, &
molliſcation. Outre auſſi, que les mauues, ont avec leur ſuc molliſcatif,
quelque petite nitroſité: que nous cognoiſſons au gouſt. Par laquelle elle
peut auſſi irriter, la vertu expulſiue. Parquoy ne pouuez dire, qu'ils laſ-
chent, non pas purgent proprement, les excremens, par accidēt: Car tous
molliſcatifs: qui deſpendent de l'humidité des premiers elemēs: ont ac-
couſtumé d'ainſi faire: deſpuis le commencement, iuſques a la fin. Et par
ainſi, ne le font par accidēt: mais de leur propre faculté. Ainſi voſtre dire,
ne peut competer, a la vraye doctrine de Gal. Non plus, que celuy qui
fut.

23
fuit. Qui est, que lantimoine, ne peut estre, ne de l'un, ne de l'autre. Pour-
ce dites-vous, qu'il n'est pas humide. Belle raison, faut il, trefreuerend do-
cteur, que les medicamens, qui ouurent les conduits fermés, par leur cha-
leur, soyent humides? Où auez vous trouué ceste methode? Sçauiez-vous
pas biẽ, où le deuez sçauoir: que tels aperitifs, sont chauds, acres, & mor-
dicans, & de parties subtiles. Tout a l'opposite, de ceux qui les refermẽt:
qui sont froids astringens, & des parties crasses: Regardez vn peu vos rai-
sons: & vous mirez en vostre sçauoir, si profond: que vostre barbe n'est
point si profonde. Qui empeschera, que lantimoine calciné: lequel est ter-
restre, d'autant qu'il est mineral, & qui à acquis par vous-mesmes, vne i-
gneité: par sa calcination: par laquelle il est chaud, & acre: Et ne retient de
sa premiere nature: que quelque peu d'astriction: ne ouure les conduits
estoupés: soyent veines, où arteres, où boyaux, où autres conduits a nous
incogneur? Veu que tous anastomotiques sont de telle temperature (cõ-
me dit Gal.) au 5. des simples. Pourquoi ne fera il de ce rang? Le voulez
vous priuer de sa place: pour le mettre hors? Vous dites, qu'il ne peut e-
stre de ceux: qui ouurent: veu qu'il est astringent, comme auez dit. Vous
auez parlé de celui: qui est crud: & non pas du calciné. A quoy s'accor-
dent tous les antiens docteurs. Estes vous si trāsporté de vostre esprit: où
bien si endormi: qu'il ne vous souuient, de ce qu'auez dit de lantimoine
crud: & de celui qui est calciné: que vous auez mis, iusques a la region du
feu? Auez vous pas amené le texte de Gal. qui est au commencement du
9. liure des simples. Où apertement il dit, que les astringens, & ceux qui
ne sont acres, & mordicans: acquierent chaleur: pour estre brullés? Si donc
lantimoine, qui estoit de sa premiere temperature astringent, & froid: à
acquis par sa calcination vne igneité: Tellement qu'il est fait acre, & mor-
dicant. Qui l'empeschera: qu'il ne soit du rang de ceux: qui ouurent les
conduits, veu qu'auec les parties subtiles, il a l'astrictiõ, qui presse, & poul-
sé au dedans, telles parties? Et de dire, qu'il astringet: c'est failli tousiours
en mesme chorde. Si entendez du calciné duquel il est question: qui n'en
retient que bien petit: comme j'ay dit. Car nous ne baillons pas lantimoi-
ne crud, pour medicament laxatif: mais celui, qui est calciné. Je m'est õne
lisant vostre liure: comment vous auez oublié si test, la forme de celui:
qui vous feist tant de mal. Le pristez vous crud, où calciné? Du crud ie ne
le croy pas. Du calciné: ie vous en croy. Car autrement, ne vous eust esmeu:
& purgé, si violement: cõme vous dites. Et ie vous demãde, par qu'el-
le faculté vous purgea il: fut ce par son astriction, où par son acuité? Vous
n'estez si despourueu de sens: cõme ie pense: que veuillez confesser le pre-
mier. Il reste donc: que ce soit par le second. Vous amenez l'autre espee-
ce de medicamens. Lesquels sont proprement appelez cathartica: c'est a dire

M

p & rgatifs, lesquels attirent par vne similitude de essence les humeurs de la masse du sang: qui luy sont, comme excemens & inutiles, pour la nourriture du corps. Où par le vomir, où par deiection basse: comme auons dit. Tellement que selon la diuersité de l'humeur, qui doit estre tiré: & ayant consideration a la nature du malade: a la saison: & autres telles considerations: nous auons accoustumé de les ordonner. Lequel texte est meilleur: que celui qu'auetz mis ainsi: selon la diuersité de l'humeur, qui doit estre tiré de la nature du malade, de la saison, & de toutes telles considerations. Il ny a medecin visitant vn patient: qui ne cherche, & estudie a cognoistre, la maladie: le lieu de la maladie: & l'humeur, qui en est cause. Et d'elles, prend sa premiere, & generale indication. Car si la maladie est causee de quelque humeur: il prend peine de sçauoir: quel il est: ou si cest sang, ou si cest cholere phlegme, melancholie, ou humeurs sereuses. Lesquelles demandent diuersité de euacuatiōs, comme tesmoigne Gal. au 13. de sa methode. Car si la maladie procede, d'une trop grande abondance de sang, qui est appellee plethore. Nous l'euacuons par la veine. Si ce sont les autres humeurs, qui abondēt: que les medecins appellent caco-chymie. Nous les euacuons, selon la nature d'iceluy: & selon le medicament, qu'ils requierēt: où par le vomir, où par la deiection basse, où par les vrines. Ce que le plus souuent, nature nous monstre par son mouuement propre: où bien la nature de l'humeur: & le lieu, où il est contenu. Car si en l'estomach, & es parties hautes, l'humeur est contenu: nous purgeons par le vomir. S'il est es parties basses, & dedans les intestins: nous purgeons par le bas. Encores faut il considerer, la nature particuliere du patient: laquelle ne se peut cognoistre parfaitement: que par experience. Car il en y a, qui de leur nature, sont prompts a obeir a la medecine: & qui pour leger medicament, se purgent habondamment. Les autres, resistent plus: & ne sont si obeissans. Parquoy requierent plus forts medicaments. Et tout ainsi, que toutes viandes, ne sont delectables a vn chascun. Aussi toutes medecines laxatiues, ne conuiennent pas a vn chascun. Car l'un se seruira commodement de casse: l'autre l'aura en horreur: & luy subuertira l'estomach: plus qu'une autre plus forte medecine. Parquoy conseille Hip. de demander au patient: s'il a accoustumé de prendre medecine: & comment il s'est trouué apres l'auoir prise: & de laquelle il s'est bien trouué: & s'il est bien obeissant où non. Nous considerons aussi la composition du corps. Car ceux qui ont la poitrine estroite: & le col long: ne sont propres aux medecines, qui prouocquent le vomir. Parquoy disoit Hip. en ses aphorismes. Il ne faut donner medecines vomitrices, aux tabides: où Gal. non seulement appelle tabides, ceux qui ont vlcération aux poulmōs: mais aussi ceux, qui y sont disposez. Et ceux aussi qui ont les hypochondres chauds, & enflammez,

85

ne peuvent souffrir tels medicamens. Nous considerons aussi, le temps auquel, est le malade: si, cest l'esté, où l'hyuer, où l'automne, où le printemps. Car selon iceux nous purgeons diuersement: & selon la diuersité des humeurs, qui haboient au corps. La cholere se peut purger commodement, par le vomir, & par embas aussi. La melancholie par le bas seulement, pour sa pesanteur: soit que aucunes fois, elle se purge par le vomir: mais cest a tard. Le phlegme par l'un, & par l'autre. Les humeurs secheuses, par les urines. Le temps aussi de la maladie, nous enseigne: comment il faut euacuer. Car si la maladie est aigue: il faut euacuer des le commencement. Si l'humeur qui fait la maladie, n'est fiché, & appuyé en quelque part si elle est chronique: il faut attendre la coction de l'humeur. Encores en l'un, & l'autre: on ne doit rien exhiber, au commencement des paroxismes: mais faut entendre la declination: sinon es fieures: où nature de son propre mouuement, esmeut l'humeur: qui fait la fieure, par le vomir. Lors nous la pouuons aider: en luy baillant quelque petit vomitoire: si elle ne le fait competement. Aetius baille a un quartenaire, vne medecine purgatiue, au commencement du paroxisme: voyant l'humeur, qui de sa nature est rebelle a esmotion, a l'heure que nature de soy, la meut. Puis nous considerons l'age. Car les ieunes enfans, ne les vieilles personnes, ne portent medecines euacuatiues, si facilement: que ceux, qui sont de moyen age. Brief Galien nous en fait un sommaire, en son commentaire du 2. aphorisme, du 2. liure disant ainsi: Pour cognoistre quand & comment, tu dois purger. Tu te peux aider, non seulement de l'age: & de la nature de ton patient: mais de la saison de l'annee, de la presente disposition de l'air: de la region: de la maniere de viure: & de ce qu'il a accoustumé de faire, durant sa santé. Esquels pouuez adiouter, la maniere accoustumee. Car si cest un, qui a accoustumé de vomir facilement: il se purgera par le vomir. S'il a accoustumé de se purger par le bas: vous luy donnerez medecine: qui le purgera par le bas. Et au deuxiesme ad Glaucion, nous dit ainsi. Tu dois prendre les indications, pour faire bonne euacuation: de l'age, du temps, de la region, de la presente constitution de l'air de la force du malade, de son habitude, de sa maniere accoustumee, & de l'espece de la maladie. Car ils te monstrent: quand il faut purger: ou qu'il ne le faut: du lieu duquel il faut euacuer: & par quelque maniere. Et d'autant que nous auons deux temperatures, vne naturelle, & l'autre acquise par nostre maniere de viure: Les aucuns adioustent, celle qui s'acquiert par l'age. Il est a croire: que le plus souuent, nous amassons quantité de diuerses humeurs, par nostre maniere de viure, trop excessiue: & faute de l'exercitation. De laquelle vsoient les antiens. Qui fait, qu'en nos purgations, tant soyent legeres: nous voyons diuersité d'humeurs:

que euacuons par vn médicament seul: que nous auons ordonné, pour purger quelque humeur particulière. Comme si nous purgions la cholere. Nous la voyons venir, avec quâtité de phlegme: Duquel nous amassons quantité: par nostre trop liberale maniere de viure, & oyfueté. Où si nous purgeons le phlegme: nous ne le voyons point venir, sans cholere. D'autant que tous tels humeurs, se ioignent volontiers ensemble. Et ne loua iamais Hipp. les euacuations faites de nature: esquelles vne humeur pure, sans permixtion d'autre, apparut. Comme au 2. des prediçons, ne loue pas le vomir: auquel vne pure humeur est iettée. Mais celuy auquel la cholere est meslée, avec le phlegme. Ce qui apparoit tât au vomir qui se fait par nature: comme a celuy, qui se fait par médicament. Aussi bien souuent: voulant purger la cholere: s'il y a quantité de flegme dedans l'estomach: où es lieux circonuoisins: le médicament estant mené par nature, a sa puissance: esmeut les humeurs premieres, qu'il rencontre: & les enuoye avec l'humeur, qu'il attire, par sa faculté, & similitude de sa substance. Ou bien, s'il est fort: & que nature aussi soit robuste: apres qu'il aura purgé son humeur: ne laissera d'assuillir par sa violence, celuy, qu'il rencontrera le plus paré: & le plus disposé, a fluer: où celuy, qui habondera le plus, dedans le corps du patient: où qui se rencontrera en la voye: par ou passe le dit médicament. Et aura pour aide, nature: laquelle sera bien aisé de s'en descharger: comme d'un grand faix. Ce que de soy mesme fait bien souuēt, sans estre stimulée par medecine laxatiue: mais estât agrauée, pour la multitude, où stimulée & irritée, pour la crimoine de l'humeur: fait telles expulsions. Ce que pouuôs veoir au flux des femmes: esquelles, si l'humeur phlegmatique habonde: le sang qu'elles perdront, sera blanchastre. Si c'est la cholere: il sera fort teinct, & bilieux: Si la melencholie: il sera plus noir, & plus terrestre. Si la serosité: & les eaux, habondent: il sera sereux, où fort liquide. Parquoy le tout bien considéré: n'avez pas grand raison, de vous plaindre de l'antimoine: qui vous feist tant rendre de phlegme: lequel estant contenu en l'estomach: suscite de sa nature, le vomir: quand il est quelque peu esmeu. Et pour mieux môstrer sa malice: vous deuiez coter la saison, où le pristez. Et vostre maniere de viure precedete: la dispositiō naturelle de vostre estomach: & autres cōsideratiōs: q̄ deuôs auoir. Car vous scauez: que selō la discipline d'Hip. vn chascun de ses humeurs saugmēte au corps, tant selō la maniere de viure: que selō la faisō. Cōme en hyuer, le phlegme: en l'esté la cholere: & en autōne la melācholie. Tellemēt que d'un mesme médicament baillé en diuerses saisons, se fera euacuatiō des 4. humeurs cōme dit Hip. au liure de la nature humaine. Si ce dit-il, a vn mesme homme, vous baillez vn mesme médicament, quatre fois lan. En l'hyuer il vomir a grande quantité de phle-

87

gme. Au printemps choses fort liquides. En l'esté force cholere. Et en automne excremens noirs. Autant deuons nous penser de la deiection par embas: cōme du vomir. Qui fait que beaucoup de malades: qui ont vescu liberalement: & de tous viures, sans exercitation, auant leur maladie: Ou bien, esquels le cerueau se descharge de ses humeurs, de dans leur estomach: où qui l'ont de leur nature debile: S'il aduiēt, qu'ils tombent en quelque fieure tierce: où quelque autre maladie engendree de cholere: & que vous les vouliez purger, de cest humeur. Le plus souuent, la cholere ne viendra, qu'avec quantité de phlegme, Où si cest melancholie, de laquelle il habonde: nature s'en deschargera, par le moyen du medicamēt purgatif, qu'aide a nature, a se descharger par son attraction: aucunes fois par le bas: aucunes fois par le haut: aucunes fois par l'un, & par l'autre. Et n'est fait vne contrarietē à nature vniuerselle: quand vn mesme medicament purge, par le haut, & par le bas. Si vous considerez le mouuement de nature: & la qualité de l'humeur, & la disposition de l'estomach. Comme nous voyons aduenir, en fieures tierces: où au commencement du paroxisme, le malade bien souuent entrera en vn vomir: quand la cholere subtile regurgitera a l'orifice de l'estomach. Et quant & quant, entrera en flux de ventre: Quand la cholere espesse, descend dedans les boyaux: qui incitera nature, a telle excretion. Or s'il est ainsi: que d'elle mesme aiguillonnee de ceste humeur, par son propre mouuement, fait l'un & l'autre: tant pour la quantité de l'humeur: que pour sa qualité. Parquoy ne le fera, irritee, tant par luy, que par le medicamēt purgatif: qui l'incite a ce faire. Car comme dit Gal. sur le 14. apho. du 4. Si quelque petit mouuement, est seul suffisant, de preparer le corps a vomition: est-il pas raisonnable de la faire plus grande: si elle est aidée par medicament vomitoire? Et bien souuēt i'ay veu, pour vn peu de reubarbe, avec quelque electuaire, de ceux qui purgent la cholere: faire vne grande euacuation: tant de cholere, que de phlegme. Tellement que la purgation ne s'arrestoit, que le troisieme iour. Et n'y auoit cause, de si grande euacuation: sinon le propre mouuement de nature: qui se deschargeoit de tels excremens: Desquels elle haboit: apres que le medicament luy auoit ouuert les voyes, pour ce faire: par sa vertu attractiue. Si donc nature fait telles euacuatiōs, au grād profit du malade. Pourquoi ne le fera le medecin: qui est sō imitateur es euacuatiōs, qui sont profitables: les faisant par son art telles: qu'il a veu faire a nature, par sa propre puissance: & qui profitoyent au malade? Quand vous aurez frequenté l'art, plus que n'avez fait: vous cognoistres le contraire de ce qu'avez mis en vostre liure. Et a ce, que dites, que Gal. commande de resserer le ventre: quand on veut faire vomir: & au cōtraire: si nous entendons purger par bas: il le faut amortir, & resserer le

haut. C'est le texte D'Hip. au 7. liure des Aph. où il dit: Quand tu veux purger les corps: il les faut rendre fluides: & si cest par le haut: il faut arrester le bas. Si par le bas: il le faut humecter. Où il n'y a nulle mention de resserrer le haut, n'y au texte D'Hip. n'y au commentaire de Gal. Car humecter, & resserrer: sont choses contraires. Et en son liure, qu'il a intitulé, de ceux qu'on doit purger: ne parle que d'humecter le corps: quand il est question de purger, par le vomir, avec l'helebre. A quoy s'accorde Hip. en ses aphorismes, quand il dit: que ceux, a qui on veut bailler l'helebre: s'ils ne sont aptes a vomir facilement: on doit humecter leurs corps: avant la potiõ: par quantité de viandes: & par repos. Surquoy Gal. declare, qui sont les viandes propres: & qui humectent les parties solides du corps. Lesquelles n'ayent forte qualité: soit acerbe, acre, salee, ou amere. Il est vray: que par ceste humectation, il entend aussi, rendre les conduits ouverts, & lubriques: à fin que l'humeur flue plus aisement par eux. J'ay desia cogneu par beaucoup de passages de vostre liure: que vous ne craignes a faire des textes nouveaux: moyennant que faciez trouver vostre cause bonne. Mais nous n'auons le nez si morueux: que nous ne sentions bien vostre cautelle, & calõie. Vous ressemblez les aduocats: qui ne craignent d'alleguer deuant le iuge, quelque loy fausse: pour faire trouver bonne, la cause de leur partie. Si le iuge n'a bon nez: il la prend pour argent cõtant. Mais celuy qui la bon: sçait fort bien dire: alleguez mieux. Car la loy, que vous alleguez: est fause. Je vous dis Monsiieur, alleguez le texte au vray: & ie vous croiray: autrement non. Quant au vomissement, que dites estre contre nature. Je vous en ay dit en mon liure assez, pour vous contenter: si estes homme de raison. Et si vous n'estes content. Je vous diray dauantage: que les antiens ont tant estimé le vomir: qu'ils l'ont preferé a toute autre purgation: ayans consideration a la maladie, la saison de l'annee: la disposition, & habitude du patient. L'enten par la maladie: non seulement la mauuaise disposition du corps: mais aussi l'humeur, qui la fait. Car si la maladie est excitee par vneumeur bilieuse, subtile, avec vne crasse, & tirant a melancholie: Quel mal fera ce, de bailler vn medicament, qui prouoquera le vomir, & la deiection basse, veu qu'il est necessaire: que l'vn, & l'autreumeur, soit menee par lieux cõuenables. Et par lesquels, nature a accoustumé se deschatger, pour le salut du patient. Or est il, que le propre de l'humeur cholerique, est de tendre es parties hautes: & par icelles doit estre euacué. D'autant que de sa nature, il y monte. Tout ainsi, que la melancholie, d'estre pũgee par le bas. D'autant que de sa nature, elle y decline. Ce sont les propres mots de Gal. au commencement du 9. apho. du 4. liure. Et au commentaire du 9. apho. du 4. liure & au commentaire du 2. apho. du 3. liure dit: que les maladies, qui viennent es hommes en esté par la

cholere: sont euacuez, tant par le vomissement: quand elles se tournent en haut: que par les intestins, & flux de ventre: quand elles descendent en bas. Comme nous declare Gal. au commentaire du 59. apho. du 4. liure. Où parlant de la fièvre tierce. La solutiō, dit-il, de telle fièvre, se fait: quād tel humeur bilieux, est euacué: où par la sueur, où par le vomir, où par le bas, où ensemblement par toutes ces euacuatiōs, l'humour choleric est-il point vicieux: la purgatiō qui se fait par le stomach, & par les intestins, ne se fait elle pas par les lieux deputez de nature, pour faire telles euacuatiōs? Si vous me dites du contraire, ie diray que vous n'estes qu'un veau. Et si l'antimoine fait sa purgatiō par telles voyes: les fait il, par lieux incōmodes, & non accoustumes a nature: s'il purge la cholere, le phlegme & la melancholie: ne purge il pas les humeurs vicieuses? Et toutes fois comme un homme elourdy: dites en vostre liure. L'antimoine ne tire point l'humour, qui est vicieux, il ne fait point vider par la: où la nature, l'humour, & la maladie, ont accoustumé se descharger: ne par les lieux: lesquels ne sont point incommodes, par inconuenient, ie vous demande. Quant le foye est malade en sa partie comcane, ne se purge il pas, tant par le vomir: que par les intestins, par son propre mouuement? Si fait ceste euacuatiō naturellement: c'est bien signe: que nature a deputé tels membres, a receuoir ses excremens: & à les vider hors du corps. Quand un homme a pris de la poison: est-il chose plus conuenable, pour le sauuer: que de le faire vomir: auant qu'elle ait esté distribuee aux parties nobles? Et si cognoissons par les trenchées du malade: que quelque portion de la poison, soit descendue dedans les boyaux: N'est il pas profitable, de le purger, tant par haut, que par bas: à fin que nous chassions hors du corps, telle qualité veneneuse: auant quelle y ait imprimé sa malice. Je sçay bien, que toutes maladies ne se guerissent par le vomir: ne tous malades sont, idoines a telle purgation. Mais si est-ce: qu'en maladies de distillation: il est fort recōmandé. Il profite es vlcères des rognons, de la vessie, & d'autres parties. Il guerit les elephantiques: que nous appellons ladres: les chancres, la mauuaise habitude du corps, dite cachexie: les maladies articulaires, les hydropiques. Ceux qui ont la jaunisse, & les epileptiques: & beaucoup d'autres: que recite Aetius en son 3. liure, au chap. du vomir. Et pour cōfirmer mon dire. Je ne craindray d'alleguer, ce qu'en a mis par escrit, en sa methode, Monsieur fernel docteur de Paris, aussi docteur que vous: & aussi bien experimenté. Le vomir, dit-il, frequent, & violent, debilité le stomach, & les membres nutritifs: & ceux qui sont dessus, par vne vehemente, & forte concussio. Et fait que les humeurs sordides, se retirent: remplit la teste: & agraué les sens. Mais quād il n'est violent: & qu'il vient moderelement: il est tressalubre: & est la meilleure: de toutes autres pur-

12. 11. 10. 9. 8. 7. 6. 5. 4. 3. 2. 1.
L'antimoine

gations. Car il tire les mauvaises humeurs, comme de leur propre fontaine. Puis les euacue. Il mondifie toute immondicité, qui est en la capacité de l'estomach: & qui adhere a ses tuniques: & le purge: & tout ce qui est es membranes des precordes, & en la cavité du foye, & de l'estomach, & es parties vrismes: Desquels il attire toute maniere dhumeurs mauvaises. Puis les reiette. Ce qu'en peut estre, ne pourroit faire autre medicament purgatif. Et si nous considerons bien les liures D'hipp. nous trouverons, que quasi toute la purgation, se faisoit par le vomir: comme aussi c'estoit la plus frequente maniere de purger des antiens. Je sçay que Mesué, ne loue tant la purgation, qui se fait par le vomir: comme celle, qui se fait par la deiection basse. D'autant que nature à ordonné des conduits: par lesquels, elle à accoustumé de purger tout le corps, non estant forcee: cōme sont les intestins, les voyes de l'vrine, la matrice des femmes. Et à aucuns hōmes, les hemorrhoides. Comme nous voyons que tous les iours, qu'elle enuoye les excremens terrestres, par les intestins. Les autres plus subtils, & fereux, par les vrines: sans aucune contraincte. Qui est cause, que tels mouuemens, sont naturels, les autres sont dits, non naturels: lesquels se font par nature, non libre: mais contraincte, où par quelque humeur, où par medicament, qui l'irrite: où par sa debilité. Exemple: quand il y a habondance dhumeurs, desquels elle est irritée, par leur quantité, où qualité: & que les conduits naturels, ne suffisent, a les expurger: Elle cherche toute maniere de voyes, pour s'en descharger. Voire iusques à trouver passage, aucunes fois par les os. Sçauons nous pas, que les rognons, ont les voyes naturelles: par lesquelles, ils se purgent: c'est assauoir les pores venteres. Et toutes fois, quand ils sont pressez d'habondance dhumeurs mauvaises: ils se deschargent, par les intestins: aucunes fois par le dehors du corps, enuiron le spine du dos: où s'engēdre apostume: par laquelle, quand elle est creuee, rendent grande quantité de matiere purulente, procedāte deux. La partie gibbeuse du foye, qui a accoustumé par l'ordre de nature, se purgera par les vrines. Toutes fois, si elle est pleine de suc vitieux, elle se purgera, par medicamens, qui purgent par les intestins. La concavité du foye, qui a son euacuation naturelle par les intestins: ne se descharge elle pas par l'estomach aussi: quant elle est trop agrauée. Et le cerueau, a qui nature a donné tant de conduits, pour se descharger de ses excremens: Comme est le palais, les nazeaux, les oreilles: Toutes fois, nous voyons quand tels conduits, ne suffisent: il se descharge par autres lieux. Je vous demande, la matrice de la femme, a elle pas son action propre d'attirer la semence de l'homme: & de la garder. Toutes fois quand le temps de l'enfantement est venu, estant irritée de la pesanteur de l'enfant: elle ouvre sa partie basse: & ferre la haute, contre son mouuement accoustumé de tel-

91
e impetuosité, qu'il semble a voir aux femmes: qu'on leur tire les reins.
Et est ce mouuement aucunes fois si violent: & s'approche si pres de son
orifice: qu'a grand peine, se peut remettre, & retirer en son premier lieu.
Tout ainsi est ce de l'estomach: lequel irrité par l'humeur, qui le point,
où par le medicament: s'esforce de tout son pouuoir, a reietter: ce qui le
contriste: se resserrent par le bas: & dilatant son orifice. Ce que nous de-
clare apertement Galien sur le 39 apho. du 6. liure, ou il declare deux mou-
uemens d'iceluy: c'est assauoir le vomir, & le sanglot. Parquoy, si le mou-
uement de la matrice, pour l'expulsion de l'enfant, n'est du tout contre
nature: il m'est aduis, que celuy que fait l'estomach, par le vomir, ne le doit
estre. Mais est vn vray mouuement de sa naturelle faculté expultrice. La-
quelle nature a donné a vn chascun membre: pour se descharger de ses ex-
cremens. Si vous ne le voules appeller contre nature: D'autant que nature
la fait, non volontairement, comme la propre action de l'estomach: mais
contraincte, par vne cause contre nature. Je laisse (comme i'ay dit en mon
liure) que la seconde tunique, a les fillamens tous propres, pour faire telle
expulsion: comme la premiere, pour faire l'attraction des viandes, & de
tout ce que nous auallons. Parquoy ne deuez appeller l'antimoine poi-
son: pour ce qu'il fait vomir: non plus, que l'enfant: pour faire faire a la ma-
trice, vn mouuement: qui ne luy est point naturel, & accoustumé. Non
plus que le lelore blanc, la pierre armenique, & autres medicamens, qui
prouoquent le vomir. Et non plus, que les viandes grasses, & vnteuiles,
prises ala fin du repas en vn estomach debile. Encores si vous n'avez meil-
leure raison que ceste la: n'avez rien contre moy. Car nous scauons la
maniere de le bailler, sans prouoquer le vomir. Tout ainsi, cōme Alexā-
dre trallianus, bailla la maniere de faire: que la pierre armenique, ne pro-
uoquoit le vomir: mais, que seulement, mouuoit le ventre inferieur. Ce
que tous les iours, nous experimentons. Mais puis qu'il est laxatif: il est
question de scauoir, quel humeur il purge: & s'il est violēt, ou non. Nous
trouuons trois manieres de medicamēts purgatifs. Les vns sont benins, nō
gueres eslogez de la nature du nourrissement: comme sont les prunes
douce, cuites avec le miel, les mauues, les heraudes, la manne, le mesgue
de lait, & la casse. Les autres sont moyens: qui ne tiennent tant de la
nature du nourrissement, & plus de celle des medicamens: comme est la
reubarbe, la garic, le fené laloé, & autres. La troisieme est de ceux, qui
sont violens, & du tout cōtraires a nostre nature: qui la desgatent, & cor-
rompent. Mais il en y a de ceux cy: qui peuent estre corrigez par art. Et
lors sont exhibes au grand profit des malades. Moyennant, que ce soit, en
iuste quantité: & en temps oportun: & quand l'occasion si adonne. Et ont
certains degres de malice. Car les vns le sont pl^s: & les autres moins. Ceux

N

*quel humeur
purgé par luy*

92
qui sont plus, sont ceux, qui pour une petite quantité, font grãde euacua-
tion, & soudaine: avec grande chaleur, & violence, & debilitation de natu-
re. Comme leuphorbe, l'elebore, la thimelea, & autres. Il en y a qui font
grande & soudaine euacuation: mais sans faire violence a nature. Comme
est la pierre d'armenie, celebree par Alexandre trallian: puis par Mesué.
Laquelle fait son operation sans chaleur violente: sans induire secheresse
au corps: sans amertume: & sans qualité veneneuse: qui puisse induire mau-
uais symptomes, a celuy, qui l'a pris. Cōme est aussi l'atimoine. Car iagoit
qu'il ait passé par le feu: si n'est il pas venu a chaleur, qui soit caustique, &
brillant: comme vous dites. Ce que l'on peut aperteuoir, cōme i'ay desia
dit, puluerisé: & mis sur la langue: ne luy rend aucune ardeur. Entré en l'e-
stomach, ne luy cause point de chaleur: nō pas soif. Qui est cause: que i'ad-
mire vn tel medicament: veu la grande operatiō, qu'il fait, aceux: qui sont
biē preparcz. Et desquels les voyes ont esté ouuertes: & les humeurs cras-
ses, & terrestres, bien attenués. Car ne me pensez si ignorāt de l'art de me-
decine: que ie ne prepare mes malades, auant que leur bailler. Je dy ceux,
qui en ont besoing: & esquels la maladie donne dilation. Mais a ceux, qui
ont vne maladie aigue: & que l'humour n'a encores pris lieu certain, pour
s'arrester: & vague par le corps. Je leur en baille des le commencement.
Comme en fieures pestilentiellles: qui sont celles principalement: esquel-
les des le commencement ie commande, qu'il soit baillé, en telle quanti-
té: que la force du patient le requier. Car telles maladies, ne demandent
aucune dilation. Non plus que la poison prise. Car incontinent demande
a estre chassée hors du corps: auant qu'elle ait fait quelque impressiō de
sa malice, en quelque partie noble du corps. Aussi en peste: qui est vne
des pl⁹ pernicieuses poisons. Je leur en baille, le plustost qu'il m'est possi-
ble: auant qu'elle ait assailly quelque mēbre noble: pour luy cōmuniquer
sa venenosité: & tascher a la tirer hors. Non pas, que i'ē face mestier. Je ne
suis marchand, n'y apothicaire. Et ce que i'enay dit: n'est point pour ven-
dre ma marchandise, plus chere: cōme vous dites. Cōme font les triacleurs,
& carlatās. Je vse de l'art, comme vous non pas peut estre, si biē: mais selō
mon petit pouuoir: me seruant des drogues telles, comme ie les trouue, es
boutiques. Et ne m'amuse pas tant a l'atimoine: cōme vous pēsez. Mais ie
suis marry: que les drogues, ne sont telles: comme nostre art le requiert.
Vous auez a Paris puissance de visiter les boutiques des apothicaires. Icy
ils sont nos maistres: & nous faut passer par leurs mains: & vser, ce ce, qu'il
nous presentent. Autrement nous ne sommes bons medecins: & n'auons
pas la pratique. Et n'ay eu plus d'enuieux contre moy: sinon, quand i'ay
voulu corriger beaucoup de fautes, qu'ils font: & les prier de faire leurs
huilles, & autres compositions, avec medicamens choisis, & legitimes, cō-

93
me il appartient. Sachant bien, que tout le deshōneur, qui procede d'une mauuaise composition, tombe tout sur le medecin. Car ils ont incontīnēt leurs respōces prestes. L'ay fait, ce que le medecin m'a ordōné. Voila la recepte. L'y ay mis tout ce qui y estoit contenu. Et toutes mes drogues sont bōnes. Je ne le voudrois bailler autrement. Je suis hōme de bien. Je feroys meschāt, si ie faisois le cōtraire. Et si quelque poure medecin leur dit, vo⁹ faites vos huilles refrigeratiues de vieilles huilles d'olif salee. Et ausi les faites sur le feu. Vostre reubarbe est trop vieille: & est rāce: ou bien d'autres, que l'on voit tous les iours: n'estre legitimes. Si vous en dites vn mot: vous auez incontīnent vne charēte d'iniures, a vostre visage. Mais i'en parleray tantost plus amplement. Retournons a nostre antimoine: le quel ie colloque, avec les medicamens violens: mais des moindres, & moins pernieieux au corps humain: non plus que la pierre d'armenie. Car ne son goust, ne sa mauuaise lenteur, ne font nulle horreur, n'y a l'estomach, n'y a nostre esprit animal: comme font beaucoup d'autres. Et outre, nous ne le baillons pas seul: mais le meslons, avec conserue de roses. Et s'il y a trois grains, où quatre d'antimoine, pour le plu: nous adioustons vne demie once, où vne once de conserue de roses. En laquelle nous auons toutes les intentions: que deuons auoir, pour corriger la malice d'un médicament violent. La premiere est, de resister a la venenosité: en meslant avec luy des medicamens, qui ont puissance, d'y resister: & qui corroborent principalement le cœur: qui est la fontaine de vie: & sur lequel la malignité du médicament s'attache, plus volontiers: cōme ennemy de nostre vie. Puis apres l'estomach: qui est le premier, qui reçoit le médicament. Puis nous opposons a sa qualité excessiue, vne autre, a elle contraire: à fin que par telle commixtion, resulte vn médicament plus gracieux: & qui ne presse tant nature. La premiere s'accōplit par medicamēts, qui de leur nature resistent a venenosité: & qui corroborent le cœur: cōme sōt les roses, qui par leur odeur & secheresse, resistent au venin: & recōfortent l'esprit vital. Par leur stipticité, corroborent nō seulement le cœur: mais ausi l'estomach. Car sino⁹ cōsiderōs leur faculté: no⁹ trouuerōs: q̄lles ōt vne qualité dutout cōtraire, a la qualité venense. Car tous venins, tuēt p leur nature: en corrodant l'esprit vital, & leur putrefatiō: laquelle pcede le pl⁹ souuēt, d'une qualité chaude, & hūide avec mauuaise odeur. Or est il: q̄ la rose, par son odeur refouit ledit esprit: comme toutes choses aromatiques, & de bōne odeur. Et non seulement le vital: mais ausi l'animal. Par son amaritude, de seiche, & resiste a la putrefaction: par sa stipticité refroidit. Qui sont deux qualités cōtraires, a la putrefaction. Et outre par telle frigidité, & stipticité, refrene l'acuité de l'antimoine: si aucune en y a. Et luy aide a son action: & corrobore les parties nobles, cōme le cœur, le foye, le cerueau, & l'estomach;

Ce que nous enseigne Mesue, en son second theoreme. En outre, la douceur du sucre: qui est mellée avec la rose: aide beaucoup a refrener la violence du medicament, comme dit Mesue au theoreme allegue, disant ainsi. Les choses douces, font que le medicament est gracieux: qui auparavant estoit abominable: & le rendent plus mondificatif, deterlif, & mieux purgeant. Elles sedent, & appaisent les trenchées: rompent la morsure, & l'acrimonie d'iceluy: haultent la purgation: qui seroit trop tardive: & empeschent par leur lubricité, que le medicament nad'here es parties: par ou il passe: & corroborent le corps. Voila les raisons, pour lesquelles, nous meslons la conserue de rose, avec l'antimoine. Et s'il est ainsi, que la scamonee, qui est ennemie mortelle de l'estomach, cōme tesmoignent tous les auteurs, qui en ont escript: est corrigee par les roses: comme dit Mesue. Pourquoi ne le sera l'antimoine: qui ne lest pas tant, au iugement d'un chascun: sinon du vostre? En outre: à fin qu'il soit plus prompt a faire son action: nous le puluerisons: & mettons en poudre impalpable: à fin que plustost, il soit distribué, par les lieux: par lesquels, l'attraction des humeurs se doit faire: comme estant réduit plus subtil: & plus facile a estre distribué ausdits lieux. Toutesfois vous demãdez en vostre liure, comment pourra nature dissoudre, & deslier ceste dureté, & seicheresse vitreuse: comme si on le bailloit a gros morceaux: & nō en poudre subtile. Et encores qu'il seroit des plus violens: la seule stipticité des roses, le pourroit amender. Et à fin, que n'en doubtez. Je reciteray les propres mots de Mesue, en son second theoreme: ou il dit ainsi. Les medicaments stiptiques, rendent tout medicament purgeant, meilleur: principalement, celui, qui purge par une acrimonie, & tire par une violence: Et qui par sa propriété naturelle, ouvre tellement les veines: que le sang en sort: & qui excorie les boyaux: en les lenissent, & lubriquant immoderement. Et ce pour trois causes. La premiere, pource qu'ils repugnent a tel medicament, par leur substance, non seulement crasse: mais froide: par laquelle, ils rompent leur acrimonie, & inflammatio. La seconde: pource, que par les stiptiques, l'estomach se resserre. Qui est cause, que plustost, & plus facilement, il reiette du corps, ce medicament violent. La troisieme ils dessendent le cœur, & l'estomach, & toutes autres parties nutritives: de peur: qu'ils ne soyent blessés, de la vehemence du medicament: & les corroborent, & appaisent la subuersion de l'estomach. Ce n'est donc pas sans raison, n'y a l'auenture: que nous vsons de l'antimoine. Et ne le baillons, comme insenses, où hebetes: mais avec bonne consideration. Par quoy ne sera reietté: & luy donnerons place, s'il vous plaist, au rang des medicaments purgatifs: non extremement violens: mais biē corrigés: avec ceux, qui le peuvent chastier: quand il voudroit faire du mauvais. Ce que n'ay accoustumé de voir. Et si

pour telles raisons, ne vous appaisez: reiettez la pierre d'armenie, tant lou-
 uée par Trallia: Laquelle il bailloit aucunes fois lauee: aucunes fois sans la-
 uer: & ne luy faisoit autre preparation, ne autre correction: sinon qu'il la
 lauoit en eau simplement. Et Mesue y adioustoit leau rose, où de buglo-
 se: au lieu de la commune. Or puis que luy auons donné place, au rāg des
 medicamens purgatifs: qui purgent tout le corps: faut voir quel humeur
 il purge: puis nous viendrons a demeller vos propos, contre iceluy: & a
 parler de ceste faculté occulte, où spécifique, laquelle vous blasmez tant.

Section quatriesme.

Puis donc, que par bonnes raisons, auons monstré, l'atimoine, estre en-
 tre les medicamens purgatifs: Et par mesmes raisons, auons monstré,
 qu'il ne merite d'en estre chassé: comme pretendez, par vos raisons. Re-
 ste a voir, qui sont les humeurs, qu'il purge: & par qu'elle maniere. Nous
 auons deux instrumens: par lesquels nous venons a la vraye intelligence
 de l'art de medecine. Et procedons en nos actions curatiues, seurement.
 Ou comme dit Gal. Sont deux pieds: sur lesquels, l'art est fondé: c'est assa-
 uoir, raison, & experience. Lesquels sont si conioints: que sans elles deux:
 elle ne peut estre parfaite. Iasoit qu'elles n'ayent esgallement vne mes-
 me dignité. Car raison est plus a priser, que l'experience. Si est-ce, que
 l'une, sans l'autre, n'est entiere. Car ce que raison a trouué: l'experience le
 confirme, & approuue, comme nous enseigne Gal. au 4 liure des medica.
 en general que nous ne sommes iamais assurez de la cōpositiō d'un me-
 dicament: si par experience n'est approuué tel: & par son action. Ses pa-
 rolles sont telles. Je croy mes amis, que vous entendez, que vne chose in-
 uetee par raison, n'est pas assuree si elle n'est cōfirmee par œuure & par
 experience. Aussi ce que experience a trouué: bien souuent raison le con-
 firme. Et si nous considerons de pres: l'experience a esté la premiere, qui
 a basti l'art de medecine. Et comme dit Aristote au premier de sa metha-
 phisique, qui a fait la science. Car nous lisons es hystoires antiennes: qu'a-
 uant que la medecine fut redigee en art: On auoit accoustumé d'amener
 tous les malades, qui auoyent esté gueris: au temple d'Appolo. Et la e-
 stoyent interrogés, qu'elle maladie ils auoyent eu: & de quels remedes, ils
 s'estoyent aides: & auoyent recouuert leur santé. Lesquels incontinct e-
 stoyent mis en tableaux audit temple: pour en aider a ceux: qui tombe-
 roient en pareilles maladies. Herodote dit, qu'ō les menoit es carrefours
 & lieux publiques: ou ils estoyent interrogés de leurs maladies, & de
 leurs remedes. Lesquels estoyent mis par escript: pour en aider aux pareils
 malades. Voila qu'elle a esté le commencement de l'art: Iusques a ce, que

A Esculapius en ramassa vne grande partie. Et depuis Hippocrates le
 vieil, redigea le tout en art: mais assez confusement. Jusques a la venue de
 Galien, qui accomplit toute la vraye methode: comme nous lauons. Or
 est il, que raison en a trouué beaucoup. Comme sont les actions des pre-
 mieres qualitez: & de celles qui despendent de leur permixtion. Lesquel-
 les, se peuuent iuger au sens externe. Et sont ceux, que Gal. veut pour les
 cognoistre: qu'on en face l'espreuue. Premièrement sur vn homme tem-
 pere: & que le medicament ne soit altéré, de qualité estrange, soit chaude
 ou froide, pour en iuger au vray. Puis sur vn intemperé: & a la fin sur vne
 maladie simple. Car par ce moyen: on vient a la parfaite cognoissance de
 sa faculté. De laquelle le medecin se sert, au corps humain, par bonne rai-
 son, & a bon euenement. Et n'entendit iamais telle preuue deuoir estre
 ainsi faite, des medicamēts purgatifs: autrement se cōtrediroit, & a Hip. & a
 vous mesmes: qui dites, qu'un medicamēt purgatif, donné a vn hōme sain,
 se conuertit en poison. Ce qui est vray, (comme i'ay dit cy dessus). Et tou-
 tesfois auez esté ou si ignorant: qui n'auiez entendu, que c'estoit que me-
 dicament: comme le décrit Gal. au premier chap. du prem liure des sim-
 ples. Mais l'auiez pris, pour medicament purgatif. Qui est vne ignorance
 indigne d'un escholier de trois mois. Où bien, par vne faulse opinion: qui
 vous a si fort perturbé le cerueau, contre ce poure antimoine: qu'elle la
 rendu sourd, au eugle, & phrenetic que trois anticyres ne gueriroient pas
 & y fut A Esculapius. Je ne sçay, que pourrōt dire Messieurs les medecins
 de Paris: desquels vous voulez estre veule porte-enseigne, contre moy, &
 le poure antimoine: de vous voir estre tōbé en telle absurdité. Vous de-
 uiez bien tant crier contre moy: pour me ietter au nez, vn telle supidité.
 Et me paistre d'une telle ignorance: vous me deuiez biē alleguer vos es-
 cholliers, qui me doiuent monstrier: ce que leurs auez déclaré de la reubar-
 be: veu que vous faillez au principes, & rudimēts de la medecine. Et à fin
 que les lecteurs ne pensent: q'aye cōtrouué par gayetté de cœur, telle ce-
 cité d'esprit. Je mettray icy vos propres paroles: comme elles sont mises
 en vostre liure: sans y adiouster, ou diminuer vne seule lettre. Vos paroles
 sont telles. Mais puis que nous sommes sur la question des medicamēts:
 La vertu desquels, doit estre experimentee. Il nous faut sçauoir, le moyē:
 comment ceste experiēce se doit faire: à fin que par la semblance des cho-
 ses: nous ne soyons trompez. Car chascun sçait: qu'il en y a plusieurs, qui
 ont aparence de verité. Lesquels ne laissent de venir de la boutique de mē-
 songe. Le moyen donc d'experimenter les medicamēts, qui purgent: a e-
 sté escrit par Gal. en son liure de la faculté des simples: qui est de bailler
 premierement a vn homme sain, & de bōne complexiō: puis a vn qui soit
 intempere: & en la fin, a vn hōme qui soit malade. Voila vos propres pa-

97
roles. Demandez de qu'elle boutique elles viennent: où de celle de men-
songe: ou de celle d'ignorance: de mensonge, ie croy que non: & que y al-
lez a la bonne foy. Mais d'ignorance plus que brutalle: ie le vous conce-
de. Je suis mary d'estre contraint de vous dire telles paroles: mais vous in-
iurez, vostre gloire, & vostre ignorāce, me cōtraignent a vser enuers vous
de telle maniere de parler: d'autāt que celluy, qui veut iniurier a tort: me-
rité de l'estre aussi: quant il le merite. Puis venez aux antimoniacles: & a
desgorger contre ce pource antimoine. Et vn peu, au parauāt auez dit: que
l'experience ferme la bouche: & arreste le pas, a toutes raisons: moyēnant
qu'elles ne soyēt sophistiques par legiere croyāce. Qui est le vray entre-
tien de l'imposture: & la past des triacleurs, & charlatā. Je mesbahy com-
mēt vous estes si prompt a iniures. Et ne cognoissez, que si i'estoys aussi
escleruellé q̄ vous: cōbiē de matiere m'auēz baillé: de vous creuer les yeux
de hōte. Et monstrez vrayemēt: que vostre dire n'est seulement faux: &
cōtre toute raison: cōme celuy de triacleurs: mais est du tout sophistique,
& repugnāt a toute raison, & vraye doctrine: moins vallable: que celuy de
Thessal⁹. Toutesfois vquerois ie bien vser de modestie enuers vous: & vo-
us porter honneur, comme il vous appartient: si n'estoit la petulāce de vostre
langue: qui caquette: & ne sçait qu'elle dit. Qu'elle imposture auez vous
trouué en mon liure: qu'el apast ay ie baillé, pour deceuoir quelqu'vns. Si
on cōfere vos raisons avec les miennes, ie ne sçay, qui sera trouué sophiste,
où abuseur, de vous, où de moy. Mō but, & intētion seule, est, de chercher
& esclercir la verité: & ne la laisser estre ainsi lourdemēt d'oppugner, cō-
me vous l'oppugnez. Mais la veux deffendre, entāt qu'il me sera possible
Les medicamēs dōc qui besongnent par leurs qualitez: sont trouuez par
raison: & peut on rendre raison, de leurs effect̄s. Mais ceux qui besongnēt
par vne qualite occulte: qu'experience a trouué: où bien cas fortuit: &
despuis on a obseruē, leur actiō, par lōques experiences. Le plus souuent,
raison deffaut: pour sçauoir, par qu'el moyen ils ont telle faculté. Et la se
faut fier, a la seule experience: sans attendre le iugement de la raison. Cō-
me dit Gal. au 9. liure des simples: Nous auons dit il) nōstré: que les facul-
tez, qui despendent de la proprieté de toute leur substāce, sont esclōgnez
de methode, & de raison: Et ne sont cogneues, q̄ par la seule experiēce. Je
sçay biē: qu'il faut: q̄ l'experience ait ses vrayes limites: & n'en vser temerai
remēt: ains la faut regler selō l'art de medecine: a n'en abuser point. Or il y
a des medicamēs qui besognēt selō l'vne, & l'autre maniere: c'est a dire, par
les qualitez effectrices: & par la proprieté de toute leur substāce: om-
me est la scamonee, l'euphorbe, & d'autres qui avec leur grande cha-
leur, attirent certaines humeurs du corps. D'autres qui sans grande cha-
leur, mais par la seule proprieté de leur substāce, en attirent. Cōme ie puis

89
dire de lantimoine, lequel a vne grande aëuité: par ses parties subtiles:
& par quelque chaleur, qu'il a acquis de sa calcination: par laquelle, peut
mordiquer, & irriter la vertu expultrice, & en fait son attractiō. Car nous
trouuons par experience: qu'il purge premierement la cholere: tant par
le vomir, que par la deiection basse, si nous voulōs: puis les humeurs phle-
gmatics. Lesquels le plus souuēt, accompagnent la cholere: comme auōs
dit. I'en ay baillé a d'aucuns: qui n'a purgé que la cholere seule, tant par le
haut, que par le bas. Car premieremēt venoit la plus subtile: puis vne plus
espeſſe. Et a la fin i'en ay veu de prafsine: a ceux: qui auoyent de lōg tēps
accumulé telle humeur, par mauuais régime, & chaleur de foye: ou par lō-
gues maladies. I'en ay baillé a d'autres: qui n'ont rendu que du phlegme,
par le bas. Mathiolus recite d'un medecin, qui en bailla a vn melanco-
lique iusques a 12 grains: dont il fut guery de sa melancholie. Et ne vous
deuez esbahir: si vn mesme medicamēt, tire hors du corps, deux, où trois
humeurs, par son action: comme pouuez voir, & lire es liures de ceux,
qui en ont palé. Actuarius dit, que laloé purge la cholere, qui est en l'esto-
mach, au ventre, & es parties interieures, avec les excremens, qui y sont
attaches: qui sont du reste de leur nutrition. Si ce medicament, qui entre
tous autres, est loué: pource qu'il est stomachal. Toutesfois avec la chole-
re, purge telles superfluités des membres interieurs: comme vous dites,
que lantimoine vous a fait: le faut il pour cela blasmer: & appeller poison?
Et dites contre toute raison, & experience: qu'un mesme medicamēt, ne
peut tirer qu'une humeur. Car se (dites vous) s'il tire le phlegme par la si-
militude de sa substance: il ne pourra tirer la cholere, par mesme vertu.
Car la cholere, & le phlegme sont contraires. Comme s'il falloit vne telle
similitude de substance, comme du bois a du bois, du fer a du fer: ce qui
n'est ainsi cōme ie diray cy apres. Et est vostre raison sēblable a ceste cy.
Si la nutritiō des mēbres du corps se fait par la similitude de substance: le
sang qui nourrit la chair ne ſcauroit nourrir que la chair: & non les au-
tres: qui ne sont semblables a elle. Car la substance de la chair, est differen-
te a celle des nerfs & des os, & des ligaments: ergo il ne les peut nourrir:
mais seulement la chair, d'autant qu'elle a similitude de substance avec
luy. Ce qui est manifestement faux & vostre raison aussi. Le vous ay desia
dit, que G. au 5. des simples, dit qu'il a tousiours cogneu, que tous medeca-
mēs purgatifs, ont puissance de tirer, les vns, vne humeur seule, les autres
deux, ou plusieurs. Et cela est cōmun entre eux. Regardez que ledit Actu-
arius dit du peplion: apres la cholere, il tire la melancholie, & le phlegme.
Le polipode, tire la cholere principalement, bruslee, & le phlegme. L'a-
garic, la pituite, & la cholere. Et tant d'autres, qui peuēt attirer deux, où
trois humeurs. Les vnes, principalement, & selon la proprieté de sa sub-
stan-

ce. Les autres, par consequence, de ce qui suit la purgation premiere. Où pource qu'elles se sont trouuees au passage de la medecine: comme a esté dit cy dessus. Ou bien, que nature trouuant aide, par le moyen du médicament: se descharge volontiers de l'humeur, qui l'offence. Comme estant songneuse d'entretenir la santé de son subiect. Ainsi ne se faut esbahir: si vn mesme medicamēt, tire le phlegme, & la cholere, & les humeurs fereuses aussi. Et n'est ceste proposition faulse, vn seul médicament pent tirer deux humeurs differentes, par mesme moyen. Regardez la reubarbe, qui purge la cholere, & le phlegme, comme dit Mesué. Par qu'el moyen purge elle ses humeurs differentes. Pensez vous qu'il soit necessaire: qu'un médicament, ne purge qu'un humour, par la propriété, ou similitude de sa substance: cōme fait la racine, qui tire le suc de la terre, pour sa nourriture: est-il inconuenient, qu'un mesme médicament, tire deux humeurs contraires: comme la racine de l'herbe ou de l'arbre, tire de la terre, deux, ou trois sucs, tous contraires. Comme celles, qui ont leur fruit, ou fleur, de saueur tout contraire. Comme celles qui l'ont doux, & amer, doux & aigre. Regardez seulement la rose, pour tout. Combien trouuerons nous de diuersité de saueurs en elle. Elle est vn peu amere: elle est vn peu douce: elle est vn peu stiptique. Ne sont ce pas saueurs contraires, en mesme médicament. D'où vient telle diuersité de saueurs: sinō de la diuersité des sucs: Desquels elle est nourrie. La reubarbe, est elle pas amere, & stiptique qui sont deux qualitez contraires. L'amere est chaude & seiche, & de parties subtiles. Au regard des stiptiques. La stiptique est froide, & de parties terrestres, & crasses. L'agaric est doux, amer, & stiplique. Qui sont qualitez toutes cōtraires. Et toutesfois, elles sont produites du suc de l'arbre, qui a esté tiré de sa racine. Si donc le médicament tire l'humeur du corps, cōme la racine de l'herbe, le suc de la terre: cōme vous cōfesses vous mesmes. Ce que deuous aussi croire, comme chose veritable, Est-il inconuenient, qu'il tire des humeurs contraires, l'vne a l'autre: comme la racine des sucs tous contraires. Pensez vous que telle similitude, soit telle: comme on dit le fer, estre semblable au fer. Le bois a du bois. Non non, il ne se doit pas ainsi entendre, comme nous auons desduit en nostre premier liure: & le dirons encores cy apres. Puis semble a voir par vostre dire: que nulle maladie ne peut estre engēdree, de deux diuerses humeurs. Ce qui est du tout cōtre raison: & contre ce, que voyons tous les iours. Les fieures tierces notes, d'où sont elles engendrees? Ne trouuons nous pas des fieures compliquées, de fieure tierce, & quotidienne: & toutesfois sont engendrees d'humeurs toutes diuerses. En trouuons nous pas en vn mesme membre, engēdrez de chaleur, & frigidité. Et es maladies externes, cōme

Q

les inflammations, en trouuons nous pas faits de sang tout pur. Comme est le vray phlegmoné. D'autres de sang, & de cholere, que nous appelons phlegmoné erysipelatodes. D'autres de sang & de phlegme: qui sont dites phlegmoné œdematodes. Les autres de sang, & de melâcholie. Comme est plegmoné scirrholes: & tant d'autres, que ie laisse a cause de briefueté. Regardez maintenant, si vostre raison, ou vostre proposition disionctiue est claire, comme le soleil. S'il tire par la similitude de substance: il ne peut tirer qu'un humeur: & ne peut guerir qu'une maladie: où bien il n'y a qu'un humeur au corps. Voila tres-bien argué pour un docteur: & pour dire, que sa raison est claire comme le soleil, ouy bien, mais qu'il soit en peinture, fait d'ancre. Le sang ne nourrit qu'un membre? Est-ce pas une maxime receue de tous philosophes: que tous les membres en sont nourris? Et toutesfois ils ne se ressemblent, ne en figure, ne en substance, ne en temperature, ne en couleur: il s'ensuit donc, qu'il y a une autre similitude, que celle que vous entendez: qui est une, qui n'est visible: & n'est que en potence: comme nous dirons cy apres. Car au sang, me pourriez vous trouuer une substance, qui ressemblast a un nerf, a un os, a un ligamēt & autres. Nō. Toutesfois tels membres en sont nourris: & leur substance augmentee, & reparee de leur perte. Qui est bien signe, que telle similitude n'est visible: mais seulement contenue dedās le sang, en puissance seulement, & en disposition, & propriété, pour estre ainsi transmuee. Et quant a ce que dites: apres qu'on sçait bien: qu'il y a diuersité d'humeurs: qui engendrent diuersité de maladies: & qu'ils se diuersifient, selon le subiect. Il faut dire cela a vos escoliers. Quant a vos limitations, des medicaments purgatifs: prises de la doctrine d'Hip: pour discerner les bons, d'avec les mauuais: vous ne faites que brouiller le parchemin. Il me faudroit une main de papier, a refuter telles resueries. Aussi que par le precedent, j'ay assez esclarcy: sans plus m'y amuser. Le viēdray ieulēmēt a ce, que dites: q̄ lātimoine ne purge point l'humeur qui est vitieux. Il ne fait ce dites vo^r vuidér p̄ la, ou la nature de l'humeur: & la maladie: ont accoustumé se descharger: ne par les lieux, par lesquels, ne sont point incommodes par inconuenient. Il sensuit donc, qu'il n'est pas medicament purgeant. Puis pour prouuer vostre dire. Dites ainsi. Il prouue ma proposition. Parce qu'il est consomptif: c'est à dire: il fond: & cōsume la chair, & les humeurs. Ainsi que ie monstrey cy apres. Par ainsi, il ne vuide pas les humeurs mauuais: tant s'en faut, qu'il empesche le bouillon d'iceux: que mesme il excite. Bon Dieu? Qui veit iamais pie si bien gazouiller, & si bien a propos? Qui vist iamais un basteur, si bien mener ses gobelets: ou un farceur si bien faire la mine: pour faire rire le monde. Je voudrois bien demander que vous entendez par ces bouillons: que lantimoine suscite: & ne purge point. Si

vous entendez les humerus: qui ne sont encores arrestees: mais vaguent par le corps: ce que les latins appellent turgere: sans auoir prins lieu certain: cela est faux: & ne l'entendez: & eussiez vos escholiers aussi sçauans, que Galien. Si sont les humeurs eschauffes dedans le corps: vous estes en mesme ignorance. Car l'atimoine purge les vnes & les autres. Mais qui sont ces humeurs vicioux: que l'atimoine ne purge point? Quand vous en pristez: ne vous fist il pas vomir grãde quantite de phlegme, qui estoit en vostre estomach: comme auez mis en vostre liure? Ce phlegme, estoit il humeur naturel, & louable: ou excrement de la premiere coction: qui se fait en l'estomach: qui ne merite d'estre appellé humeur naturel. Car autre est celui: qui est attaché es parties: pour apres estre mué en nourrissement, par la chaleur naturelle du mēbre. Autre, celui qui est superflu, glutineux, & visqueux: estant excrement seulement, & non nourrissement. Et pour mieux entendre cecy: il nous le faut discuter plus a plain. D'autāt que les humeurs sont dites vicieuses, au regard des bones. Nous ne pourrons bonement entendre, qui sont les vicieuses, si nous n'entendons, qui sont les bonnes, & naturelles. Nous appellons les humeurs naturelles celles, desquelles nature se sert pour la nourriture du corps. Lesquelles prouienent du boire, & du manger: & sont elaborées, & transmues dedans les membres nutritifs, par la chaleur naturelle d'iceux. Puis quand ils sont ainsi bien elaborés: & conuertis en substance apte, a nourrir le corps. Et qu'une chascune partie, s'en peut aider, pour se refociller, & restaurer: ce qu'elle a perdu de sa substance. Nous appellons tels humeurs, naturels. Et n'en trouue qu'une, qui merite estre ainsi appelée. Qui est le sang naturel, pur, & doux: sans meslange d'aucune superfluité. Duquel une chascune partie est nourrie, Non immediatement: mais moyennant le laboration: que luy donne la chaleur particuliere, d'un chascun membre: pour le couuertir en forme telle: que requiert sa substance, pour estre restauree. Car celui qui est morbide: est, ou amer, ou acide, ou sale, ou a autre qualite estrange: prouenant pour la permixtion, des superfluités du nourrissement des membres. Et tels demandent a estre chassés hors du sang, à fin qu'il demeure en sa quantite naturelle, & sa qualite. Autrement ne seroit plus naturel. Ce que nous confirme Galien au premier liure de sanitatē tuēda, ou il dit. Le sang est tres bon: lequel n'abonde point en cholere iaune, ne en cholere noire. Et n'est pituiteux, ne sereux: ne meslé, avec liqueur aqueuse. Et tel sang vient d'exercitation moderee: de viandes de bon suc: prises en temps oportun: & par bon moyen. Et par potion, prise en temps, & heure: & en petite quantite. Icy on me pourroit obiecter: ce que dit Hip. au liure de la nature humaine. Que l'homme est composé des 4 humeurs, du tout en tout meslés ensemble. C'est assauoir, de sang, de la cholere iaune,

de la noire, & du phlegme. Et qu'il les a tousiours avec soy. Et aussi Gal. au liure de la plenitudedit. Que le sang, ne peut estre si exquis, & si bon, de dans les veines: qu'il ne contienne en soy, quelque portion de cholere, de phlegme, & d'humeurs sereuses. Je respon a cela que nous auons deux especes de sang. L'un est pur, & naturel. Lequel est engendré par la chaleur naturelle, temperee: & du boire, & du manger, non excessif: avec exercitation moderee. L'autre n'est pas pur: mais est meslé de quelques humeurs superflus: comme est la cholere, les humeurs aqueuses, & les sereuses: & autres, qui prouiennent, par mauuais regime de viure: ou par autres choses, qui ont puissance de corrompre la syncerité dudit sang. Or est-il: que celuy toutesfois, que nous appellons pur: est composé de quatre parties, c'est assauoir, de cholere, de melancholie, de phlegme & de sang. Non pas telles, que sont celles: que nature reiette, comme excremens: quand la sanguificatiō se fait: comme est la cholere, que nature separe d'avec le sang: que la vessie qui est sous le foye, attire. La melācholie, qui est enuoyee a la ratte. Le phlegme qui est excrement de la nourriture des parties. Mais par ceste cholere i'enten, la plus subtile partie du sang: laquelle est souuentefois appelée cholere, ou sang cholerique: semblable a celuy: qui est contenu aux arteres: & qui nourrit certaines parties du corps: comme est le poulmon, & autres: lequel ne seroit idoine a nourrir le corps: s'il estoit amer, comme est la cholere: qui est sous le foye. Car tout sang, qui doit nourrir: doit estre doux en saueur. Mais d'autant que par chaleur estrange, se peut facilement conuertir en tel humeur: Les anciens l'ont appelé cholere. L'autre, est la melancholie. C'est à dire, la partie la plus terrestre du sang: Laquelle peut estre conuertie en tel humeur, par mauuaise disposition du corps. Laquelle aussi nourrit certaines parties du corps: comme est la ratte: & les parties basses. Le phlegme, est la partie la plus aqueuse du sang. Laquelle aussi nourrit certaines parties: comme sont les nerfs, les tendons, les ligamens, les os, Et autres, de semblable substance. La quatriesme est, le vray sang: qui donne la denomination a toute la masse: a cause qu'il doit excéder tous les autres: tant en quantité, qu'en qualité. Et toutes ces quatre humeurs, du tout en tout meslés ensemble: font l'humeur, que nous appellons sang naturel, & nutritif. Auquel, nulle de ces humeurs, ne doit passer outre le degré, & lieu, que nature luy a ordonné: c'est assauoir: que le sang doit excéder, apres le phlegme, puis la melancholie, & le moindre est la cholere: Tel est dit temperé: pource que nul ne passe beaucoup son contraire: c'est assauoir, le chaud, ne passe pas beaucoup le froid: le sec, l'humide. Et est ce que veut dire Hippocrates que toute la santé de l'homme despend: toutesfois & quan-

tes, que telles humeurs, gardent leur quantité, & qualité, mediocrement temperes. Et qu'ils soyent bien mesles ensemble. A l'opposite il est malade: quand l'une d'elles, est plus grande, ou plus petite, que l'ordre de nature ne requiert: ou qu'il sort de la masse du sang: & n'est meslé avec les autres. Voila qui sont les humeurs naturelles, & louables: & desquelles le corps est nourri. Et toutesfois, peuvent engendrer maladies: quand ils excèdent en quantité. Et si esgalement gardent toute l'ordre de nature, surpassent ceste mesure: telle affection est appelée, plethore. Laquelle peut engendrer beaucoup de maladies: comme est la fièvre continue, dictée sinochos. Laquelle ne procede, sinon, quant telles humeurs, excèdent en quantité, sans putrefaction: tellement que les vaisseaux sont si plains: que l'esprit ne peut transpirer: ne le sang estre hien euenté. Qui est cause, d'une telle fièvre. Et si tel sang, abonde en une autre partie: est cause de la rupture de quelque vaisseau: ou de mort soudaine: quand il est distribué en grands vaisseaux, comme en apoplexie. Et s'ils faillent hors des veines: & qu'ils tombent en quelque partie externe: causeront des tumeurs contre nature. Comme le sang, proprement dit engendre le vray phlegmone: le sang subtil, appelle sang choleric, ou cholere, engendre le vray crisympelas. Le sang aqueux, ou le phlegme, engendre œdema. La lie du sang, dit melancholie engendre scirrhe. Mais s'ils acquierent par temps putrefaction: les maladies, qui en seroyent engendrees, seront bien plus violentes, & plus dangereuses. D'autant, qu'elles ne sont plus naturelles: mais excremens. Lesquels faut euacuer, ou alterer tant a cause, qu'ils pechent en quantité: comme quand ils pechent, en qualité. Car lors, ils sont hors des limites de nature: Et ne luy seruent plus que de fardeau inutile. Il y a d'autres humeurs, qui sont de leur propre nature, vitieuses, & excremens, de la nourriture: comme est le phlegme, qui demeure en l'estomach, & aux intestins apres leur nourriture. L'humeur choleric, & la melancholie, qui sont reiettes apres, la sanguificatiō. L'un en un vaisseau, qui est sous le foye: qui est comme une vessie. L'autre en la ratte, avec portion de sang. L'autre que nous appellōs humeur sereuse, qui est excrement des veines, qui sōt outre la gible du foye. Lequel apres avoir aidé a nature, a subtilier le sang: est attiré des rognōs & entroyé en la vessie basse. Et lors est appelé urine. Et tels sont appelles excremens: d'autāt qu'ils sōt separes par nature: cōme inutiles, a la nutritiō des parties du corps. Car la vessie du fiel, ne se nourrit de la cholere, qu'elle attire, p la proprieté de sa sustāce: mais de sang. Ne la ratte, de la melancholie pure: mais du sang, qui viēt avec elle: encores biē elabore, p sa chaleur naturelle: q est cōtenue en ses arteres. Le flegme peut servir: mais nō pas tousiours. Et si demeure lōg tēps, sās estre cuit, & elabore de nature: il fait de la

nuisance au corps: comme tous excremens. Parquoy nature est bonne mesnagere: qui s'est voulu servir de choses inutiles, & superflues, pour quel que temps: comme les bons mesnagers: qui mettent tout a profit. Ainsi a elle fait. Car ceste pituite, qui est en l'estomach, luy sert pour aider a l'estomach, a faire la mutation de son nourrissemēt: & outre luy peut servir, si elle est douce: a le nourrir, a faute d'autre meilleur nourrissemēt. Et toutesfois nature a eu ceste prouidence, de l'euacuer tous les iours, avec les excremens de la premiere coction: qui se fait en l'estomach: autrement s'espessiroit: & pourroit engendrer des maladies: comme fieures quotidiennes. Et si avec l'espaisseur, acqueroit putrefactiō dedans les boyaux: pourroit engendrer lyenteries, diarrhies, tenesmes, & autres maladies. Tout ainsi est il de la cholere. Iagoit qu'elle soit du tout nuisible: si est-ce, qu'elle s'en sert, a stimuler les intestins, a excretion de leurs superfluitez: & de ceste matiere pituiteuse, qui est en eux: en les raclāt, & mōdifiant. La melancholie, regurgite a l'orifice de l'estomach: pour le fortifier: & luy aider a faire sa coction: puis est transmise aux boyaux, avec ses excremens. Les humeurs sereuses, aident a faire penetrer le sang, es petites veines. Puis quand ils ont fait leur office, les rognons les attirent, avec quelque portion de cholere, si quelque porcion d'icelle, est meslee avec le sang: & les enuoye a la vessie basse. Et ceuy cy, quand il ne sont purgez de nature: & qu'ils abondent par trop: ou qui pechent en qualite: & que nature n'est assez puissante, a les purger: il faut, que le medecin luy aide, a les ietter hors. Autrement, seroyent cause, de grandes maladies. Et la principale cause des nostres, non pas seules: car il en y a d'autres: qui y aident bien. Mais auant que passer outre, faut s'arrester icy: pour acheuer, le propos ia encōmencé: & reserue en ce lieu: pour lesplucher. Entre les doctrines admirables, que vous auez tissū en vostre liure: vous mettez ceste-cy: Qu'il n'y a que trois humeurs, qui faillent les limites de nature: pour faire les maladies en nous: qui sont la cholere, la melancholie, & le phlegme. Tellement que toutes les maladies, qui suruiennent es corps: procedēt d'iceux. Vous arrestāt sur vn passage, de Gal au 4. de sanitatē tuenda: ou parlant de ceux qui ont affaire de saignée, ou de purgation: dit ainsi. S'il y a seulement abondance de sucs vitieux: sans que le sang y abonde. Il faut vser de purgation: qui sera propre, pour euacuer l'excremēt nuisible. Or est il: qu'aucunesfois l'excrement bilieux fait nuisance: aucunesfois le melancholic: aucunesfois le phlegme: moyennant, qu'il soit, ou salē, ou acide, Et puis donne la doctrine. pour les discerner. Mais considerez de quoy il parle pour lors, & vous cognoistrez vostre faute. Je vous demanderois volontiers, à ceste heure second Hipp. desquels vous entendez: ou de ceux qui sont proprement naturels, contenus en la masse du sang bien tempere,

& sain: lesquels ont telle denominatiō: pource qu'ils s'approchēt de la nature, & qualité d'iceux: & y peuuent estre tranſmues, par mauuaife disposition du corps. Ou bien de ceux, que j'ay nommez excremens, & nō naturels. Desquels nature, se descharge tous les iours: quand elle gouuerne le corps: par ses loix: & qu'elle en est maistresse: & les reiette, comme inutiles. Si vous entendez ceux, qui sont en la masse du sang sain, & temperé. Je vous ay desia monſtré: qu'il peut faillir les limites, de nature: quād il ſaugmente trop en ſa ſubſtance: & fait vne diſpoſition en nous contre nature: que nous appellons plethore: qui eſt cauſe de grandes maladies. Comme nos liures ſont tous plains. Ou quand il peche en qualité: quand il eſt trop chaud, ou trop froid. Ou bien, quand il ſort de ſon lieu naturel: & ſ'en va en vn autre. Car lors ne peut gueres arreſter: qu'il ne ſe pourriſſe: & engendre maladies fort pernicieuſes, tant au lieu, où il ſe ſera arreſté: qu'a tout le corps. La fieure ephemere, ne viēt elle pas d'un ſang louable: mais vn peu eſchauffé? La fieure continue appellee ſyuochos, de pareil ſang, ſans putrefaction aucune? Le phlegmoné vray: ne procede il pas d'un ſang louable: gardant ſa nature: comme dit Gal. au 2. ad Glaucon: iuſques a ce, que eſtāt hors de ſon lieu: commence a ſe pourrir. Sont ce pas la des maladies? La laſſitude, en laquelle on ſent tenſion des membres: ne prouient elle pas, de la plenitude, tant des vaiſſeaux, que des parties ſolides: que nous auons appelle plethore? Comme celle, qui eſt vitieuſe, de l'acrimonie des mauuaifes humeurs? Le m'eſt ōne: q̄ n'avez vn peu mieux regardé le dire d'Hipp, au liure de la nature humaine: que vous avez allegué contre moy: ou il dit. Le corps humain a en ſoy ſang, phlegme, & les deux choleres tant iaune: que noire, deſquels il eſt compoſé: & en eſt malade, & en eſt ſain. Il eſt ſain, principalement: quant ils ont entre eux leur quantité, & force mediocrement temperees: & fort meſlees enſemble. Au contraire: il eſt malade: quand l'un deux eſt plus grand, ou moindre, q̄ le qualité ne le requiert, ſoit qu'il ſoit ſeparé au corps: ſoit qu'il ſoit meſlé avec les autres. Voila cōment les humeurs naturelles, deſquelles la maſſe du ſang eſt compoſee, peut eſtre cauſe de ſanté: & cauſe auſſi de maladies. Et par ce moyen: y en aura quatre: & non trois: comme vous dites. Ainſi voſtre faute eſt toute cogneue: & eſt claire comme le ſoleil de midy. Si vous entendez des excremens: que nous auons appellees humeurs non naturelles. Encores y en aura plus de trois. Car vous obmettez les humeurs ſereuſes, & les aqueuſes. Leſquelles ſont inutiles a nature, ſinon pour quelque petite aide, qu'ils ſont: mais ſi eſt-ce, que le ſang en doit eſtre purgé, ſ'il veut demeurer en ſa temperature, & conſtitution naturelle. Et nature a ceſte prouidence, de le purger touſiours: & ſeparer, ce qui eſt en luy vicieux: ſi par la coction, ne peut eſtre alteré: & receuoir

bonté: en l'enuoyant des parties principales: maintenant en l'estomach, & aux boyaux: maintenant par tout le corps: & aucunesfois iusques au cuir, par la perspiration insensible: ou par les sueurs. Et quand elle ne le peut faire: lors il faut, que le medecin luy aide, par son art: autrement le corps tombe en grosses maladies. Encores ne sont toutes les causes, des maladies. Car il en y a d'externes: comme est l'air: lequel mue le corps, & les humeurs, voire les esprits, en sa nature. Duquel parle Hipp. en ce mesme liure. Et a qui Hipp. refere quasi, la cause, de toutes nos maladies: comme on peut veoir au liure de flatibus. Virgile au premier des Georgiques a dit: qu'il mue mesmes les meurs des animaux. Car quand il est serain: elles sont plus ioyeuses: quand il est obscur: elles sont plus melancholiques & tristes. Les causes qui peuuent faire solution de continuité, & d'autres que ie laisse a cause de briefueté. Je ne me puis contenter d'une faute, si lourde venue d'un docteur. Qui par vne gloire, ou presumption de foy, appelle les autres lourdaux: que ie ne soye esmeu, ou de pitié: ayant compassion de celuy, qui deuoit resfluire en toute doctrine: qui a des escoliers si scauans, faire de telles fautes, en la profession, en laquelle il a acquis le grand degré d'honneur. Où d'admiration. M'estonnant, comme c'este cholere, & ire, contre moy, luy a tant esblouy la raison: qu'elle la du tout redu hebeté, ou furieux: & la precipité en tenebres d'erreur pl⁹ palpables de celles d'egipte. Si vn ieune estudiant en medecine auoit fait telle faute: on luy pourroit pardonner: mais a vn docteur, de la bouche duquel ne deussent faillir qu'oracles: qui luy pourroit pardonner? Je suis marry, & ne le puis celer: que auant que escrire contre moy n'aues fait comme Carneades: lequel auant que escrire contre zenole stoicien se purga amplement d'hellebore le cerueau: de peur que quelque humeur corrompue motant au lieu de la raison ne luy troublast son esprit & ne l'empeschast de bien escrire, ce qu'il auoit proposé. Aussi (m⁹sieur le docteur) si vous eussies pris quelq demie liure de bon hellebore, à fin de vo⁹ purger de tant de cholere, & tant d'humeurs corrompues que auez en vostre cerueau, auant que escrire contre moy: ie croy que ne fussiez tombé en si grandes ignorances comme vous pouuez cognoistre. Mais c'est assez pour ceste heure. Considerons maintenāt, qu'elles humeurs purge l'antimoine: & par qu'elles voyes. Et si sont celles, que nature a accoustumé d'vser, pour se descharger de ses superfluites: ou nō. Je vo⁹ ay dit, cy deuāt, q par experience; i'ay cogneu: qu'il purgeoit principalement la cholere: puis apres le phlegme, & la melancholie: aucunesfois par le vomir seul: aucunesfois par la seule deiection basse. Aucunesfois par l'une, & par l'autre. Ainsi comme la disposition du corps, & la qualité des humeurs, qui abondent en luy, le requierent. Maintenant quand vous dites, que les voyes ne sont pas or
don

donnees par nature, a purger telles superfluitez. Vous n'entendez parler des boyaux. Car sont les vrayes cloacques, & achenaux: par lesquels, nature à accoustumée se descharger, de ses grosses superfluitez. Si vous entendez de l'estomach: & qu'il ne soit lieu idoine, ou voye: par laquelle, nature, ne se puisse descharger: vous errez grandement. Car Hipp. au liure de la nature humaine, voulant monstrier la diuersité des humeurs des hommes: le preuue par euidence. D'autant, dit-il, si vous baillez vn médicament purgatif de cholere: il en vomira grande quantité. Autant de phlegme, & de la melancholie: selon le medicamēt, que vous baillez. Toutefois ie ne veux dire: que toutes humeurs, se purgent par le vomir indifferemment. Mais comme dit auicenne, il en y a, qui consentent plus facilement au vomir, que les autres. La cholere y consent plus facilement: la melancholie n'y obeit tant: car elle est terrestre, & pesante: & de sa nature tire contre bas. Le phlegme est entre les deux: c'est à dire, qu'il se peut vomir facilement: & purger aussi par le bas. J'ay allegué en mon liure d'autres raisons, prises de Gal. Que si les eussiez bien discutées: peut estre, que vous vous fussiez contenté, mais vn aigle, ne s'arreste pas aux mouches. Aussi ne vous estes vous pas beaucoup arresté a mes raisons. Lesquelles toutesfois, cōuiennent mieux a la doctrine d'Hipp. & de Gal. que les vostre: qui leur sont du tout contraires. Et neantmoins, vous criez: & tonnes cōtre moy, & cōtre ce poure antimoine: cōme si c'estoit la peste introduite en la frâce. Regardez vn peu a vous: ne vous eschauffés tāt: q̄ vostre cholere ne mōtede plus en plus au cerueau: & qu'elle vous engēdre vne phrenesie. Je vous dy: que le medecin prudent, qui aura bien examiné la maladie de son malade: l'humeur qui cause la maladie: le lieu d'iceluy, la nature, & habitude du patient avec sa force, & autres considerations: ne s'estōnera de voir sortir quantité d'humeurs phlegmatiques, crasses, & visqueuses, avecques la cholere iaune, ou noire. Et ne dira auoir donné de la poison: Voyant l'euēnement bon, & prospere: cōme l'on voit ordinairement, non seulement moy: mais infinites d'autres, qui en ont vsé, en maladies de peste, & en maladies chroniques. Car l'antimoine, a c'est efficace, d'arracher des vaisseaux profonds, les humeurs corrompues, meslez avec le sang: & le rendre pur: comme l'euēnement le monstre en vne infinité de personnes. Et si par leuēnement on doit inger de la bōté, ou de la malice d'un medicamēt: comme nous certifie Hi. Je puis inger de l'effect de l'antimoine. Et vous diray d'auantage: qu'il guerit plustost: que les confections, & medecines: desquelles nous vsons ordinairement. Car le catholicum, le diaphœnicum, elect. de psilio, cōfect. hamech, la reubarbe, l'agnic, a grand peine passent ils la cauité du foye, pour la petite quantité: que l'on en baille: mais purgent seulement, ce qui est entre l'estomach, & le foye, sans pas-

fer outre: tant, a cause de la mauuaise trituration des ingrediens: que de leur mauuaise fermentation: & ce que ie crains: par leur vieillesse, où falsification. Parquoy ne meritent d'estre appellees medicamens eradicatifs: mais simplement solutifs, & minoratifs. I'en vſe comme vous, en maladies chroniques: mais ie ne cogneus iamais grande aleviation. En fieures pestilentiellles. Ie n'en ay trouué aucune: comme vous-mesmes en pouvez tesmoigner. Mais de l'antimoine, i'en puis tesmoigner, pour l'auoir veu deuant mes yeux: & ce que ie dy n'est pour faire valoir la boutique: Ie ne suis point marchand: mais i'en ay baillé a pources malades, pour l'honneur de Dieu: qui n'auoyent la puissance d'aller chez les apothicaires: qui s'en sont bien trouuez. On m'a rapporté, depuis quelque temps en ça: qu'une dame pres Poictiers, esmeue de charité, apres auoir leu le liure d'un chirurgien de Poictiers: qui en parle amplement: en acheta bonne quantité: & le distribua à pources personnes, frappés de peste, pour l'honneur de Dieu: & en sauua plus de mille. I'en ay baillé a des gētils-hommes: qui en ont aidé a leurs pources subiects: qui m'en ont fort remercié: & qui en ont sauué beaucoup: qui eust esté grand dommage, de leur mort. Ie supply le magistrat de Paris: qu'il en baille au chirurgien de l'ospital: & qu'il l'essaye en temps, & heure, a ceux, qui seront surpris d'une telle maladie, s'il y trouue faute, que ie soye puny. Ie m'estonne, comment vous enuiez vn tel don de Dieu, baillé aux hōmes: pour l'enfeuelir, & empescher de monstrier sa faculte, & vertu: contre vne telle maladie: & n'en laisser iouir les pources malades. Pensez vous que ie ne sache bien, de qu'els remedes vous vſes a Paris, contre tel venin? Pour vn, qui en eschappe il en meurt mille. Et leurs eussiez vous fait māger, vne liure de licorne: & autant de ambre gris, & de perles. Ce ne sont drogues, qui arrachent la poison, qui est dedans le sang, & les arteres: mais c'est l'antimoine, qui sans feignee, & autre chose, l'arrache. Il est vray, qu'apres l'operation, on leur baille choses restauratiues, & cōfortatiues du cœur: que ie ne blasme: mais deuant toutes choses, il faut comme dit Gal. où tirer hors le venin: qui est le plus seur: où lalterer. Et celuy qui fait l'vn, & l'autre: est parfait medicament: comme est l'antimoine. Car il chasse hors: & par sa dessiccation, empesche, que s'il en y a de reste, ne contamine le sang. Ie laisse que la conserue de roses, est vn medicament, fort recommandé, en telles maladies: tant pour sa bonne odeur, que pour sa stipticité, & dessiccation agreable a nature. Vous en direz ce que voudrez. Mais ce que i'ay veu al'oeil: & que i'ay experimenté: ne me peut estre tolly. Et l'ay esproué par tant d'experiences: & confirme par bonnes raisons: qu'il m'est aduis, que c'est estre du tout au eugle: qui le remettrait en doute. Et estre phrenetiques: de ne le croire: & y contrarier. Et a ce, que m'amenez le peinctre de la royné

109

Je vous en allegueray vn millier, contre cestuy la : qui s'en sont trouuez
gueris: & ont esté allegres apres, plus qu'auparauant. Qui me fait iuger:
que c'est vn vray menlonge, de ce que dites en vostre liure: qu'il laisse v-
ne grãde deffailãce, & lãsitude de corps. Ce que ie n'ay encores aperceu.
Et quand il seroit ainsi: pour cela, ne le deuez iuger estre poison. Car bien
souuent i'ay veu syncopiser des hommes, en rendant vn clystere. I'en ay
veu d'auantage, tomber en epilepsie. I'açoit que de leur nature, n'y fus-
sent subiects. Est-ce à dire, que le clystere fust empoisonné? Pour la fi-
gnee, combien y en a il, qui syncopisent des la premiere goutte de sang,
qui sort. Est-ce à dire, que telles aides, soyent poisons? Gal. deffend il pas,
en l'ouuerture d'une apostume, de n'euacuer toute l'ordure, qui y est cõ-
tenue: de peur, de inauition trop soubdaine des esprits. Aussi fait Hip.
es hydropiques: comme il escript, au sixiesme liure des aphorismes. Et si
quelqu'un par vne grande euacuation, se sent foible, est-ce à dire, que le
medicament, qui a fait ceste euacuation: est poison? Ce sont brides a veaux
Il faut laisser dire cela, a triacleurs, & charlatans, comme vous dites, où a
hommes qui n'ont point de nez, ne de cerueau. Vous auez Gal. qui tout
expressement dit, au 9. de sa methode: que tous remedes euacuatifs,
blesent la vertu. S'il blesent la vertu, n'en deuous nous point vser?
Que fera donc le medecin: & de quoy seruira-il: de recoudre les chauf-
ses du malade? S'il y a quantité d'humeurs au corps du malade: n'en
deschargerons nous pas nature, où par seignee, où par medecine la-
xatiue. Et toutesfois l'une, & l'autre aide, luy engendre foiblesse. N'en
faudroit il donc pas vser: & laisserons ainsi nature du tout accablee,
sous tel fardeau: sans luy ayder aucunement? Quel est l'office du
medecin, ie vous prie: sinon prester la main a nature: pour la deschar-
ger: quand elle ne peut de soy mesme, paruenir a son intention: ouy,
ouy. Et ne deuous tant regarder la foiblesse, qui vient de l'euacuation,
comme au profit qui en vient au malade: pour s'estre deschargé. Et
tant plus telle euacuation est grande, moyennant que ce soit de l'hu-
meur, qui doit estre euacué: & mieux se porte apres. Et ne s'esba-
hira le medecin pour telle quantité d'humeurs, entendant: que lanti-
moine les cherche, iusques au profond des vaisseaux. Et ne dira (com-
me Erasistratus) que le medicament les a conuertis en sa nature: mais
considerant l'oeuvre de la medecine, qui par afoiblir son malade, le
veut fortifier: pour le rafreschir, le veut eschauffer: pour luy oster la poi-
son, qu'il a au corps: luy en veut bailler vne autre: pour luy restaurer la vie
luy en oster vne partie. Ie croy bien que vous en pourrez esmeruiller:
n'ayant encores grandement vsé de medecine, mais celuy qui a accoustu-
mé: Et qui aura entendu, qu'a forte maladie, il faut forts remedes: qui sont

(comme dit Gal.) où grande, & abondante seignée : où forte medecine, purgatiue: il ne s'estonnera de cecy. Considérez pourquoy les antiës bailloyent l'helebore a leurs malades: qu'elles euacuations il faisoit: qu'elles foibleses il engendroit? Et vous ne vous estonnerez de l'operation de l'antimoine: si vous estes bien entendu, & bien raisonnant: (comme vous dites.) Et ne le mettez au rang des poisons: mais des medicamens fors: qui de soy, sont ennemis de nostre nature: mais non pas deleteres, & mortels. Dioscoride en son 6. liure, nous conseille: que les maladies, qui sont perilleuses: & qui causent en brief la mort: doiuent estre oppugnees par violens medicamens: & grandes aides. Aussi on dit en commun adage: qu'un peril, ne l'euade, que par un autre peril. C'est à dire que si un homme a une maladie, qui de soy est mortelle, sans aide: qu'à telle, on doit user de medicamens rigoureux: & qui cherchent la maladie, iusques au profond. Quant a ce que ne prouuez: que l'on le baille, tant au commencement de la maladie: qu'apres la coction. Je sçay bien, que beaucoup en abusent: comme d'autres choses. Mais ne me pensez si ignorant de l'estat: que ie ne sache le temps: où il le faut bailler. Es maladies aiguës, & principalemēt pestilentiellës: Je le baille, le plustost: qu'il m'est possible: par le conseil d'Hipp. qui nous le commande ainsi: moyennant que l'humeur ne se soit attaché, en quelque partie du corps. Car il est dangereux, d'attendre trop en telles maladies: comme il dit en ses aphorismes. En maladies chroniques, i'attēds la coction: & ne le baille sans preparatiō du corps: telle, que requiert l'humeur, qui doit estre euacué. Ainsi, ne pensez, que ie vueille corrompre l'ordre de medecine. Encores moins celui de nature. Et que ie le baille: que ie ne voye quantité d'humeurs vicieuses: qui corrompent la masse du sang: & desquelles nature ne se peut descharger: ne les alterer en bonté. Encores ne le baille seul: mais avec la conserue de roses, ou chair de prunes douces, aigres, cuites avec le sucre. Voila, quand a son operatiō & preparatiō: & qu'elles humeurs il purge: & par qu'elles voyes. A fin que ne criez plus contre moy. Reste pour la cinquiesme section: de dire: qu'elle est ceste vertu occulte, ou forme specifique: par laquelle le medicament purgatif, tire les humeurs du corps

Section 5.

C'est vne chose notoire, & receüe de tout temps: que ce monde inferieur, est gouverné par le superieur. C'est a dire: que tout, ce qui est sous le globe de la lune, iusques au centre de la terre: est regi, & gouverne, & prend son estre, de la vertu du ciel. Tellement, que tout ce qui est

engendré en ce monde inferieur : & toute sa vertu generatiue, despend de luy. Ce que n'ont oublié les antiens poetes. qui ont appelé le ciel pere, & la terre la grand mere. D'autant, que toute la vertu generatiue, & nutritiue, prouient du ciel. Ce que declare Aristote au 2. de la generatiō & corruption, quand il a referé toute la generation, & corruption, qui se fait en la terre, au mouuement du ciel. Et principalement, au mouuement du zodiaque. Lequel fait son tour obliquement par le ciel. Car, dit-il, nous voyons, quand le soleil se retire de nous: la generation cesse en beaucoup. Les arbres, les herbes ne vegetent point. Les oyseaux, & autres animaux, ne se preparent a engendrer. La terre ne produit, que bien peu. Au contraire: quand il s'approche de nous: la terre commence a produire. Les arbres a reuerdir: les herbes a croistre. Les oyseaux, & bestes, se mettent a engendrer. Le sang de l'homme, qui est son vrayumeur, commence a saugmenter: & luy donner force. Qui sont tous signes, que telle vertu generatiue, despend du ciel. Ce qui est confirmé par Gal. au commencement du 3. liure des iours critiques. Disant, que nous iouissons, & subsistons, de la puissance des astres superieurs: mais principalement de celle du soleil: lequel est celuy, qui orne, & gouuerne en perfection, ce monde inferieur. Et tout ainsi que le cœur est le commencement, & la fontaine de la vie du corps: Aussi le soleil, est l'autheur, & la vie de tout, ce qui est viuant en ce monde. Qui est la raison: que les antiens l'ont appelé, le cœur du ciel. Comme estant celuy: qui donne force es astres celestes, & es choses qui sont depuis le ciel, iusques en ce monde. Aussi est autheur seul du printemps, de l'esté, de l'autonne, & de l'hyuer. Et n'y a aucun astre, qui puisse engendrer si apertement des bestes, de matiere terrestre: que luy. Qui puisse meurir les bleds: & inciter les bestes a faire generation. Et au 2. liure dit: que tout ce qui est excellent, & admirable en ce monde: est produit des natures celestes. Platon dit, que toute maniere d'animaux, de vegetaux, de mineraux, & tout ce qui est contenu en ce monde inferieur, a vne peculiere nature en soy: qui luy est propre: par laquelle, elle gouuerne, & entretient: ce qu'elle a engendré. Et derechef, ceste propre nature, est gouuermee par vne propre loy stable, & immuable: par laquelle, elle parfait, toutes ses actions. Estant toutesfois subiecté, & obéissant, a la nature vniuerselle: qui est celle: qui prouient du ciel. Et Aristote en beaucoup de lieux, refere la generation de la forme essentielle: qui est la principale cause des actions de tout le corps naturel, a la vertu du ciel: & des estoilles. Et Platon en autre lieu, dit: que nature a donné certaines proprietiez a toutes choses: par lesquelles, elles œuurent: ce qui leur est propre: a raison de la nature de leur forme, & mouuement naturel. Car nulle chose ne peut operer: sinon ce que leur propre forme excite, & conduit. Cicero

a la cinquiesme tusculanē, suyuant le dire de Platon, dit, que tout ce qui est engendré de nature: a quel que mouuement interieur: par lequel, il fait les operations parfaites. Mais on me pourroit demander, comment c'estte vertu celeste, se peut communiquer en ces choses terrestres & basses: veu qu'il est si esloigné de nous, tant de sa nature, que distance de lieu: Il est facile a respondre. Que tout ainsi, que nostre ame communique sa vertu au corps, ainsi les autres superieurs, se communiquent a ces corps inferieurs. Gal. en beaucoup de lieux, appelle nostre esprit le premier instrument de lame. C'est à dire, qu'il est moyen entre lame, & nostre corps. Et que c'est luy, qui nous communique: & fait sentir la vertu qu'il a pris de l'ame: par laquelle: nous viuons: & faisons toutes nos actions. Aussi il y a vn esprit general, qui cōprend en soy toute la vertu du ciel: c'est à dire, des astres, & corps celestes: & la communique es corps inferieurs: selon qu'il trouue, la matiere disposée pour la recevoir. Et ceste vertu celeste, imprimee en ceste matiere: est appelée des philosophes, forme essentielle, où forme specifique. Laquelle, d'autant qu'elle n'apparoit au sens externe: & qu'elle nous est cachée: on l'appelle vertu cachée. Car regardant vn grain de bled: qui pourroit iuger par le sens externe, (sinon apres en auoir veu l'experience): qu'il eust en luy, vne telle vertu: que d'engendrer des racines, vne tige, des fucilles, vn espic, & du grain. Lesquelles choses, il contient en soy, en puissance. Qui verroit la semence de l'homme, comment pourroit par sens externe iuger: qu'au dedans, toutes les parties de l'homme seroyent contenues en puissance: & le plus souuent, les meurs, & maladies des parents. Où que c'est esprit diuin, fust enclos en ce corps plain d'esume: Ayant puissance celeste: Où comme dit Aristote, retenant la nature de l'element des astres. Et toutesfois, apres que l'homme est formé: & qu'il est né: nous n'en faisons difficulté aucune. Galien en la fin du liure, qu'il a fait, de la formation de l'enfant: s'accorde a c'est esprit vniuersel: mais non asseurement, & semble a voir qu'il en doute. Toutesfois c'est la vraye opinion des Platoniques, & de Hippocratez en son liure de flatibus. Quand il dit: que tout ce qui est entre le ciel, & la terre: est plain d'esprit. Lequel est cause de l'hyuer, & de l'esté. Car en l'hyuer il est froid, & condense. Et en esté, il est doux, & tranquille. D'auantage le cours du soleil, & de la lune, & de tous les astres, procede par c'est esprit. C'est à dire, que c'est esprit, nous fait sentir cy bas, la force, & la vertu, tant du soleil: que des autres astres: d'autant qu'il est susceptible, de toutes telles vertus. Ce qu'a touché apertement Virgile, au 6. de son enideue: quand il parle de c'est esprit, qui nourrit, & entretiēt le ciel, les astres, & la terre: qui se mes-

le par tout, ce qui est produit en ce mode: Puis, dit: que les semences participent de c'est esprit diuin: & qui sont pleines d'une vigueur ignee: qui procede du ciel. Il semble avoir, que aristote attribue l'essence de nostre ame, à cest esprit diuin: Or cela presuppõe. Cõsiderõs a c'este heure: qui est c'este vertu cachee: par laquelle nos medicamẽs tirent les humeurs viciẽses du corps: & en purgent le sang. Prenons nostre cõmencement des propres paroles d'Hip. au liure de la nature humaine. Le medicamẽt, dit-il, quand il sera entré au corps: premierement, & deuant toutes choses, attirera: ce qui s'accorde a sa nature: & ce, qui luy est semblable. Puis en tirera d'autres: & en purgera le corps. Tout ainsi, que les semences, & les arbres, quand elles sont en terre: attirent premieremẽt d'elle: ce qui cõuiẽt a leur nature, soit acide, soit doux, soit amer, soit salé, ou autre suc estrãge. Parquoy elles attirent premieremẽt: ce qui leur est conioint, par vne similitude naturelle: & puis les autres. En telle maniere se gouuernent les medicamens, en nostre corps, &c. Puis donc que c'este action se fait, par vne similitude de substance, ou proprieté, ou familiarité. Il faut sçauoir, qu'elle est c'este similitude. l'enten par ceste similitude de substance (comme i'ay desia dit) vne forme specifique & substance spirituelle cachee dedans le corps. Laquelle naturellement s'accouple: & s'incline a celle d'un autre corps: qui a pareil principe, qui consent a elle: & s'approche de sa nature. Laquelle elle attire a soy: laçoit qu'elle en soit esloẽgne, mais ne cesse d'alterer le corps, qui sont entre deux: Iusques a ce, qu'elle soit venue, iusques au lieu: ou est celle, qui luy est familiere. Laquelle elle attire a soy, si elle est la plus forte: & telle attraction est imperceptible: mais le mouvement de la chose attiree, nous est notoire. Et telle attraction, ne procede de la temperature du medicament, qui attire. Car autrement, il n'en n'y auroit pour purger le phlegme, d'autant, qu'il est froid. Et tout medicament purgatif, est chaud. Ce qu'à bien noté Mesuẽ, disant: que le medicament ne purge point a cause de sa temperature: ne cõme contraire agent. Il reste, que ce soit, c'este similitude, ou familiarité de substance: par laquelle le medicament attire, l'une, ou l'autre humeur. Car il y a si grande amitie, & si grand consentemẽt des choses, qui ont entre elles telle similitude, ou telle accordance de substance: que quelque part qu'elles soyent: elles se veulent tousiours approcher, les vnes des autres. Et quand elles sont ioindtes ensemble: elles adherent si fort l'une a l'autre: qu'à grand peine, se peuent separer. Ainsi les medicamens, quand ils sont entrez au corps: cherchent à se ioindre aux humeurs, qui s'accordent a leur substance: & les attirent a soy. A quoy volontiers lesdictes humeurs obeissent de leur nature, & s'irengent. Puis estans tous assemblez ensemble: greuent nature, tant pour leur quantité, que pour

leur qualité. D'autant que les vnes, & les autres, luy sont contraires, & ennemies. Lors elle les jette hors, où par le vomir, où par la deiection basse. Et si le médicament est d'une faculté valide: les attirera du profond des grands vaisseaux: qui sont entre les aignes, & les aisselles. Et s'il est debile: ne penetrera, que iusques sous le foye: où peu au dessus. Où il faut noter que telle substance, n'est pas ceste nature visible, de laquelle est composé le médicament: & pour laquelle nous disons une chose estre d'une substance crasse, & terrestre, ou legere, & subtile. Ou bien, se ressembler l'une a l'autre: comme le fer ressemble au fer, l'argent a l'argent, l'or a l'or, le bois au bois. Car ainsi le fer, attireroit le fer, la chair attireroit la chair: une racine d'arbre en attireroit une autre. Autrement l'agaric, & la colocinte, qui sont d'une substance subtile: n'attireroient pas le phlegme, gros, & espes. Ne la rheubarbe, qui est de substance crasse, n'attireroit pas la cholere: qui est subtile. Mais il y a une autre substance, plus excellente, & plus parfaite, qui procede du ciel: qui est proprement appelée propriété de toute la substance, où comme disent les grecs, dynamis, c'est à dire, puissance, où vertu, où bien forme spécifique, où spirituelle: qui est la principale substance de la chose composée. Et qui est la premiere, & principale cause, de toutes les actions admirables du corps naturel. Laquelle puissance, d'autant qu'elle n'est cogneue, ne par sa couleur, ne par sa saveur, ne par son odeur, ne par aucune qualité, qui peut estre iugée par le sens externe: mais seulement par son action, & experience. Beaucoup l'ont appelé vertu occulte, où propriété cachée. Ce que n'a oublié Mesué au commencement de son liure, quand il dit: que le médicament attire, ceste faculté du ciel. Car toute chose est douée de deux puissances: l'une qui est elementaire: par laquelle elle eschauffe, ou refroidit, humecte, ou desseiche: & ne purge point. L'autre est celeste: laquelle est commune, où propre a soy. qui dirige la temperature: & par laquelle le médicament est purgatif: faisant telle, où telle euacuation. Et ceste puissance procede d'une vertu celeste. D'autant qu'en peu de substance, elle fait de grandes actions. Ce qui n'est permis a celles, qui besongnent, par une puissance materielle: ou elementaire. Laquelle demande grandeur, & quantité suffisante: pour faire son action. Comme dit Galien au 3. liure des simples. Il faut, dit-il, que toute chose, qui doit faire quelque action: ait, suffisante magnitude: & fust-il de grande action. Autrement il ne fera rien: veu que le feu mesme: qui est de grande action: s'il n'est assez grand, tant s'en faut, qu'il brulle: qu'il n'eschauffe rien. Or ceux-cy, en petite quantité, font de grandes opérations, & admirables. Comme nous voyons a l'aimoine, qui pour trois ou quatre grains, fait une si grande euacuation. Une drachme, ou deux de rheubarbe: amene si grande quantité d'humeurs cholériques, & pituiteuses. La grene de

113

thimelea, que nous appellons cōmunement, mezereon, pour petite quantité, amener si grande quantité d'humeurs aqueuses. Les autres appliquez par le dehors, montrent vne vertu admirable. Comme la peone pendue au col, empesche le paroxisme de l'epilepsie. Le iaspe verd, mis cōtre l'orifice de l'estomach, le reconforte. L'emeraude portee contre la chair, empesche, que l'air pestilētieux, ne face nuissance, a celuy, qui la porte. L'aymant attaché au bras d'une femme grosse, l'empesche d'auorter. L'ongle de la beste, dite alce, qui vient des regions septētrionales, est souverain remede, & approuvé par doctes medecins, contre l'epilepsie. Tellement qu'elle fait incontinent cesser le paroxisme, mis en la main de l'epileptie. Gal. au 9. des simples, parle d'une pierre, laquelle estant apposee sur vne playe, qui rend abondance de sang: l'arreste incontinēt: l'ay vn mien parent: qui a vne pierre en sa maison: laquelle mise sur le corps, d'un qui teigne du nez: s'enfonce de dans le corps: & mue sa couleur naturelle, en paleur: & arreste incontinent le sang. La pierre dictē aetites, mise sur la cuisse d'une femme, qui est en travail d'enfant: la fait accoucher plustost. Le vray dictame oste les fleches des cerfs, & biches, & dains sauvages: qu'ils ont en leurs corps. Alexandre trallianus raconte de deux pierre, qui sont trouuees au ventre des petites hirondelles: qui incontinent font cesser l'epilepsie, appliquees sur le corps du malade: Qui est celuy qui diroit telles actions prouenir de qualitez elementaires? & qui n'admire vne vertu celeste, imprimee en tels corps: par les rayons des corps celestes: meslez avec c'est esprit vniuersel? Qui concurrēt tous en ceste terre: comme en vn centre: & la vnis, donnent es corps, qu'ils rencontrent, disposes a receuoir telles formes specifiques: des vertus merueilleuses, & incogneues es hommes: sinon lors, qu'ils voyent leurs actions? Lesquelles considerant herophilus, les appelloit les mains des dieux. Gal. en son 4. liure des simples, admire, & est estonné, de voir la cendre des chancres fluuiatiles, avec gentiane, & encens: guerir ceux: que le chien enragé a mors. Et qu'il n'en a veu aucun mourir, de ceux: que le vieil Aescrion auoit pensé. Et pour monstrer, que telle vertu de pendoit du ciel: ne brusloit ses chancres: sinon, quand le soleil estoit au signe du lyon, apres que l'estoille: dite canicula, estoit apparue le matin. Encores attendoit il, le 18 iour de la lune. L'herbe, appellee alyson, qui a vertu contre la rage. D'où à elle prise telle puissance: sinon du ciel? Si donc nous voyons, si manifestes signes es plantes, & pierres, & autres drogues, de ceste vertu celeste. Pensez vous, que Dieu n'en ait enuoyé es metaux, & pierres metaliques: & qu'il les ait priués de telle puissance? non non. Et ya encores des vertus cachees, en telles pierres qui ne sont venues en lumiere: & qui nous sont incogneues. Parquoy, ne faut appeller telles vertus cachees, chymeres: & en se moquant, dire, qu'o

Q

la fait descendre du plus haut du ciel: & qu'on l'entasse parmy la messin-
ge des 4. elements. Quand Aristote a dit, que dedans la semence de l'hō-
me, il y auoit vn esprit celeste, proportionné à l'element des astres: A il e-
stendu ses fineries, iusques au bout du monde? Quand Gal. a esté cōtraint
de dire: que le fabricant du corps humain, ne pouuoit estre autre: que
Dieu: estoit il au bout de son rolle? & ne sçauoit plus que dire? Quand vir-
gile a dit, qu'es semences: il y a vne influence celeste: voire vn esprit, qui
venoit du ciel: ayant vne vigueur du feu celeste: n'estoit il pas lors au bout
de son role? Vous ressemblez les finets respondans, où bien aduocats
fardes: où comme on dit, fins fectés. Quand on leur propose vne loy, que
ils ne peuvent dissoudre a leur gré: au lieu d'en donner la vraye intelli-
gence: où d'acquiescer a la verité: commencent a rire: où a se moquer: &
tourner le tout en raillerie. Je vous prie: considerons vn petit vostre
raison: & nous verrons: qu'el bon medecin vous estes: & comment vous
saues bien les argumens de vos parties. Je vous ay dit en mon liure, que
i'entendois par ceste similitude de toute la substance, vne vertu, avec ac-
tion à eux propre: resultant par la permixtion premiere & forme de
leur substance par laquelle, ils font telle action. Et ie vous dy d'auantage,
que telle similitude de toute leur substance: n'est autre chose, qu'une vertu,
où forme specifique, imprimee en ces corps naturels, prouenant du ciel,
par les rayons des astres, meslés avec c'est esprit vniuersel: qui les conioint
avec les vertus celestes: & les en fait participans. Car tout ainsi, qu'en no-
stre corps, nous auons vn esprit: que nous appellons, naturel, où né avec-
ques nous: que Hipp. appelle aucunesfois, chaleur naturelle: qui est meslé
avec la semence: & qui conforme l'hōme: & le nourrit, tant qu'il est dedās
la matrice de la femme. Puis estant dehors, le conduit, & entretiēt iusques
a la mort. Lequel penetrant par toutes les parties du corps, leur dōne vi-
gueur, & vertu specifique d'attirer, ce qui leur est propre, pour l'entrete-
nemēt du corps: & de faire leur actiō propre, selō leur substance. Comme
entrāt dedās le foye, luy dōne ceste vertu de muer en sang naturel, ce que
l'estomach, & les veines qui sont entre deux ont préparé, par leur coctiō.
Aux veines, vertu de transmuer ce sang, & le elaborer, pour estre idoine a
nourrir les parties du corps. Puis a chascun mēbre, de l'alterer: & le muer
en sa substance. Puis estāt entré au cœur: luy dōne ceste puissance, d'engēdrer
vn esprit vital, & chaleur vitale: aux arteres, de le contenir, & distribuer a
tout le corps. Au cerueau, dōne faculté d'engēdrer l'esprit animal: par le-
quel vne chascune partie a mouuemēt, & sentimēt, moyēnāt les nerfs: qui
sont cōducteurs d'un tel esprit. Et n'y a mēbre, si petit, qui ne sente, & ne
participe de son actiō. Aussi en ce mōde inferieur, il n'y a chose si cachee
dedās la terre: qui ne reçoie l'impression, de cest esprit: tāt il est subtil, &

penetrât, & qui ne luy dōne quelque actiō grāde, selō la dispositiō de sa nature: voire iusques aux choses inanimées. Non pas qu'indifferēmēt entre en chascune matiere par mesme faculté: mais trouuāt la matiere selō qu'elle sera pparée: luy imprime ceste puissance faculté de ager. Or espluchōs maintenāt vostre dire, cōtre cestui-cy. Mais ie voudrois (cōme dit Gal) en quelque passage, de l'vtilité des parties du corps de l'homme: que l'on me prestast l'oreille: & qu'on fust attentif, cōme on estoit: quād le prestre, faisoit les sacrifices eleusins: esquels, on deuoit escouter, tout ce qu'il disoit, & observer, tout ce qu'il faisoit. Escoutons donc le dire de Monsieur le docteur. Nous nommons, dit-il, vertu puissance, ou faculté cachee: c'elle, de laquelle, nous ne pouuons rendre les raisons naturelles: telles que nous auons expliqué cy dessus. Ceste vertu etant merueilleusement loing les fimbries de son habillemēt. Car despuis que les hommes, sont au bout de leur rollet: ils n'ont de plus assuré recours, que de uers elle: & nous la peignent telle, que bon leur semble. Mesmes pour la mieux auctoriser: ils la font descendre du plus haut du ciel: & l'entassent parmy la meslinge des 4 elemens. Puis peu apres dict. Toutesfois si nous voulons considerer les choses de plus prez: & que nous-mesmes ne voulions esmoudre le glaue: qui nous doit trencher la teste: il nous sera facile d'en parler vn peu plus clairement. Ce qui se fera: pourueu: que nous esleuions vn peu nos esprits, en contemplation des choses naturelles. Lesquelles, encor qu'elles soyent composees de mesme matiere: ne laissent toutesfois estre assembleez: soit a cause de la diuersité, & differente meslinge de leurs commencemens: soit a cause de la vertu, qui leur a esté particulierement donnee, des le premier iour: qu'elles furent faites au monde. Ainsi non seulement le premier homme, a eu la vertu d'engendrer. Non seulement la premiere plante, a eu le don de porter fruit, & greine: mais aussi, ils ont eu ceste faculté: que ce qui sortiroit deux, en pourroit faire autant. Voila comme les causes cachees, procedent de l'entendible parole de Dieu. Lequel a voulu des le commencement: que toutes choses produisent leur semblable. Non seulement en apparence exterieure: mais aussi en vertu interieure, & faculté naturelle. Ainsi les medicamens, ont la vertu, & proprieté de tirer les humeurs vitieuses de dedans le corps. Viuat, Viuat, Viuat. Qui est celuy tant soit d'esprit brutal: qui ignore: que Dieu n'ait baillé à toutes choses, des leur creation, les vertus & proprietéz, qu'elles ont: & lesquelles apparoissent de iour en iour. Non qu'elles nous soyent notoires, & apparentes tousiours: mais par long vsage, on en a l'experience. Et tous les iours, s'en descouurent, qui ont esté incogneue aux antiens. Et en y a encores beaucoup de cachees: qui ne sont venues en notice. Puis donc Monsieur le docteur

Qij

contemplatif, que toutes telles vertus, & proprietéz viennent de Dieu, cō-
me la chose est veritable. Et comme dit Virgile au cthales milesius par
fictiō poetique: que tout est plain de Dieu, c'est a dire, de vertu diuine, &
celeste. Lequel a ainsi illustré le ciel, par sa bonté & prouidence, de tāt de
facultez: & la orné de tant de corps lumineux, qui ne sont inutiles, ne oy-
seus: mais plains de c'este vertu diuine. Pourquoy trouuez vous mauuais,
que l'on die: que telles proprietéz, viennent du ciel? & que c'est vne salua-
tion, quād on ne sçait plus que dire, & vne eschapatoire. Est ce esmoudre
le cousteau, pour nous couper la teste, quand on parle apres Platon, Ari-
stote Hipp. & Gal. & tant d'autres medecins: tant antiens, que de ce tēps?
Quant a ce que vous amenez du premier de genese: que Dieu a donné à
toute ame viuante: faculté d'engendrer son semblable, non seulement en
apparence exteriere: mais aussi en vertu interieure, & faculté naturelle:
comme vous dites. Encores que vos paroles, ayent quelque repugnance,
venes vous, a ce qu'auons dit. Car c'este apparence exteriere, sonne la
vraye forme, & figure de chascune chose comme l'homme, produit l'hō-
me: le cheual produit le cheual: l'herbe, l'herbe, &c. Quant a la vertu inte-
rieure, & faculté naturelle. Je ne sçay que pouuez entendre: sinō qu'ils ont
organes, pour s'entretenir, & faculté nutritiue, & generatiue, pour mesme
fin & pour la conseruation de l'espece. De ceste proprieté cachee: par la-
quelle les medicamens attirent les humeurs des vaisseaux du corps: Qui
est autre chose: que d'engēdrer son semblable: vous n'en dites riē. Si vous
ne la voulez confondre avec ceste vertu. Cela admis: encores faut-il, re-
tourner a c'este premiere cause, qui est Dieu, & le ciel, où bien avec Ari-
stote, ce grand ciel mobile, qui luy sert d'instrument. Ainsi ne sera mal en-
tēdu, la parole de Dieu: quand il est dit, audit liure de genese: qu'il benist
tout ce qu'il auoit fait: & leur donna ceste vertu: que toute chose par sa se-
mence, engendreroit son semblable. Et par ceste benediction, nous entē-
dons: qu'il les orna, & dota, de toutes leurs facultez, qu'ils ont: & auront
a iamais. Or s'il est ainsi, combien s'estendra vostre proposition, & solu-
tion: touchant les medicamens purgatifs. plus que la mienne. Quād pour
toute solution, vous dites: Dieu luy a donné telle vertu, des le commen-
cement: qu'il crea le monde. Pourquoy est-ce que la rheubarbe purge
plustost la cholere, que le phlegme: vous auez vostre responce toute pre-
ste: Dieu la ainsi cree: & luy a doncé ceste faculté, des le commencement.
Pourquoy lagarie purge il le phlegme? Pource que Dieu là ainsi cree: &
luy a donné ceste vertu: Si donc tout vient de Dieu (comme nous le con-
fessons, & le croyons comme chrestiens) ne sera-ce point vne eschappa-
toire a tous argumens: ne sera-ce pas vn oignement ad totum plagas?
Mais autrement nous parlons des choses naturelles comme philosophes,

119
& medecins: autrement comme chrestiens. Comme chrestiens nous referons toutes choses louables, & admirables, & toutes telles facultez, qui passent l'entendement humain, à Dieu seul: cōme fontaine, & source de tout bien. Mais comme philosophes, & medecins, nous descendons plus bas: & considerons premierement, la substance & la matiere de laquelle nous voulons congnoistre l'action, puis nous venons a ses operations & facultez: puis aux causes effectrices, qui sont sources de telle faculté, cōme auōs dit cy dessus: suiuant le dire des antiēs: qui sont le premier mobile, & le zodiacque, avec les corps celestes. Vous me faites souuenir, en lisant vostre liure, d'un passage de Gal. en son ii. liure de l'vtilité des parties: où parlant des poils des yeux: amene l'opiniō de Moyse. Lequel pour toute resolution, disoit: que tout ce que Dieu a voulu: il a fait: & tout a esté fait ainsi: pource qu'il luy a pleu. De laquelle Gal, ne se cōtente. Iasoit, qu'il aprouue Moyse, comme homme recognoissant Dieu: & non pas comme estoit Epicurus. Mais ceste responce ne luy satisfaisoit pas. D'autant, dit-il, qu'il y a des choses impossibles a nature: & telles n'ont esté attendees de Dieu: mais, il a tousiours esleu le meilleur, des choses: qui se pouuoient faire. Si aussi nous ne amenons pour toute raison: que la volonté de Dieu. Combien se pourra estendre ceste solution, avec ses fimbries: ya-il question en l'art de medecine, qu'on ne ramene a ceste-cy? Si on demande, pourquoy les yeux sont en la teste: pourquoy le cerueau est couuert d'un os coulé par futures? Pourquoy est le cœur au milieu de la poitrine? pourquoy est-il en perpetuel mouuement? vous avez vostre responce toute prestee. Dieu la ainsi voulu. Dieu la ainsi cree, quand il crea l'homme. Pourquoy est ce, que la plus part des herbes chaudes, & seiches, ayans bonne odeur, confortent le cœur, & resistent au venin? Pource que Dieu la ainsi voulu. D'auantage faites vous pas descendre de dessus les cieux, ceste vertu: qui despend du vouloir de Dieu? La scauroit on faire descēdre de plus haut? Et toutesfois vous ne trouuez bon: que i'aye dit, que telles vertus, & facultez, viennent de l'influence des corps celestes, par leurs rayons: appliqué en les corps inferieurs, par l'esprit general, selon la dignité, & disposition de la matiere, qui la doit receuoir. Ce qu'à touché Platon en son timee. Ce qu'à noté Auicene quand il a dit: que tout ce qui se fait icy: a esté deuant es mouuemens, & conceptions des cieux, & des estoilles. Ce qu'à touché Homere, par ceste cheue d'or: qui descend du ciel en terre. Car par ceste fiction, il n'a voulu entendre autre chose: sinon, que toute chose, qui est en ce bas monde, est douée de quelque portion de ceste vertu celeste: comme declare Macrobe, sur le songe de Scipion. Ceux qui n'ont pas l'esprit si subtil: ne les yeux si aquilius comme vous: ne regardent pas du premier coup si haut: mais considerent les operations, & faculté des

corps inferieurs, puis tachent par leur sens naturel, de trouver les causes. Premièrement faisant leur deduction, des actions elementaires. Puis si elles ne leurs suffisent: montent plus haut: & font vne assurrection iusques au ciel: par la contemplation, de ce bel ouvrage, & de telles puissances. Et par cest ordre, & mouuement si reguliers: sont persuadees a croire: que le tout vient de Dieu. Tout ainsi que Gal. a premierement consideré le corps humain par son sens naturel: en le diuisant en ses parties, puis considerant la substance d'un chacun membre, La temperature, la formation, la position, communion, & accord qu'elles ont les vnes, avec les autres, Leur action, & utilité. Et voyant ceste harmonie si parfaicte, de laquelle resultent tant d'actions admirables monte au ciel: & conclud: qu'il faut necessairement: que ce corps n'a esté composé fortuitement, & sans raison: Mais par vn artifice, qui passe l'entendement humain, & par vne sagesse: laquelle ne peut proceder, que de Dieu. Ainsi le recognoist, comme facteur du corps humain. Tout ainsi q Aristote en sa physique, a parlé premierement des choses naturelles, & terrestres: puis est allé au ciel: & par les mouuemens du ciel, a cogneu Dieu createur, & facteur d'iceux. Alexandre aphrodiseus pour cognoistre l'ame: à premierement consideré le corps. Et par ses actions, a congneu, que c'estoit que de l'ame: autant, que le sens humain, luy en pouuoit persuader. Aussi les medecins, considerent premierement la substance terrienne des medicamens: puis les examinent, par les sens externes: par le toucher, par leurs couleurs, par le goust, & odeur, puis par leurs actions, qui procedent des qualitez elementaires. Puis quand ils cognoissent, qu'ils ont des vertus: qui ne peuuent proceder de telles qualitez: ils montent iusques au ciel: & attribuent telles vertus es influences, es aspects des corps celestes. Cōme quand ils veoyent le souci ouvrir ses fleurs: & les tourner avec le soleil. L'herbe dicte heliotropium, ouvrir ses fenilles, avec le soleil: & les resserer, apres qu'il à passé nostre hemisphere. La cichoree ouvrir ses fleurs, & se tourner avec le soleil, ne peuvent bailler raison de telles vertus: selon les qualitez elementaires: mais sont contraints de dire: que telles herbes, ont quelque influence du soleil, & de sa vertu, comme celles qui prouocquent la vertu generatiue, en l'homme: comme sont certaines especes de satirions & d'autres aussi: Nous disons: qu'elles ont quelque influence de la planete, qu'on appelle venus. Quelque raison, qu'on leur vueille bailler: pour engēdrer la semence: que cela vienne des viandes de bon suc: & qui sont flatueuses. Mais aussi, il y a vertu celeste, meslee avec telles substances. Comme a touché Gal. au 5. des simples. Car si les seules viandes chaudes, & flatueuses, donnoyēt ceste vertu generatiue, & de semence: il faudroit a l'opposite: que celles qui sont froides, & seiches, l'empeschassent. Mais nous voyons le contraire. Car a-

gnus castus, qui l'empesche: & la mente: ne sont pas froides, mais chaudes. Encores n'est-ce pas tout vn, d'engendrer semence: & de bailler la vertu generatiue, & la puoquer. Tout ainsi disōs nous des herbes hepaticques, qui corroborēt le foye, & la vertu nutritiue: qu'elles prēnent leur influēce de iupiter. D'autāt qu'il aide, & entretiēt (selō les philosophes) les 4 facultes nutritiues: qui sōt la trāctrice, la retētrice, la cōcoētrice & l'expultrice: & leur cōmencement: qui est le foye: avec l'esprit naturel. Qui fait, q̄ bien souuēt, les medecines laxatiues ne purgēt le corps: & ne font aucun mouuement: si vous les baillez, la lune estant coniointe à iuppiter, où a venus. Car se sont les deux: qui gouuernēt les deux facultez naturelles, c'est assa- uoir, la nutritiue, & generatiue. Or nous verrions bien telles actiōs: mais la cause effeētrice, nous est incongneue: d'autāt qu'elle ne peut venir de la permixtiō des 4. premieres qualitez: lors n'auōs autre recours, sinon, à cō- siderer, les influences des corps celestes, & les aspects des signes du zodia- que: Lesquels, par leurs influēces, communiquent leurs vertus, a ces corps inferieurs. Puis nous venōs a admirer nō seulement la puissance de Dieu: mais sa bōté: qui n'a voulu laisser l'hōme sans aide, entre tant de maladies: qui luy suruiennent par chascun iour. Mais luy a laissé, le caractere de sa prouidence, & bonté, en ces corps inferieurs, pour s'en aider. Et moy ayāt consideré leffect de lantimoine, si grand: & admirable, que par si petite quantité, fait telles operations: & contre telles maladies comme est la pe- ste. Je ne me puis tenir de dire, apres herophilus: que c'est vn dō de Dieu, baillé de sa main, aux hommes: quelque chose, qu'en ayent crié certains medecins: qui l'ont appellé, peste du genre humain: & vne drogue in- uentee par Sathan, pour le destruire. Mais quand ils en auroyent cogneu l'experience: comme plusieurs: qui par chascun iour, m'en escriuent: peut estre, qu'elle leur fermeroit la bouche: & arresteroit le pas de toutes rai- sons: moyennant, comme vous dites, qu'elle feust legitimement cogneue & qu'elle ne fust sophistiquee de legiere creance. Ou bien si n'en voulez vser: laissez les autres en vser. Je ne vous veux cōttaindre d'ē vser: & quād ie le voudrois: ie ne sçaurois faire. Je ne suis ne Roy, ne prince: pour impo- ser ceste loy. Mais laissez vser, ceux, qui s'en voudrōt seruir, en cas de pe- ste, pour sauuer leur vie. Car en telles maladies, que pouuez vous atten- dre autre chose, que la mort? Et si en tel desespoir, on a trouué par plu- sieurs experiences, que beaucoup s'n sont sauuez. Encores est-ce quel- que esperance, aux pources malades, de prendre ce, qui en a guery beau- coup: & leur donne bon courage: qui est aucunes fois cause leule, de les guerir. Mais de les laisser sans aide: sinon de celles, desquelles on vſé cōmunement: & esquelles on n'y trouue grand allegement. Car de cent n'ē sont reschappez quatre: & de cestui-cy beaucoup. C'est precipiter les

Qⁱⁿ,

poures malades en desespoir & mort presente. Voila, ce que j'ay a vous respondre, touchant ceste propriete occulte. Je sçay bien; qu'un Puteanus en a escrit contre Gal. mais encores est-il cōtraint de venir a ce point: que j'ay desduit: quelques chimeres qu'il vueille amener. Jeusse amené les herbes, fleurs, & autres drogues, qui purgent la cholere, & la melēcholie: & autres humeurs: & qui resistent aux venins. Et eusse monsté de qu'elle planette elles tiennent: n'eust esté: que j'ay estudié a escrire le plus brief; qu'il m'a esté possible. Reste venir a l'autre section.

Section 6.

Apres vous auoir monsté que lantimoine, est vray medicamente purgatif: quand il est baillé bien preparé, & meslé avec choses: qui luy peuuent corriger sa violence: si aucune en a. Et comme son action se fait par lieux conuenables a nature: & ordonnez d'elle, pour ce faire: vous ay bien voulu monstrier ceste vertu: par laquelle, il fait telle action, que nous appellons vertu cachee, où vertu celeste. Reste pour la derniere section venir a ce, que a tort, & sans cause, me mettez sus. Car comme il n'y a sentence si bien dite: qu'on ne face trouuer mauuaise: en la mal interpretant: aussi n'y a il chose, si profitable, qu'on ne face trouuer mauuaise, en la desguisant. Ce qu'avez fait calomnieusement enuers moy: car autrement ne le puis dire. Et comme disoit philippes macedo. mes gēs ne sont que fots qui ne peuuent appeller vne nasselle, que nasselle. Aussi ie ne puis autrement nommer vostre maniere d'escrire: sinon, vne calomnie, & vne deprauation de mon dire. Car ie ne doubte, que la rheubarbe ne soit proprement medicamente electif. La scāmonee, le turbith, lagarie & autres: moyennant, qu'ils soyent legitimes, & non adulteres: où trop vieils. Mais voulant monstrier, que lantimoine, contre lequel, tous les clairōs du pays, & toutes les trompettes, ont sonné la larme: n'est si contraire a la nature humaine: comme celles, que ie vien de nommer: telles, que communemēt nous trouuons es boutique. Et j'ay bien voulu prouuer. tāt par leurs effects, que par le goust & par l'euenemēt qui s'en suit. Et en outre, la plus part, sont où adulteres, où bien trop vieilles. Ce n'est pas a dire: que ie les vueille chasser hors des boutique des apothicaires: & qu'on n'en doieue vser, quant elles sont bonnes: à fin, dites vous, que ie vende mieux ma marchandise. Je m'estonne, comment vous vsez enuers moy de telles paroles: veu que ne me cognoissiez: non plus que ie vous cognois de face: d'esprit ouy bien. Car vostre parler, me le declare assez. Je ne suis point marchand. Ma marchandise est. d'vsar de medecine. Et n'vsay iamais d'autre estat. Ce que j'ay escrit: a esté pour le profit du public: & non pour le particulier.

lier: ayant deuant mes yeux, ce que dit Ciceron: que les hommes sont en-
 gendrez pour les hommes: à fin qu'ils s'aident les vns, les autres. Car aprez
 Dieu, il n'y a qui puisse plus aider a l'homme, que l'homme. Voila qui m'a
 esmeu. Ce n'a esté, ne auarice: ne ambition, comme du premier coup, m'a
 uez obiecté. Dieu vueille, que vostre intention d'escripre contre moy,
 soit aussi droitte deuant luy, que la mienne. Je croirois plus volontiers: que
 pour complaire a quelque apothicaire, qui a belle femme: a laquelle, peut
 estre faictes l'amour, par quelques sonnets, où autres presens: vous estes
 hazardé, a tonner ainsi contre moy, & contre ce poure antimoine: à fin
 d'estre mieux, caressé: & auoir meilleur visage de la dame: pour bien sou-
 stenir les drogues de la boutique. Car par le bon seruire, on congnoist le
 bon seruiteur. Mais cependant, gardes vostre faueur pour vous, & vous y
 esbattes: & ne me rendez odieux enuers les autres de Paris. Je le suis as-
 sez enuers ceux de par deça. Nō pas de tous: mais principalemēt, de ceux,
 qui prisent plus vn escu en leur bourse: que tout le profit, qui pourroit
 venir a toute vne ville: pour auoir de bonnes, & legitimes drogues: pour
 l'usage d'un chascun. Je sçay, cōme i'en voy vser. Mais pour reuenir a mō
 propos. J'ay dit en mon liure, que nous vsons le plus souuent de medica-
 mens, plus violens, & plus abhorrens a nature, & plus nuisibles: que n'est
 l'antimoine. Car nature abhorre les medicamens, pour la violence, qu'ils
 font au corps: & pour les accidens, qu'ils delaissent, aprez leur operation.
 Puis a cause du goust: lequel luy est du tout detestable. Aucunes-fois l'o-
 deur aide fort, a faire trouuer mauuaise la medecine. Car il en y a, qui ont
 si mauuaise odeur: qu'elles prouquent le vomir: auant, que les mettre a
 la bouche: Qui est vn grand signe: que nature les reiette, comme a elle en-
 nemies, & du tout contraires. Alexandre Traillian, loue sa pierre armeni-
 que, sur tous les autres medicamens laxatifs: d'autant qu'elle n'engendre
 nulle chaleur, a ceux, qui en ont pris: nulle secheresse n'a nulle amertume
 où qualité estrangere: qui la face abhorrer a prendre. Au contraire de celles,
 qui ont tels effectz: & sont abhorrens a nature. Ce que j'ay prouué par la
 scamonee preparee, que nous appellōs diagrede. Laquelle, outre ce qu'el-
 le a effectz violents, & corrompans nature. J'ay dit, & le soustien, que ce
 n'est celle: de laquelle ont vſé les antiens. Et pour en faire le iugement. J'ay
 amené le texte de Dioscoride, où il décrit, & depainct tout claiement, la
 vraye scamonee, disant: qu'elle doit estre pellucide, legere, rare, de cou-
 leur de colle faite de peaux de boeuf: ayant petites fistules spongieu-
 ses: comme celle, qui se fait en la mysie d'asie. Serapion allegue vn au-
 theur arabe, qui veut, que la bonne scamonee, soit blanche: & qu'elle se
 rompe bien tost, quand on la veut rompre. Et la mauuaise, est d'une cou-
 leur, tirant, sur le noir: & est ronde, & dure: comme celle, qui vient de la
 R

syrie. Et ne se faut fier en ce: que se fient les apothicaires de present: qui trouuent, & estiment la bonne scamonee: quand on l'aura mouillée de la salive: qu'elle rende vn suc, semblable a lait. Car c'est le vray signe, de la falsifiée. Comme dit Dioscoride: faite de lait de tithimale, & de farine deers. Et telle, est vraye poison, comme dit Salix, allegue de Serapion. Car quand elle est prise: elle engendre tousiours lassitude, es membres, & nasmes: & grandes fascheries au corps: & vaut mieux la laisser du tout: que de l'administrer. Et toutesfois, c'est celle de laquelle on vse ordinairement: & ne s'en trouue d'autre, chez les apothicaires: & qui entre en toutes confections, qui se preparent, pour laxer le ventre: au moins en la plus part: Au grand deshonneur des medecins: & preiudice de la republique. Car quand nous ordonnons vne medecine laxatiue, en laquelle, telle scamonee est meslee: & que le malade s'en trouue pis. Tout le deshonneur tombe sur le medecin. D'autant que l'apothicaire a sa saluation prestee: disant, voila la recepte. Je vous l'ay baillé suiuant l'ordonnance: telle, que ie vous presente. Je suis homme de bien. Je ne voudrois faire du contraire. C'est contre telles drogues, & beaucoup d'autres: que nous deuons crier: qui nous sont incogneues. Toutesfois les mettōs en oeuvre: sans sçauoir, qu'elles elles sont: comment elles sont cueillies: le lieu, & le temps, où elles doivent estre amassees: Leur preparation: & cōment elles sont gardees. Oribase veut, que le medecin non seulement les cognoisse: & sache mettre en oeuvre, & les bien preparer: mais aussi, qu'il sache les lieux: desquels on apporte les meilleures drogues: pour les choisir: & les eslire, pour son affaire. Mais il suffit que le marchand die, voila de bonne scamonee. Quant est de moy. Je confesse de n'en auoir iamais veu de naturelle, & loyalle: comme la décrit Dioscoride: mais bien de ceste, qui court par les boutiques de leurope, noire par dessus, & non pellucide. Et croy que n'en auez d'autre: quelque mine, que vous faciez. Et n'ē vsez a Paris d'autre: que de celle, que nous vsons par deça. De laquelle sommes contrainsts d'vser, aussi bien, que vous. Voila la premiere cause: qui me fait dire: que telle scamonee, n'est tant a receuoir: que l'antimoine. Puis, elle a le goust si abhorret a nature: que le plus souuent, l'estomach la desdaigne si fort: qu'il en est debile longuement. Car elle est amere, avec vne acrimonie si grāde: qu'il ne la peut souffrir. Car entre tous les gousts: il refuse lamer: comme a luy contraire. Et non seulement l'homme, la en horreur: mais toute beste. Tellement, que nulle, ne s'en veut nourrir: comme a dit Gal. au 4. liure des simples, & au 6. parlant de labrotonum. Dont ie m'estonne, Monsieur le docteur, comment vous auez mis en vostre liure: voulant exalter la rhuubarbe: que l'amertume conforte l'estomach. Je croy que vous faictes vne nouvelle medecine: où qu'auiez vouloir de contredire a toute raison. Qui

125
me conforte, & refiouist grandement, d'estre repris de vous. Car si vous
resistez a la raison si euidente: Laquelle mesme les bestes confirment:
comme ne resisteriez vous a vne chose, qui est encores mise en doubte,
par beaucoup: & n'en sont venus a entiere resolution. Considerons, ce que
dit Gal. au 2. des alimens: que tout ainsi que l'estomach se refiouit: & se
nourrit, de choses douces, & suauces. Aussi est-il offensé, des insuaues, & non
plaisantes. Tellement que les viandes qui s'elongnent grandement de
cette suauce douceur: offensent, & grefuent fort l'estomach. Or n'y a il
chose plus contraire a la douceur, que l'amertume. Il faut donc par neces-
sité: qu'elle luy soit du tout contraire: & que les medicamens amers, sub-
uertissent, & perturbent du tout l'estomach. Ce que l'atimoine n'a point
& n'a nul mauuais goust. Ergo il ne le subuertit, & perturbe tant: que fait
la scamonee & la rheubarbe voila pourquoy les antiens, ont tousiours
voulu adoucir le plus qu'ils ont peu, les medicamens: pour les redre plus
gratieux a l'estomach: les meslans avec miel: & aucunes fois avec les vian-
des: sachant bien: que leur amertume desplaisoit fort a nostre nature, & la
corrompoit. Pour responce a cest argument, vous dites: qu'il en est plus a
craindre: & que cest vne poison plus couuerte: d'autant qu'il n'a point de
goust: & qu'il se peut mieux cacher: & desguiser en vn bouquon, qu'un
autre. Et pour confirmer vostre dire. Dites, que le sublimé, n'a point de
goust. Je croy que n'en auez gueres tasté. Vous en faites vn brief iugemēt.
Ceux qui en ont mis sur la langue, disent bien le contraire. Vous en pour-
riez dire autant de la pierre armenique: tant louee par Trallianus: tant a
cause qu'elle n'a nul goust: que aussi: qu'elle n'imprime aucune chaleur en
ceux, qui l'ont prise. Et desprisez en l'atimoine, ce, en quoy trallianus exal-
te la pierre: qui est vn beau iugement, digne d'un tel iuge. Puis dites que
leau dormant, est pire, que celle qui court bonne similitude. Je vous de-
mande, si en vray logicien, vous me contentez de mon argument? & s'il y
faut ainsi respōdre, pour y satisfaire. Je m'en rapporte a Messieurs les do-
cteurs de Paris. Vous auez mis en vostre liure, que la plus part de mes ar-
gumens ne sont que probables: & qu'ils ne concluent necessairement. Et
ie vous puis dire: que les vostres, ne sont ne probables: ne vray semblables
mais ils sont tous faux, & contre toute verité. Or ce n'est pas tout. J'ay dit
que ie vous cōcedoys, que eussiez de vraye scamonee. Ce que ie nie tou-
tesfois: (mais par maniere de dire), ie vous le veux admettre. Considerons
a ceste heure, quelles louenges luy baillent les antiens docteurs. Par la
propriété de sa substance elle blesse le cœur, le ventricule, que nous nom-
mons l'estomac, & le foye: qui sont les fontaines, tant de la vertu nutriti-
ue: que de la vitale Or s'il est ainsi, cōme Mesué, Auicene Rasis. Aetius &
autres l'atestēt: n'est-il pas poison? Et afin que ie n'extrauague beaucoup,

Je prendray vostre dire propre, qui me le confirme, par lequel vous dites
 que les venins, ont vne mesme fin: qui est, de destruire le cœur, principal
 baston de la vie. Parquoy ie feray cest argument tout mediquement, qui
 destruit la force du cœur, est poison par vous. La scamonee la destruit: er-
 go elle est poison. Et si pour ceste action faite a vn seul membre, est ainsi
 appelée. Comment doit on appeller celuy: qui non seulement destruit
 la force du cœur: mais celle de l'estomach, & du foye? Vous me respon-
 drez, qu'on le prepare si bien: qu'il ne peut nuire: & me renuoyez à Me-
 sucé. Mais aussi ie vous respondray par vostre dire mesme: que telles dro-
 gues, nuisent tousiours: en quelque petite quantité: qu'on les puisse bail-
 ler. Si donc le legitime est si mauuais: que fera celuy: qui est falsifié: & qui
 est du tout venin? Et duquel cōme dit Auicene, on ne doit vsfer. Cherchez
 tant d'eschapatoires que vous voudrez: dites que mes raisons sont friuo-
 les. Vous ne me sçauriez donner solution, qui me puisse conten-
 ter: & fussiez vous couuert d'un sac mouillé: où de velours cramoisi:
 Considerons les euacuations qu'elle fait: lesquelles sont si excelsiues: &
 ouure tellement par son acrimonie, l'orifice des vaisseaux: qu'elle cause
 grandes dysenteries: & le plus souuent la mort: comme dit Auicene. Tel-
 lement que Mesucé, a esté contraint de suader, aux chauds, & secs: de n'en
 vsfer point. Et toutesfois on en baille, & en hyuer, & en esté: à toutes ma-
 ladies, & a tous malades, de quelque temperature qu'ils soyent. Ce sont les
 preuues que i'ay amenez en mon liure, pour monstrier qu'on vse de me-
 dicamens, plus fascheux a nature, & plus dangereux, que l'antimoine. Et
 pour le premier, i'ay amené pour la premiere la scamonee. Je laisse les
 debilities qu'elle laisse, apres son operation. La grande chaleur, & deffail-
 lances de nature, comme ont peut voir en Mesucé, Je sçay bien qu'on taf-
 che a le corriger, le plus qu'on peut. Mais si est-ce: qu'un mediquement de
 grande vertu, en quelque petite quantité, que l'on le baille: mōstrera son
 effect: quelque mellinge, que luy pourrez faire: tesmoing le codignac
 mellé avec la scamonee: mais non pas si violent. Si est-ce: qu'il imprimera
 tousiours de sa malice, es lieux: par ou il passera. Ce qu'a bien notté Gal.
 au 3. liure des simples. Aetius & Actuarius disent: qu'il esmeut douleur au
 cœur: & qu'il est d'une odeur grande, & fascheuse: d'un goust fort abo-
 minable. Et qui entre tous les autres laxatifs, il n'en y a pas vn: qui soit si
 ennemy a l'estomach: que cestui-cy. Il rend vne grand soif, a ceux qui l'ôt
 pris, pour la grande chaleur: & le plus souuent leur engendre la fièvre. Si
 le naturel fait tant de violences au corps: que peut faire le falsifié, & celuy
 qui est du tout venin? Conferons maintenant nostre Antimoine, a la sca-
 monee. L'antimoine n'a point de mauuaise odeur, ne de mauuais goust,
 n'engendre point de soif, a ceux, qui le prennent: & ne leur debilité l'e-

stomach apres son operation : comme par mille personnes ie puis prou-
 uer. Par l'histoire d'Andreas gallus que ie recite en mon liure. Lequel
 ayant inflammation de stomach, & de poulmon: avec soif, inextinguible
 & autres accidens mortels, en fut allegé. A quoy eust esté contraire, voire
 mortelle la scamonee. Car comme dit Oribasius: elle ne doit estre baillée
 a ceux: qui ont l'estomach ardent: où qui l'ont imbécille: où qui ont leur
 habitude de corps, préparé a colliquation. Et toutesfois l'antimoine luy
 osta toutes telles maladies. Ce qu'il n'eust fait: mais plustost augmenté: s'il
 eust eu pareilles actions, que la scamonee. Et croy qu'il n'y a medecin pru-
 dēt, & bien versé en la medecine qui n'eust crainct, luy en bailler: voire des
 plus benignes medecines, que nous vsons en nostre art, & fust-ce la rheu-
 barbe, & la casse. Toutesfois auez passé telle preuue, que i'ay allegué en
 mon liure: assez legerement. Et pour toute solution, auez dit, qu'ils sont
 hommes: & qu'ils peuuent faillir, comme les autres. Voila bonne solutiō.
 Je le puis aussi prouuer par moy mesmes, si i'estoys receuable en cest en-
 droit: Je l'ay baillé en petite quantité avec conserue de roses, où chair de
 prunes aigres douces, cuites en bon sucre. Lesquels peuuent suffire de luy
 reprimer son igneité, & violence: si aucune en auoit: & cōforter les parties
 & n'en ay veu venir aucun inconuenient: mais ay tousiours congneu vn
 succes heureux: & que les membres interieurs, de ceux, qui en ont pris:
 n'ont esté endommagéz en nulle sorte. Aussi, que si petite quantité, mes-
 lée avec bonne quantité de cōserue de roses, où chair de prunes, ne pour-
 roit nuire beaucoup. Pourquoi donc n'y pēsez vous vn petit? pourquoi
 estes vous si rigoureux enuers luy? Et s'il est ainsi, que Mesuē se contente,
 pour reprimer la chaleur ignee, de la scamonee: par laquelle il engendre
 vne soif inextinguible, a ceux, qui en ont pris: & le plus souuent la fieure:
 de la bailler avec nuscilage de psilium, où avec chair de prunes, où suc de
 roses, où chair de coings. Pourquoi ne donnez vous tel priuilege, a l'an-
 timoine: que nous donnons a plus violens medicamens que luy: comme
 i'ay dit cy dessus, Il m'est aduis, que vous vous detragues de toute raison.
 Car vous escriuez comme si l'antimoine estoit baillé tout seul: & sans au-
 cune correctiō. Ce qui est faux: mais est vraye calomnie, de laquelle vsez
 enuers moy. En tout mō liure, ie ne fay que desplorer: ie ne sçay, si ie doy
 dire, la malignité du temps: où l'auarice des marchans: où la somnolence
 des medecins. Je ne dy de tous: mais de ceux: qui se contentent, d'vser
 des drogues: & compositions des apothicaires: sans sçauoir, si les ingre-
 diēts sont legitimes: & cueillis en temps oportun, & bien g. rdez. Puis s'ils
 sont bien dispenses, comme il apartient: soit pour leur aplaudir: où estre
 le bien venu: où par negligence. Comme est la composition de diaphē-
 nicum: duquel i'ay veu bailler ordinairement a Paris par des femmes, qui

le bailloyent a celles: qui ne pouuoient auoir leurs mois: dedans lequel entre la racine, dite turbith. Iaceit que Aetius en son oxiporon diaphenicon, n'en mette aucunement. Toutesfois que communement, comme ie voy par deça: & croy que n'en auez meilleur marché que nous: au lieu du vray turbit: les apothicaires mettent de la racine de tapfia: qui est vne vraye poison: nommee par les antiens, entre les venins. Car le legitime, est encores incogneu: c'est à dire: il n'est point encores venu en la vraye notice. Les vns disent, que c'est la racine de tripoliū, qui nous est fort frequent par deça: ayant ses fleurs de trois couleurs, assez odorantes: & sentens vne odeur de miel: duquel la racine est assez odorante: mais a quelq̄ peu d'acrimoine: qui picque la lāgue: & n'est pas grosse. Les autres suivēt l'opiniō d'actuarius: disant: q̄ c'est la racine de pitysa. Et en autre lieu, dit, que le blanc turperum ou turbith: c'est la racine de l'herbe dite alypum. Mesué dit, que c'est la racine d'une herbe: qui porte lait: ayant les feuilles cōme la ferule, mais plus petites. Les autres disent, que c'est la racine de tithymalus caracias, ou myrtites. Duquel nous auons quantité es marois deau douce, pres la mer. Mais en ayant arraché la racine: l'ay veu, qu'elle ne conuenoit en rien a la description du vray turbith. Parquoy la chose est demeuree indecise: & est encores a iuger, comme incogneue, ainsi que dit Syluius sur Mesué. Tout ainsi que beaucoup d'autres: desquels les medecins ne s'accordent. Comme est de scauoir, qui est le vray eupatorium, le vray melilot. Si c'est vne mesme racine. Lerhapontique, & la rhabarbare: & tant d'autres. Paymeroistoutesfois mieux laisser telles racines incogneues: qu'au lieu d'elles: mettre vne, qui est du tout ennemie de l'homme: & est vraye poison. Aussi, que actuarius, ne le met en sa composition. Et nul des antiens en a fait aucune memoire. Non pas, que ie vueille dire: qu'on ne doit vser, sinon de ceux: que les antiens ont congneu. Car nous en auons beaucoup, & de bons: desquels: ils n'ont fait aucune mention: qui tous les iours viennent en nostre notice, pour le profit des pures malades. Pay dit d'auantage. Ores que nous aurions le vray & legitime turbith: encores est-il dangereux, cōme i'ay allegué d'Auicenne, & de Mesué: le scay qu'on le corrige en beaucoup de manieres. Mais le regnard, peut changer de poil: il ne changera toutesfois de meurs. Et si nous comparons nostre antimoine, au turbirh: & croyōs es effects de l'un & de l'autre: si vous y voulez proceder par bon iugement, & par bonne foy: vous cognoistrez: que l'antimoine sera moins de dommage a la personne: que le turbith. Je ne me veux pas tant escarter de raison: que ie ne croye, qu'il y a à Paris des apothicaires stimules d'un bon zele: qu'ils n'ayent mis toute peine, & toute impense, à trouuer de bons simples, qui est vn grand heur pour la ville de Paris. Mais par deça, on n'a cure, ne sollici-

129

tude, qu'à la bourse. Et si vous en voulez parler, vous estes hereti que: & ferez iniurié, selon vostre estat. Parquoy vaut mieux se taire: qu'ouyr des iniures, qui ne plaisent: & outre, qu'on pert temps, a les vouloir corriger: & a demâder d'autres drogues, que celles, qu'ils ont accoustumé d'auoir. Tât vaut ceste coustume peruerse: & tant difficile a arracher de la ceruelle des hommes: qu'il y a mesme des medecins: qui resistent: quant on parle, pour remettre la vraye maniere de faire les compositions: & changer ce que lon à accoustumé de faire, cōtre celle des bōs auteurs. Et se contētēt d'aller leur grand chemin de bourges: moyennant que leur bourse se rēplisse. Je vien maintenant a la rheubarbe, pour laquelle, me chargez d'honneur: & m'imposez vn crime: où iamais ie ne pēsay. C'est, que m'accusez, que ie veux dire: que la rheubarbe, qui vient a venise, n'est pas bonne. Si vous auez leu mon liure, ie ne le dy pas ainsi: mais bien, qu'elle vient de la samie: que les antiens appelloient mesopotamie, partie d'assirie. Et toutesfois Mesuē prefere sur toutes les rheubarbes: celle qui venoit de lindie: de laquelle il fait ainsi la description. Tout ainsi, que la rheubarbe qui vient de Turquie, est la pire: aussi celle qui vient de lindie, est la meilleure, & plus excellente. Principalement, si elle est recente: noirastre: & tirant sur le rouge. Si elle est rare: & toutesfois pesante: si estant rompue, elle est coloree de rouge, & d'une couleur tirant sur le pers blanc. Si estāt meslee ou trempee, en quelque liqueur: elle rend vne teincture, comme safran. Voila la description qu'en baille Mesuē. Or il y a grand differēte de dire, celle qui vient de lindie est la meilleure: & celle qui vient d'assyrie n'est pas si bonne. Et de dire, celle qui vient de lindie est bonne: mais celle qui vient d'assyrie, ne vaut rien. Il m'est aduis, que si auez vn grain de bon sens: vous ne deuez pas ainsi inferer, autrement c'est mal entendu a vous. Il faut maintenant considerer vostre description: & la conferer avec l'autre: Et croyez que ie ne suis, si insensé: que ie vueille cōtre dire, a ce, qui apparoit a l'œil. Je ne suis point de la secte des pyroniēs. Je ne sçay, si vous l'estes. Et croiray plustost que le fussiez: qu'autrement. Tesmoing le borax: qui est blanc. Toutesfois vous assurez: que c'est la vraye chrysocolle des antiens: qui estoit verte, comme herbe. Voicy vos mots. Si launay dit: que la rheubarbe, qui vient a Venise, n'est pas bonne. Il ne faut que voir, si elle est rouffastre: pesante, de substance rare. Il ne faut qu'e voir: si estant rompue, elle apparoit rousse, iaune, & entremeslee d'azur. Monsieur le docteur. J'ay veu beaucoup de pieces de rheubarbe, d'aussi bonne qu'avez a Paris: & en ay veu a Patis: d'aussi vieille, & mauuaise, que par de ça. Mais ie n'ē vy iamais: qui fust entremeslee d'azur. Voila la premiere fois, que j'ay ouy parler, que la rheubarbe fust entremeslee d'azur. Vous m'avez fait regarder beaucoup de liures: & chercher beaucoup de boutiques,

R iij

Mais ie n'en ay trouué vn seul, qui touchast ce point. Je sçay bien qu'au Mesué latin il y a, si fractum ex iuso, & glauco alternat. Et a lantienne traduction, il y a. Et in quo etiā ex cōfractis suis inuenitur disgregatio ex rufo & glauco: & quod est crocee tincturæ. Ce mot icy glauc⁹ emporte il azur? Puis que vous dites, qu'il faut croire a l'œil, enuoyez moy vne dragme de vostre rheubarbe, qui soit entremeslee d'azur: ie vous en enuoyeray vingt escus sol. Et vous croiray du tout en tout, sans attendre: que vos escholliers me l'enseignent. Si vous leur auez persuadé cela: vous estes vn grand orateur: & pouuez beaucoup par vostre rethorique: & n'estes moins a estimer: que hanno: qui fut le premier, qui apriuoisa vn lyon: & qui le manioit sans luy faire mal. Je croy que vous estes l'vn des trois orateurs, qui vindrēt a Rome. Lesquels le senat ne voulut ouyr, pour leurs grādes persuasiōs. Je ne vo⁹ veux desinētir: ne les doctes medecins de nostre tēp: ne resister a la verité oculaire. Mais ie vous veux biē dire en toute sobrieté: que (à mon auis) n'e vistes iamais de ceste couleur. Et ce peut faire: que color glaucus, vous a deceu. Car cōme dit Phauorinus, comme refere Aulus gelius: il y a plus de difference des couleurs au sens de la veuë: qu'ō ne peut enseigner par la langue: ne les rendre par dictions propres. Car il se mesle diuersité de couleurs, les vns, avec les autres, qui leurs augmentēt leur couleur: où leur diminuent: Comme en ceste cy. Car si grande quantité de blanc est meslee avec peu de verd. Il se fera vne couleur dite glaucus: mais fort remise, tirant plus sur le blanc, que sur le verd. Ce que a bien ensuiuy Virgile quand il a nommé glaucas Salices, en son 4. des georgiques. Et Statius en sa seconde thebaide, Glauce que azures oliue. Je vous demāde: tels arbres, sont ils innix⁹? La fucille du faux, qui est blācheastre, Car d'elle se doit entendre, où des gittes: monstrent elles quelque couleur d'azur? Où les feuilles de l'oliuier? Il me fāsche de vous remettre a vostre grmāire: & vous y mōstrier vostre leçon. Que n'auiez vous prins l'opportunité de regarder le dictionnaire de feu robert estienne, duquel auez frequēté la boutique: où pour le moins de son frere maistre charles estienne: & lire, ce que ce mot glaucus, emportoit, & signifioit vous ne fussiez pas tombé en vne si lourde erreur. Et si cela ne vous contentoit: vous pouuez penser, a ce que dit Hipp. au 3. liure de ses aphorismes, où entre les maladies, qui suruiennent aux vieilles personnes, dit: a la fin de l'aphorisme Narium, & oculorum humiditates, Visus hebetudines, glaucedines, auditus grauitates. Je vous demande, glaucedo est-ce vne maladie, en laquelle l'œil deuiet azuré? Quād Gal. dit en son 10 de Vsu partium, que la trop grande dessication, & coagulation de l'humeur cristallin, engendre vne maladie, qui est dite glaucosis. Est ce à dire, que l'humeur cristallin, denient pour ceste coagulation de couleur d'azur? Lisez les auteurs, qui

qui en ont parlé: & vous cognoistrez: que telle couleur n'est pas azuree: mais meslee de blac, & peu de verd, comme la feuille de l'oliuier. Et telle couleur apparoit elle en nostre rheubarbe, de laquelle nous vsons: Non mais couleur blancheastre: meslee avec la rougeastre: comme est le dedans d'une muscade bonne & recente. Qui me fait croire, que ce n'est pas la vraye. Car comme dit Mesué: celle qui est falsifiée pert ce meslinge: & telles couleurs: & sa couleur tire plus sur le noir, que sur le verd blacheastre. Ainsi nos disputes, où iront elles, comme vous dites: si ie ne vous concede telles couleurs estre en nostre rheubarbe vulgaire: comme nous voyons a l'œil? Voulez vous meilleure preuve que ceste la? faut il autre demonstration apres le iugement de la veüe? Croyez que mon precepteur mathioli: (puis que le nommez ainsi) en ses doctes commentaires: en a parlé plus veritablement, que vous. Et ne vous concedera pas: que la reubarbe soit coloree d'azur, avec la rousse iaune. Il n'est pas si transporté de son entendement: mais vous cōcedera bien: que vous ne la cognoissiez: & qu'il n'e veit iamais. Vous remerciant cependant, de l'honneur que me faites, de dire: qu'il est mon precepteur. Ce que desirerois fort, d'auoir eu cest heur: que d'auoir esté quelque temps avec luy: pour ouyr, & estre participant, de sa bonne doctrine: meilleure que la vostre. Au moins si elle n'est meilleure: que celle qui apparoit en vostre liure. Je mesbahy de vous: cōmēt vous osez ainsi parler d'un tel homme: quasi comme par derision. Vous auez la barbe trop follete: pour vous attacher a vn tel personnage. Retournez au deuant la besace, que portez au derriere: & visitez, ce qui est dedans. Et si vous auez vn grain de bon sens: vous cognoistrez: combien estes loin, de ce que pensez de vous. Retournōs a nostre rheubarbe: Mesué nous en baille trois especes. L'une est celle qui viēt de l'indie. La meilleure qui soit. L'autre est celle, qui est dite Rhabarbaricum: & l'autre est dite Turchicum, qui est la plus vile. Et croy, que cest celle, que Dioscoride appelle Rhaponticum, D'autant, que lors que Mesué a escrit: Les turcs estoient ia venus de la Scithie: & passez le mōt Caucasus. Et auoyēt occupé tout le pays de l'Armenie, de ponte, de bithinie: & les pays circōuoisins: iusques au pres du bosphore de thrace. Encor a present, le pays est appellé la turquie où anatoli: c'est a dire, le pays de leuant: que les antien appelloient Asie mineur. Et si nous considerons les effets, que luy donne Dioscoride: Nous les voirons cōuenir, avec ceux: que donne Mesué a la rheubarbe. Et de ceste opinion, a esté monsieur Ruellius, docteur de Paris. Toutesfois, beaucoup y contreuient. Comme Mathioli, & autres: a cause, que la Rhapontique, n'a point d'odeur, comme la rheubarbe commune: Mais pour cela, ie ne voudroys faire difference grande. Vne autre doute les arreste: que la Rhapontique, n'est point laxative: mais la

rheubarbe cōmune l'est. Toutesfois i'ay leu, que beaucoup apres l'auoir
 experimenté: l'ont trouué laxatif: mais non pas tant, que l'autre. Et de ce
 ne le faut esbahir: Car les antiens comme Dioscoride & Gal. ont ignoré la
 vertu laxative de beaucoup de medicamens: Lesquels nous experimen-
 tons par chascun iour, estre tels: comme ceste Rhapontique, l'euphorbe,
 la sarcocolle, les roses, & beaucoup d'autres. Or si ie dy en mon liure: que
 la meilleure rheubarbe est celle, qui vient de l'indie. Et que celle, de la-
 quelle nous vsons, n'en vient pas: mais viét de l'assyrie, est-ce à dire, qu'elle
 ne vaut rien? Si ie dy, qu'elle ne garde sa vertu, que trois, ou quatre ans,
 pour le plus: Encores la meilleure. Et que le plus souuent, celle, de laquel-
 le nous vsons: a plus de dix ans gardé la boutique: sans sçauoir: comme
 elle a esté cueillie: & comment elle a esté gardée: & tricollee par les dro-
 gueurs: Est-ce à dire, que ie la desprise: & que i'en deffende d'en vser? Il
 est bien vray, que i'aymerois mieux vser de la meilleure: que de la pire:
 pour le profit des malades. Et tant que i'en trouuerois de bonne: 'en vse-
 rois: & laisserois la mauuaise. Si ie dy, que le Meilleur vin qu'on boit a Pa-
 ris: est le vin de beaune: & qu'il est meilleur, que celui, qui se cueille a l'en-
 tour de Paris. Est-ce à dire: que ie desprise celui de Paris: & que ie deffen-
 de de n'en boire? C'est mal entendu. Si est-ce, que les bons biberōs, boi-
 ront plus volōtiers du vin de beaune, que de celui qui croit à l'entour de
 Paris: quand ils en peuvent recouurer, & a bon marché. Et si ie me plain,
 que beaucoup de tauerniers, pour desguiser leur vin tourné, le frelattent
 & y mesleut de la chaux, ou du sable, & autres choses: à fin qu'on aper-
 çoiue la malice du vin. Est-ce deffendre l'usage du bō? Si ie dy, que le vin
 tourné, gras ou pousé: n'est pas bon a boire: desprise ie le bon? Le sçay biē
 qu'à Venise il vient de bonne rheubarbe: & souhaiterois: que nous l'euf-
 sions, telle: qu'elle vient la, sans estre desguisee, & falsifiée. Ce seroit l'hon-
 neur des medecins: & le profit des malades. Mais la malice des marchāns est
 si grande: & leur auarice: qu'ils achettent le plus souuēt de la vieille: pour
 en auoir meilleur marché. Puis la font tremper en eau safrenée, pour la
 rendre plus iaune, & plus pesante: & pour la faire trouuer meilleure. Ou
 bien, se desfont premierement de la vieille: deuant que mettre la nouuel-
 le en vente: qui est la commune maniere de faire, des marchans. Et si des
 le temps de Mesuē, elle estoit falsifiée, comme il nous admōnestē, en son
 liure. Pensez vous, que les marchans de ceste heure, soyent moins desgui-
 seurs: qu'en ce tēps là? Mesuē seul ne s'est pas plaint de tels sophistiqueurs
 mais Gal. aussi, comme il est escrit au 3. liure de comp. pharm. gual. Mes
 amis dit-il, ie vous veux bien aduertir: que vous m'ensuiez: si vous vou-
 lez faire quelque chose de bien, en l'art de medecine. Vous sçauēz, cōme
 tous les ans, ie me fay apporter de toutes pars, les meilleurs medicamens.

D'autant que ces meschans droguistes, qui achettent toutes choses, les gastent, en diuerses manieres. Et seroit bon d'accuser, non seulement ceux cy: mais les marchans, qui les apportent. Et ceux qui apportent es villes les herbes, & les liqueurs des racines, les suc, les fruiets, les fleurs & semences, outre la saison. Car se sôt les premiers, qui font le mal: & la falsificatiō. Et au premier de la composition des medicamens en general: nous admonnest, de fuir tous medicamens trop vieux: comme sont gommessucs liqueurs, fleurs, fueilles, fruiets, racines & semences. Mesmes, les metaliques perdent, leur faculté: pour estre trop susses. Et ie vous dy, que vous n'avez pas la moytié de vos drogues, principalement celles: qui ont passé par les mains des droguistes, qui ne soyent en sophistiqués: ou trop vieilles. Tesmoins me sont vos gommessucs, vos fruiets, comme mirobolans vos racines, & autres drogues. Que diriez vous: si on sophistique le sucre? ou que au lieu du bon, & tempere l'on vse de cassonnades: qui viennent, ou du bresil, ou de l'isle saint Thomas: qui sont pays chauds outre mesure. Ou le sucre retient de ceste chaleur ignee, & non temperee. Et les sirops, qui en sont composez pour refrigerer: alterent plus: que si ils estoient faits, de matiere chaude: & rendent les pourceux malades, plus alterez, qu'au parauant. Et si ie me plain de telles fautes: faut-il que i'en soys repris? Si ie desire avec tout homme fidelle, & de bon vouloir: d'auoir les drogues legitimes: veu, que c'est le profit des malades, & l'honneur du Medecin, & contentement de nostre conscience: en doy ie estre repris si amerement? comme si ie vouloys du tout destruire la pharmacie. Et comme vous dites: despriser les drogues communes: pour mieux vendre mon antimoine, vous parlez mal: & sans raison. Car pour mesme raison, Gal. doit estre repris, qui se plaint en beaucoup de ses liures, des falsifications des drogues, Dioscorides semblablement, Aetius, Mesue, & ceux de present: qui ne cessent de crier contre telles gens. Si i'ay honte: que nous souffrons es apothecaires, tant de fautes: & que nous conuiens: cōme tirer leurs eaux avec si grand feu: qu'elles en sont d'un si estrange goust: que c'est horreur d'en vser au pourceux patient. Je laisse qu'on n'entire que le phlegme: & non pas le propre suc: & encores pour faire le comble: Cela se fait en chappelle de plomb. Si ie dy, que cela n'est pas bon: & qu'on le deust faire autrement: ie gaste tout: ie desprise l'usage des eaux distillees. Et toutesfois Gal. n'approuue pas leau de fontaine, qui coule par tuyaux de plomb. Regardez qu'il diroit de leau distillee en tels vaisseaux. Si ie dy, que les bons oignemens ne doiuent estre cuits sur le feu de charbon: mais in duplici vase. C'est en leau temperee: qu'ils appellent baing marie. Si ie desire, que nos huiles refrigeratiues soyent cōposees d'huile immature, & sans sel, avec infusion bonne, d'herbes & fleurs refrigerans: Et que les autres

huilles ne autres ongnemens, ne doiuent estre cuits sur le feu: comme on fait ordinairement. Ce que reprend Gal. au 3. liure la composition des medicamens en general. Veux ie abolir l'usage des huilles & ongnemens? Si ie dy, que vous vsez de thiriaque, & methridat. Et toutesfois la plus part des bonnes drogues, vous deffailent: desquelles ils doiuent estre composez: Et en leur lieu, y mettez des falsifiees. où du qui pro quo d'apothicaire. Deffend ie l'usage du vray thiriaque, & mithridat? Montrez moy en vos boutiques du vray Cinamomum, du mirrhe, du folium, & malobarium, de lamomum, du costus, du cardamoniū, du nardus vray, du iunc⁹ odoratus, de la vraye terre de lempos. Qui des le temps de Gal. estoit si sophistiquee: qu'on ne pouoit discerner la vraye, d'avec la fausse: Sinon par gens fort experts: du phu: & de la vraye liqueur du baume: du vray encens, Et tant d'autres, qui entrent en telles compositions. Est-ce à dire, que ie vueil destruire l'art de medecine? Et toutesfois telles compositions se vendent ordinairement pour vrayes, & legitimes. Et en fait on grande banniere: comme si en elles, residoit tout le salut des malades. Et toutesfois, Dieu sçait, qu'elles actions elles font: & qu'el effect s'en ensuit. Vous ordonnerez a vn pestiferé vne drachme de thiriaque: avec du sirop de limons, & quelque eau de betoine, où chardō benist, où de scordiū: & l'enuoyeriez avec cela, l'assurant qu'il sera guéri. Mais combien il en reschape: en qu'el le allegeance il en trouue? Consideriez ie vous prie: & croyez, que celuy, qui veut oster les erreurs: ne veut oster la verité: mais plustost la veut esclarcir. Si ie dy verité, apres beaucoup d'hōmes sçauans: ce n'est pas pour masquer mon ignorance: Laquelle est trop plus grande: que ie ne desire-rois. Mais c'est pour vous monstrier: que nous vsions de medicamens: lesquels nous sont incogneus: & le plus souuent, plus nuisibles, que profitables. Tesmoings les hermodactes. Aussi l'amertume de la rheubarbe, avec son acrimonie: qui passent la stipticité: sont ennemies de l'estomach: tout ainsi q̄ celle de l'aloe. Je dy touchant l'amertume, & non pour la stipticité: de laquelle vous auez fait vn beau ingement: quād vous dites: qu'elle est de substance subtile, comme la colocynte. N'est-ce pas vne stupeur, où somnolence, indigne de vous? Car s'il est ainsi, qu'elle soit amere, & stiptique: ne pouuez ignorer: que les choses ameres, & les stiptiques aussi, sont de substance terrestre. Tesmoing n'en sont Gal. & tous ceux, qui en ont escrit. Il est bien vray: que les ameres acquierent quelque subtilité, par la chaleur: qui leur oste toute leur humidité. Mais si sont elles plus espesses, que les acres: & plus subtiles, que les astringens. Toutes-fois, l'vne, & l'autre, sont terrestres. Et neantmoins, que tout ce que i'ay proposé, soit du tout selon la vraye doctrine des antiens: Vous dites: que ie me veux faire reuerer, comme les triacleurs: en masquant la verité. N'est-ce pas vn grad

troublement de cerueau: où bien vn auenglement, de dire: que ceux qui
cherchent la verité: & qui la desirent: sont masqueurs, & triacieurs. Et ie
vous dy: que vous estes celuy: qui la masquez du tout en tout: & qui vou-
lez sembler l'asne de cumes: qui se couuroit de la peau de lyon, pour
se faire craindre. Aussi vous, vo^r couurez de la dignité de docteur de Pa-
ris: pour faire accroire: que ce, que vous dites, est veritable. Mais si on vo^r
oste ceste peau: & que on vous regarde de prés: i'ay peur: que ne soyez
pris: pour vn grand asne desbasté: qui serez la fable de tous ceux, qui ver-
ront vostre liure. Laissons Mathiolus la. Il est homme docte: qui ne meri-
te d'estre blasme de vous. Et si vous le faites: vostre blasme luy tournera a
honneur. Car tout ainsi, que c'est grād honneur avn homme, d'estre loué
d'vn autre digne de louenge. Ausi ne luy est pas moins de gloire, d'estre
blasme d'vn: qui ne peut estre loué. D'autant qu'il n'y a amitié, qu'entre
ceux, qui sont de meurs semblables. Quant a moy, ie me cognoy ignorā:
& plus, que ne pourriez dire. Qui me poise fort: peu versé en l'alchymie:
& aussi peu en la medecine. Mais vous, qui pētez estre en l'vne, & en l'au-
tre science fort habile: vous n'en auez gueres plus, que moy: si n'en auez
plus grande cognoissance: que ce que i'en voy, par vostre liure. Peut estre
que le monstrerez d'auantage par vos deux liures des venins: Lesquels ie
recueilliray incontinent: qu'ils seront imprimés: pour veoir, s'ils auront
meilleure grace: que cestui-cy. Voila ce que i'ay recueilli en brief: pour
responce a vostre liure. Et pour y mettre fin: ie suppliray les beneuoles
lecteurs, me pardonner: si i'ay failli: où si i'ay parlé plus inconsulterment,
où plus aigrement: que ie ne deuois: mais les iniures atroces, les calomnies
euidentes, avec vostre ignorance, m'ont incité, a ce faire. Je suppliray le
magistrat: de faire bailler au chirurgien de l'hospital, de l'antimoine. Et s'il
adiuent, que quelques frappés de peste, se retirent la: de leur en bailler,
selon la vertu du malade: iuiques a quatre grains, ou plus, s'il est besoing:
avec conserue, ayant esgard a son habitude, force & a l'aage: deuant que la
poison ait saisi leur cœur. Et si n'y trouuez bon euenement, & meilleur:
que par la maniere de faire: de laquelle on vse a Paris. Je suis tout prest, a
rechanter, ce que i'ay mis par escrit. Je ne veux pas dire, que tous pesti-
ferez soyent guéris. Car il en ya de si mortelle: que des le premier iour,
elle tue l'homme: aussi bien que d'aut es maladies. Lesquelles sont si per-
nicieuses: que quelque diligence, que puisse prester le medecin: elles tuēt
le patient. Mais ie parle des communes pestes. Et ose bien asseurer: que si
vn homme des lors, qu'il se sentira frappé, en preme: qu'il en reschapera.
Car ie l'ay congneu par longue experience. Aussi, qu'est-il meilleur, que
incontinent en telles maladies, tacher aietter hors du corps la poison, par
quelque maniere que ce soit: soit par le vomir: soit par le ventre: soit par

autres lieux: moyennant, que ne soit, par les lieux: qui peuvent incommoder la personne. Car s'il est ainsi, qu'en morsure de beste veneneuse, on tasche par toutes voyes a tirer hors le venin mortel: soit par ventoses: soit par suiller la playe: soit par le feu. Et aucunes fois a couper le membre blessé: si autrement on n'y peut remedier. Que deuons nous faire, en telle maladie, où le dangier est prompt? Deuons nous pas estudier a le ietter hors, le plustost que faire se pourra: soit par le frequent vomir, soit par les basses deiections: comme est requis en autres poisons. Telles maladies, cōme dit alexādre, malade en la ville de tarse ne demādent medecine tardifs, ne medecines tardiues. Aussi, des le cōmēcemēt, baillez vomitoires: quant vous congnoissez, que le venin est encores en l'estomach, Et si par vn vomir, ne veut faillir: vous le reiteres tant de fois: que vous seres assurez: qu'il sera dehors. Et si quelque portion est deuallee aux boyaux, vous tasches par clysteres frequēts a le retirer du corps. Ce que fait lantimoine, qui est vray a lexipharmaque, contre tel venin. Car outre, ce, que par haut, & par bas, il le fait faillir: il a vne faculté repugnante a telle maladie: d'autant qu'il corrige: & altere par sa seicheresse: & par la conserue de roses: ce qui en pourroit rester. Confortant les membres principaux: comme le cœur, & l'estomach: & purifient l'esprit vital. Empeschāt que la putrefaction, ne s'augmente: mais qu'elle soit du tout assopie. Autrement, si vous tardez a bailler tel secours: & que le venin ait faisi quelque membre noble: l'espoir de salut est bien petit. Et puis qu'il est tel cogneu, par tant d'experiences: Est-ce pas meschamment fait, de laisser par vne opiniastrētē: ce qui est bon, & salutaire: & voir perir les pources malades, en leur baillant des medicamens: desquels vous n'estes assurez: ne de leur composition: ne de l'experience: qui en peut aduenir. Sinon que si voulez dire verité: la plus grand part de ceux, qui en prennent: n'en ont nulle aide, ne secours. N'est-ce pas estre homicide de telles personnes? Je laisse les autres maladies: esquelles i'en ay vsé heureusement. Non pas, que ie n'vse de la commune maniere des medecins. Mais quand les medecines ordinaires m'ōt defaillly: i'ay eu recours a cestui-cy. Et ceux, qui l'experimenteront, comme il appartient: loueront le createur: d'auoir renouvelé vn tel secret: pour dompter vne telle beste furieuse, que la peste. Et fesiouyront du labeur, & travail de celuy, qui la mis en euidence.

Et quant à moy, i'en rend graces immortelles, & luy rendray tant que viuray.

DE BESSART, A GREVIN.

Tout homme d'esprit sain, d'ouyr chose nouvelle
 Ne s'estonne, ains s'enquiert, d'où, & comment, & qu'elle
 Est la cause, & nature, Et ne iuge sans voir,
 Et bien congnoistre tout: & cela est sçavoir.
 Mais ceux qui en leurs sens tant se plaisent, & brauent,
 Qu'ils estiment assez, où trop, ce peu qu'ils sçauent:
 Comme pourceaux fouilleux en leurs boursbiers treshords
 Mesprisent d'orient les plus riches thesors:
 Ce que tu fais Grevin, appellant, sans raison,
 Pour préparé qu'il soit, l'Antimoine poison.
 Si tu auois passé en la terre Amerique,
 Cherchant & recherchant, sans y estre heretique,
 Des choses la nature: & la ioignant a l'art,
 Tu te serois acquis de sçavoir plus grand part:
 Et n'y serois ainsi que tu es, temeraire,
 D'estre a l'experience, & à raison contraire,
 Retrenant De launay, qui d'aage, & de doctrine
 T'ontrepasse bien loing: ayant de medicine
 Plus de secrets congneus, & certaine science,
 Que tu n'as (mesdisant) d'erreur & d'impudence.
 En ceste terre là regne Antropophagie,
 Là sans art sans sçavoir, on s'exerce en magie,
 On vit d'un pain broyé, de racine friable
 Du Maniok bien cuit, de goust fort delectable,
 Et bien fort nourrissant, qui de son naturel
 S'il estoit mangé creu, seroit venin mortel.
 Ainsi (disoyent les vieux) le feu purge tout vice,
 Et des poisons se change en bonté la malice.
 Tesnoings soyent de cela ceux qui ont demouré
 Dix ans en l'Amerique, & qui l'ont assené
 Par leurs œuvres diuers, & en prose & en vers.
 Comme i'ay fait Grevin, où i'ay ven maints hivers
 Sans neige, sans verglas, sans froidure cuisante,
 Ains le Soleil bien chaud, & la lune lussante,
 D'estranges animaux, & de plantes sans nombre,
 Qu'enrope n'ouit onc, & n'en veid iamais l'umbre,
 Ne sont elles donc point, si Grevin ne le croit?
 Si sont. Croy donc Grevin, Car chascun scait & voit
 Qui tu es, qui te ment, & a quoy tu aspiras:
 Sinon, ie ne voy point que bien quatre Anticyres
 Te puissent rendre sain. Et le croyé qui veut.
 Nul ne te guérira, si Delaunay ne peut.

S iij

F I N.

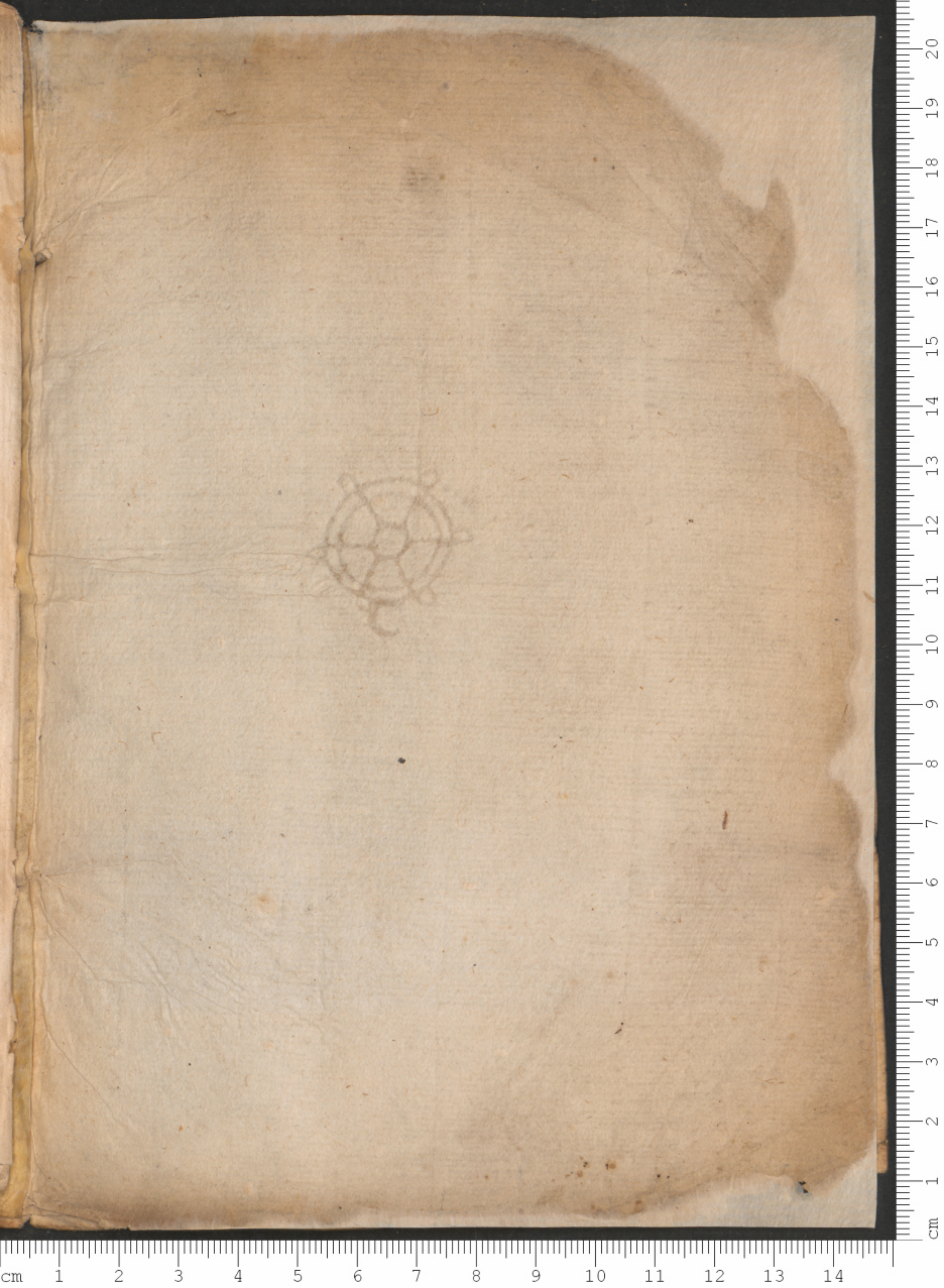


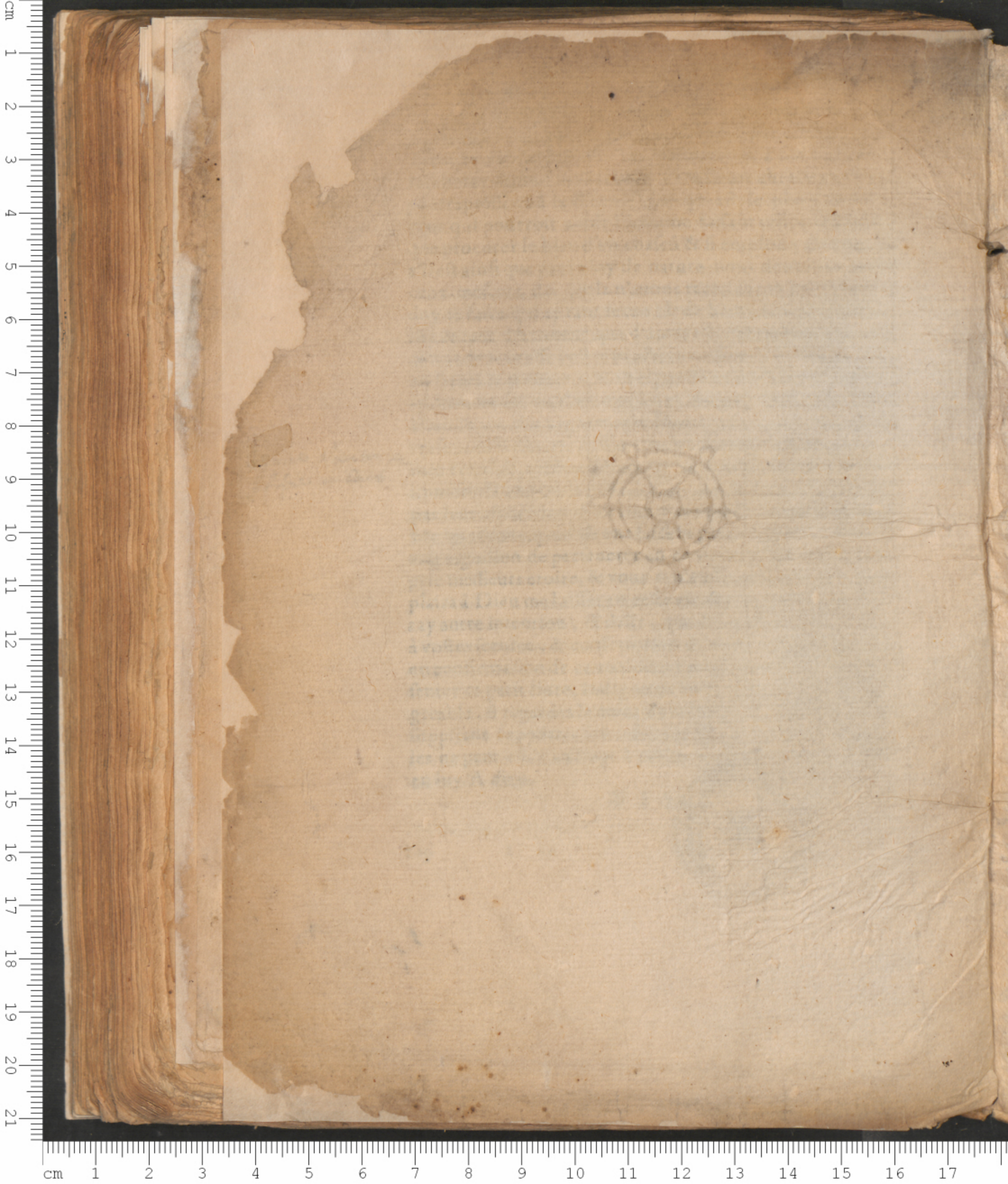
PETRI RENALDII
ROCHELLANI

CARMEN.



L Aunæum, Rochella, tuum mirabere, quòd quis
Carpserit insulse, prodidit ut stibium?
Inuenias numquam, vel vix è millibus vnum,
Quem non detractor quis malè dente premat:
Hippocratem superet, vel doctior ille Galeno
Sit licet, atq; sciat nil Cicerone minus.
Accidit hoc, doctis quoniam scriptoribus, vmbra ut
Sectatur corpus, sic comes inuidia est.
Obtrectare tamen cesset modo Zoilus, opto,
Launæo, scripto sac facit ipse suo.





8700
2,40L

